

689 OCTOBRE-DÉCEMBRE 2018

# choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION



Église, nom féminin

Coach, maître ou  
accompagnateur



#### **Illustration de la couverture**

Deuxième carte du tarot de Marseille, « La papesse ».

Dotée des qualités et valeurs féminines

(patience, constance, fécondité, prudence, modération),  
elle symbolise l'évolution secrète des choses.

© Gulliver l'Aventurière ([www.gulliverlaventureiere.com/](http://www.gulliverlaventureiere.com/))

#### **Illustrations pleine page**

p. 4 : « Les trois femmes à l'Église », de Wilhelm Leibl (1882)

© Wikimedia Commons

p. 40 : © Philippe Lissac / GODONG

p. 64 : Musée d'art de Milwaukee, au bord du Lac Michigan, Wisconsin

© Creative Commons CCO

p. 72 : © Illustration, Nicolas Fossati

# Sommaire

## choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUISTE D'INFORMATION  
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

### Direction

Pierre Emonet sj

### Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef

Céline Fossati, journaliste

Av. du Mail 14B – 1205 Genève

redaction@choisir.ch

tél. +41 22 808 04 19; fax +41 22 808 04 36

### Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,

Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

### Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye

rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)

administration@choisir.ch

tél. +41 22 827 46 76

### Tarifs

Édition papier + web 1 an

Tarif normal : Frs 55.–

Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI) : Frs 48.–

Europe : Frs 60.–

Autres pays : Frs 65.–

Abonnement de soutien : Frs 80.–

Prix au numéro : Frs 13,50 (+ port)

### Site Web

www.choisir.ch

### Maquette

GRAFIX Communication visuelle

rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

### Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina

rue de Scex 34, 1950 Sion



## ÉDITORIAL

**L'image de Dieu amputée** par Pierre Emonet sj

3

## FEMMES

### ÉGLISE

**La disparition de l'eucharistie** par Stefan Kiechle sj

5

### ÉGLISE

**Une force oubliée** par Véronique Lecaros

7

### OPINION

**En finir avec le sexisme bienveillant**

par Agnès de Préville et Sabine Sauret

11

### EXÉGÈSE

**La Bible et la fin du patriarcat** par Isabelle Graesslé

15

### THÉOLOGIE

**L'Évangile de Marie** par Jean-Yves Leloup

20

### SPIRITUALITÉ

**Dieu et les femmes** par François Marxer

24

### RELIGIONS

**Société des Amis**

par Sally Alderson, Bridget et Edouard Dommen, Karen Taylor

28

### RELIGIONS

**Une culture de Paix** par Cheikh Khaled Bentounes

32

### REPORTAGE

**Haute-Égypte,**

le village des veuves et des divorcées par Eleonora Vio

36

## ACCOMPAGNEMENT

### HISTOIRE

**La tradition jésuite retrouvée** par Dominique Salin sj

41

### SPIRITUALITÉ

**De la pleine conscience à Dieu** par Lucienne Bittar

45

### RELIGIONS

**Au Pays du Matin calme** par Bernard Senécal sj

49

### PSYCHOLOGIE

**Santé mentale,** entre spi et psy par Jacques Besson

54

### PSYCHOLOGIE

**L'abus sexuel,** blessure spirituelle par Beat Altenbach sj

58

### REGARD

**Un coach pour arrêter les coachs** par Eugène

61

## CULTURE

### PATRIMOINE

**Sous le soleil iranien** par Monir Gaedi

65

### LIVRES OUVERTS

72

« Cette nuit pour la première fois  
je suis restée éveillée dans le noir, les yeux brûlants,  
des images de souffrance humaine défilant sans arrêt devant moi.

Je vais te promettre une chose mon Dieu,  
oh, une broutille: je me garderai de suspendre au jour présent,  
comme autant de poids, les angoisses que m'inspire l'avenir;  
mais cela demande un certain entraînement.  
Pour l'instant, à chaque jour suffit sa peine.

Je vais t'aider, mon Dieu,  
à ne pas t'éteindre en moi,  
mais je ne puis rien garantir d'avance.  
Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire:  
ce n'est pas toi qui peut nous aider,  
mais nous qui pouvons t'aider  
- et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. »

Etty Hillesum

# Éditorial

## L'image de Dieu amputée

Pierre Emonet sj  
directeur

Au Nord de la lagune de Venise, à Torcello, dans la cathédrale Maria Asunta datant de 639, une inscription sur le bandeau de l'abside m'a enchanté : « Je suis Dieu et homme, l'image du père et de la mère ; du coupable je ne suis pas loin, mais du repentir je suis proche. » Dieu, image de la mère tout autant que du père ! Aussitôt surgit l'inévitable question : où donc dans l'Église se cache l'image de la mère ? Un rapide coup d'œil sur des siècles de christianisme suffit pour constater que si le père est omniprésent, la mère semble reléguée à l'arrière-plan, à la limite de l'évanescence. Le masculin l'emporte sur le féminin. Prenant appui sur l'autel, les hommes ont absorbé tout le pouvoir, structurant, organisant, dirigeant la communauté. Du moment que l'eucharistie est la source et le sommet de la vie chrétienne, à eux l'enseignement, la direction, la gouvernance, les clefs du paradis. De là ils en viennent à briguer l'exclusivité du pouvoir en dépit de la mise en garde du Christ au lavement des pieds. Étiqueté *sexu devot*, le féminin n'a plus voix au chapitre ; la femme n'a qu'à se taire, à obéir et à suivre. Bien

malin alors qui est capable de découvrir l'image d'un Dieu mère dans cette société d'hommes.

Récemment, le pape François a dénoncé une fois de plus le cléricisme qui engendre une scission dans le corps ecclésial, et annule la personnalité des chrétiens.<sup>1</sup> Alertée par ces maux, l'Église redécouvre bon gré mal gré les valeurs féminines. Progressivement, laborieusement, les femmes trouvent leur place dans les structures et l'organisation de la communauté : elles occupent des postes importants dans des dicastères romains ou dans les diocèses, elles enseignent la théologie, la morale et la pastorale dans les séminaires, elles président des conseils de paroisse ou de pastorale. Au bénéfice d'une bonne formation, passées expertes en discernement, elles dirigent des retraites et accompagnent fidèles et prêtres dans leur vie spirituelle. Leur sensibilité, leur approche intuitive typiquement féminine et leur capacité d'empathie leur confèrent une compétence particulière et très appréciée.

L'histoire de l'Église a connu des femmes d'exception qui ont guidé fidèles, prêtres, prélats et même des papes. Elles avaient pour nom Hildegarde de Bingen, Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, Maria Antonia de Paz y Figueroa,<sup>2</sup> étoiles solitaires dans le ciel d'une Église qui restait obstinément cléricale. Aujourd'hui, un mouvement se dessine au niveau même des structures de la communauté. Non sans lutte, il est vrai. Des religions résistent encore au nom de révélations plus ou moins divines. Si l'Église catholique prétend témoigner de manière crédible d'un Dieu *image du père et de la mère*, elle est appelée à se restructurer en profondeur. À commencer par se soumettre résolument à une sérieuse cure de décléricalisation. ■

<sup>1</sup> Lettre du pape François au peuple de Dieu, 20 août 2018.

<sup>2</sup> Dite Mama Antula ou la « folle des *Exercices* » (1730-1799), elle donna en Argentine, à 100 000 personnes environ, des retraites ignatiennes selon les *Exercices*.



FEMMES



# Femmes

## La disparition de l'eucharistie

**Stefan Kiechle sj**, Munich  
 rédacteur en chef de *Stimmen der Zeit*

L'un des arguments fréquemment avancés contre l'ordination des femmes est la recherche de l'unité au sein de l'Église universelle : toutes les cultures et mouvements catholiques n'étant pas prêts à une telle éventualité, seul le maintien du statu quo éviterait de nouvelles divisions. Un danger bien plus fondamental, dont pourraient nous prémunir des femmes diacres, guette pourtant les Églises d'Occident, nous dit Stefan Kiechle s'appuyant sur l'exemple allemand.

Stefan Kiechle est délégué de la Province jésuite allemande pour la spiritualité ignatienne. Il a été provincial des jésuites d'Allemagne de 2010 à 2017. Cet article est paru dans la revue jésuite *Stimmen der Zeit*, en mai 2018.

La diminution du nombre des prêtres est dramatique. Dans le sud de la Forêt-Noire, six grandes paroisses, parmi lesquelles les plus importantes destinations touristiques, ont été réunies en une seule unité pastorale. Les églises sont bien fréquentées, les fidèles proches ou lointains sont en attente, mais un seul prêtre s'en occupe et tente de s'en sortir. Il a survécu à son premier infarctus. Et comme partout ailleurs, des prêtres à la retraite donnent des coups de main.

La médecine moderne aide efficacement l'Église à repousser les crises, du moins pour quelques années... Dans 15 ou 20 ans, ces paroisses s'effondreront faute de prêtres, car il n'y a presque plus de prêtres de moins de 40 ans ni de séminaristes. Seules les villes qui abritent des évêchés et/ou des facultés de théologie en comptent beaucoup, mais, curieusement, ces prêtres s'engagent peu en paroisse.

Le nombre des célébrations eucharistiques a déjà été revu à la baisse, au-delà même de la limite tolérable. Mais les responsables de l'administration préfèrent ne pas y penser et entreprennent volontiers des « réformes de structures ». Dans le diocèse de Trèves, les 863 paroisses ont été réduites à 35. Dans la campagne, plus de 40 paroisses n'en font plus qu'une seule. À Sarrebruck, il n'y a qu'une paroisse pour 100 000 catholiques. La plupart du temps, ce genre de grande paroisse n'a qu'un seul « curé », très absorbé par les tâches administratives, et un ou deux « auxiliaires » qui se consacrent à la pastorale. De nombreux diocèses engagent alors des laïcs comme responsables de l'administration. D'autres refusent ce « manichéisme pastoral » qui sépare le spirituel du matériel : c'est au prêtre de diriger.

### La tradition bafouée

Ainsi disparaît l'eucharistie, qui est tout de même « la source et le sommet de la vie chrétienne » (*Lumen gentium* 11), et avec elle « le fondement sacramental de l'Église ». Des célébrations de la Parole la remplacent (la formation des laïcs qui doivent les animer est encore très hasardeuse). S'agit-il d'un rapprochement œcuménique (ce serait un avantage) ou de l'acceptation résignée d'un état de fait ? A-t-on conscience que cette situation est contraire à l'enseignement des plus anciennes théologies et du concile Vatican II sur le caractère indispensable de l'eucharistie ?

# Femmes

## La disparition de l'eucharistie

### Au secours de l'eucharistie

Force est de reparler ouvertement de l'ordination d'hommes mariés. Se limiter à un clergé de célibataires renforce l'impression qu'un *boygroup* veut garder le pouvoir, sans compter que de nombreuses personnes soupçonnent un manque de maturité sexuelle. Mais ce pas, apparemment souhaitable, ne permettrait pas seulement de résoudre quelques problèmes, il en créerait d'autres. Plus d'une femme dira : « Encore plus d'hommes autour de l'autel, c'est insupportable ! Pourquoi ne profite-t-on pas de l'occasion pour ordonner enfin des femmes ? »

Depuis Jean-Paul II, il est interdit d'y songer ou d'en parler. N'est-il pas possible tout de même de l'envisager sérieusement ? Voire même de le souhaiter en ce temps de crise des vocations ? D'autant plus que la théologie féministe et les mouvements féministes ont ouvert de nouvelles perspectives, même si c'est sans retour.

Modifie-t-on les conditions d'accession au sacerdoce qu'aussitôt, en effet, les milieux réactionnaires, très présents dans les médias, crient à l'abandon de l'enseignement de l'Église et à la mort de l'Occident. Les sphères dirigeantes de l'Église redoutent une scission de la part des traditionalistes, ce qui est très souvent arrivé dans l'Histoire. Serait-ce vraiment si grave ? La disparition de l'eucharistie dans l'Église ne constitue-t-elle pas un danger bien plus grand et une plus lourde responsabilité que le

schisme de quelques nostalgiques d'une vieille image de l'Église ?

Il est évident que les différentes cultures du monde et de l'Église ne vivent pas toutes à la même heure. Les Églises locales ne pourraient-elles pas faire leurs propres choix et prendre la responsabilité de faire un pas en avant, en accord avec la décentralisation amorcée par le pape François ? Certes, à cause de la mondialisation et de l'omniprésence des médias, la pression en faveur de l'uniformité dans l'Église universelle est très forte. Chacun est immédiatement informé sur tout, juge vite et parle beaucoup. Mais pourquoi un tel pas exigerait-il une solution universelle ? *Catholique* signifie, encore et toujours, une structure plurielle, l'intégration de diverses cultures, une créativité spirituelle, des solutions élégantes adaptées aux besoins locaux. Voilà de quoi interpellier les évêques.

Le prêtre (j'utilise le masculin mais je parle de tous les appelés) est celui qui écoute, qui se laisse bousculer et conduire par Dieu. Après une formation spirituelle et intellectuelle sérieuse, l'Église l'appelle pour un service. Par l'engagement intensif de son temps et de ses énergies, il est proche des pauvres et témoigne et proclame la foi et l'amour. C'est pour cela qu'il reçoit de l'Église une consécration qui lui confère dignité et pouvoir. La personne dite *sacrée* renvoie à Dieu, mais les gens la souhaitent familière et à portée de main. Si les prêtres venaient à disparaître, ce serait une immense perte, non seulement pour l'Église mais pour l'humanité. ■

# Femmes

## Une force oubliée

### Les religieuses d'Amérique latine

**Véronique Lecaros**, Lima  
théologienne, chercheuse au PUCP  
(Pontificia Universidad Católica del Perú)

#### ÉGLISE

L'Église serait-elle en train de perdre les femmes? Oui, d'une certaine façon, si on en croit la baisse des vocations féminines due à une mauvaise reconnaissance interne des religieuses et à des changements sociétaux. Un nouveau paysage se dessine, aux répercussions sociales et religieuses inquiétantes dont l'Église ne semble pas encore prendre la mesure.

Entre 2005 et 2014, le nombre de prêtres dans le monde (séculiers et religieux) est resté stationnaire, tandis que celui des religieuses a diminué de plus de 10%. La situation varie selon les continents et selon les pays, mais, dans tous les cas, la courbe de croissance des religieuses reste systématiquement en-deçà de celle des prêtres.<sup>1</sup> Paradoxalement, une enquête du Pew Research Center de 2016 montre pourtant que les femmes en milieu chrétien sont partout plus croyantes et plus pratiquantes que les hommes, ce qui n'est pas le cas en contexte musulman, hindou ou bouddhiste.

Véronique Lecaros étudie actuellement les conditions de vie des religieuses au Pérou. Elle est spécialiste des mouvements évangéliques en Amérique latine et l'auteure notamment de *L'Église catholique face aux évangéliques. Le cas du Pérou* (Paris, Harmattan 2012, 252 p.).

En Amérique latine - avec des différences d'un pays à l'autre - ces tendances générales sont encore plus marquées qu'ailleurs: les femmes restent bien plus pieuses que les hommes, tout en s'engageant de moins en moins, d'où une baisse du nombre des religieuses alors que celui des prêtres se maintient ou même augmente. Le cas du Brésil est particulièrement révélateur. On y constate entre 1970 et 2014 une diminution du nombre des religieuses de 20%, alors que la population du pays a plus que doublé et que celle des prêtres a crû de près de 100%.

Comment comprendre ces données contradictoires? Les chrétiennes seraient les croyantes les plus pieuses et les plus dévouées au monde, mais s'engageraient moins dans leurs Églises que les hommes?

#### L'oubli de la reconnaissance

Côté catholique, l'interprétation la plus répandue actuellement consiste à pointer du doigt le manque de reconnaissance des femmes de la part de l'Église. Il y a deux ans, Lucetta Scaraffia, responsable du supplément féminin *Femmes, Église, Monde* de *l'Osservatore Romano*, publiait un livre au titre provocateur... et révélateur: *Du dernier rang, les femmes et l'Église*.<sup>2</sup> Et en mars 2018, elle dénonçait dans ledit supplément l'exploitation des femmes dans l'Église. L'article citait de nombreuses anecdotes de religieuses, même très instruites, réduites à des tâches domestiques, voire serviles, pour pourvoir aux bons soins de prélats ou de membres du clergé. Cette situation, avec des nuances selon les latitudes et les mentalités, se retrouve d'un pays à l'autre.

Par ailleurs, la crise des vocations a conduit l'Église,  *nolens volens*, à prioriser les vocations masculines sacerdotales. Comme l'affirme le pape François dans sa première encyclique (co-écrite avec le Benoît XVI) *Lumen Fidei*, la foi a une « nature sacramentelle » (§ 40, 44) qui

# Femmes

## Une force oubliée

### Les religieuses d'Amérique latine

trouve sa « plus grande expression dans l'eucharistie » (§ 44). Étant donné que seuls les prêtres peuvent célébrer la plupart des sacrements, et en particulier la messe, la chute des vocations masculines signifie le regroupement de paroisses et le quasi abandon de nombreuses d'entre elles.<sup>3</sup> Implicitement, pour beaucoup, l'équation se résume à « pas de curé, pas d'Église ».

Ce parti pris est tellement ancré que même les spécialistes en sciences religieuses, oubliant la chute des vocations féminines et ne prenant en compte que le nombre de séminaristes, considèrent que l'Église d'Amérique latine fait montre d'un grand dynamisme. De ce point de vue aussi donc, les femmes sont invisibles dans l'Église et leur rôle ignoré.

Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. L'Église et le christianisme en général ont joué un rôle essentiel dans la promotion de la femme. En effet, la reconnaissance n'est jamais absolue, elle s'exprime dans un contexte. Les vocations féminines étaient très abondantes du XVII<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle, et la France au XIX<sup>e</sup> siècle était le pays où elles étaient les plus nombreuses.

Pendant presque deux millénaires, la société patriarcale occidentale a considéré la femme comme une éternelle mineure et a limité, sauf exception, son rôle à celui d'épouse et de mère et, socialement, à celui de subalterne peu éduquée. Dans ce contexte, la domination masculine, comme l'a montré Pierre Bourdieu dans son étude sur la Kabylie,<sup>4</sup>

était perçue comme un ordre naturel et évident. En contraste avec cette situation sociale, l'Église offrait aux femmes une voie alternative, où elles pouvaient se réaliser en tant qu'individus et assumer d'autres fonctions. À partir des Sœurs de la Charité, institution fondée par saint Vincent de Paul, les femmes ont pu jouer divers rôles (infirmières, enseignantes, gérantes de bonnes œuvres) qui leur étaient inaccessibles dans le monde séculier. Par ricochet, grâce à l'enseignement et à la formation qu'elles ont prodigués aux fillettes et aux jeunes filles, elles ont participé activement à la promotion de la femme et contribué au changement d'attitude qui domine à présent.

### Discours et réalité

L'Église aujourd'hui continue officiellement à s'engager en faveur de la promotion de la condition féminine, s'élevant contre la traite, la violence machiste et tous les cas d'injustices subies par les femmes. Les déclarations officielles de la hiérarchie sont multiples et très fermes. « Il est nécessaire, en Amérique latine et dans les Caraïbes, de dépasser une mentalité machiste qui ignore la nouveauté du christianisme où l'on reconnaît et proclame l'égalité dignité et responsabilité de la femme, par rapport à l'homme », affirme le document final de la Conférence des évêques d'Amérique latine et des Caraïbes (Aparecida 2007, § 453), dont le rédacteur principal était le pape François, alors cardinal Bergoglio.

Cependant, à l'interne, malgré les pressantes demandes du pape François qui ne cesse de réclamer une « présence féminine plus incisive dans l'Église » (*Gaudium Evangelii*, § 103), la position des religieuses et des laïques a peu changé ces dernières décennies, contrairement à l'évolution sociétale. La consécration religieuse, qui était autrefois une voie de réalisation et de reconnaissance, semble n'être aujourd'hui qu'une position subalterne et de peu de

prestige. C'est aussi le cas depuis peu en Amérique latine, où la culture machiste commence à être battue en brèche.

Au Pérou, les religieuses promotrices des vocations estiment que, depuis une dizaine d'années, il devient de plus en plus difficile d'attirer des jeunes filles vers la vie religieuse. Il fut un temps où elles avaient du succès dans les campagnes, mais les possibilités séculières actuelles concurrencent leurs offres à leur désavantage. Grâce aux études universitaires et aux bourses de l'État, de nombreuses femmes accèdent à une carrière professionnelle valorisante. Par ailleurs, les catholiques croyantes désireuses de se consacrer à des œuvres de justice ou de bienfaisance trouvent de multiples autres alternatives, bien plus abordables et moins contraignantes (ONG, organismes internationaux, responsabilités sociales en entreprises...).

Ce panorama général, bien sûr, ne doit pas masquer les nombreuses exceptions incarnées par des religieuses qui se sont épanouies dans leur vocation, jouant même parfois un rôle de premier plan dans l'Église, comme Mère Teresa de Calcutta, Sœur Emmanuelle du Caire, Sœur Ana Teresa (à Piura au Pérou) et tant d'autres moins médiatisées mais tout aussi efficaces. Par ailleurs, l'Église n'est pas une ONG et la dimension spirituelle doit être prise en compte. Les religieuses contemplatives, étant donné leur perspective de *fuga mundi* (fuite du monde) qui représente une « niche » très particulière de spiritualité, continuent à recevoir des postulantes. Leurs congrégations sont moins affectées que les autres par les changements sociétaux. Leurs vocations d'ailleurs, même en Europe, restent relativement conséquentes.

### Style de vie non adapté

Il y a une autre explication encore au recul des vocations féminines en Amérique latine. Les normes et le style de vie

des communautés religieuses ont été élaborés en Europe, ce qui rebute parfois les vocations sur d'autres continents (malgré quelques ajustements cosmétiques et vestimentaires). Au Pérou, pendant plusieurs siècles, les vocations étaient principalement l'apanage des classes moyennes et élevées, formées dans la culture occidentale. À présent, elles sont l'exception, sauf pour certaines congrégations, ce qui engendre des difficultés nouvelles. Une religieuse de famille pauvre, entrée dans une congrégation d'origine française, affirme avoir dû s'adapter à d'autres mœurs, apprendre à utiliser des couverts, à mettre la table, à présenter les plats... Un enseignement associé aux « bonnes manières » plutôt qu'à la vie religieuse ! Cet apprentissage crée des frontières là où on ne les imaginerait pas et rebute certaines femmes, même s'il ne représente pas vraiment l'écueil majeur.

### Un vœu incohérent

La principale difficulté est liée au vœu de pauvreté, une incohérence dans un contexte aux multiples carences. Au Pérou, comme dans toute l'Amérique latine, la solidarité familiale exige que les aînés prennent en charge les plus jeunes, ce qui implique parfois pour les premiers-nés un célibat prolongé. Par ailleurs, tous les enfants, dans la mesure du possible, s'engagent à pourvoir aux besoins de leurs parents âgés. Une religieuse, l'aînée d'une famille nombreuse, s'est trouvée ainsi confrontée à cette situation paradoxale de devoir expliquer aux membres de sa famille qu'elle ne pouvait pas les aider à cause de son vœu de pauvreté alors qu'ils vivaient une grande détresse due à la maladie et au chômage. La pauvreté évangélique garantissait à la sœur de ne manquer de rien ... alors que sa famille était dans le dénuement et l'angoisse du lendemain.

Il est difficile d'évaluer l'impact de cette situation, cependant plusieurs religieuses et prêtres accompagnateurs de communautés mentionnent que le motif le

# Femmes

## Une force oubliée

### Les religieuses d'Amérique latine

plus fréquemment invoqué pour abandonner une congrégation est celui de l'obligation familiale.

À ce niveau-là, encore une fois, la disparité entre hommes et femmes se révèle clairement. Les prêtres séculiers, qui ne sont pas liés par des vœux de pauvreté, disposent d'un petit salaire. De nombreux curés hébergent leur mère âgée, ne contrevenant pas ainsi à la solidarité familiale ni à la charité. Quant aux prêtres religieux, ils ont en général plus de liberté financière que leurs consœurs, ce qui facilite non seulement leurs relations avec leurs familles mais aussi leur quotidien.

#### De nombreux perdants

La chute des vocations, par un effet de cercle vicieux, précipite la tendance. Les jeunes filles sont peu attirées par une communauté de personnes âgées à leur charge ou qui le deviendront. Par ailleurs, les missions confiées aux congré-

gations doivent être assumées par moins de personnel, ce qui implique souvent une surcharge de travail rebutante pour les postulantes. Des décisions de restructuration et de fermeture de couvents sont donc prises.

Quels sont les grands perdants de cette situation ? Les congrégations, évidemment, mais à travers elles c'est l'Église qui est affectée, même si la hiérarchie, souvent obnubilée par les vocations sacerdotales, ne prend pas encore conscience de la mesure du phénomène. Une Église où les femmes ne se sentent pas accueillies est une Église à laquelle les mères ne confieront pas leurs fils pour qu'ils deviennent des prêtres...

Il y a plus grave encore. Lucetta Scaraffia écrit depuis l'Europe, où l'État providence, même s'il est affaibli, prend encore soin des miséreux. Ce n'est pas le cas dans d'autres régions du monde. En Amérique latine, les religieuses, « au dernier rang de l'Église », sont souvent en revanche au premier rang dans les périphéries. Travail silencieux mais ô combien efficace ! Leur disparition mettra en péril ces activités sociales. Ainsi de l'œuvre d'éducation jésuite *Fe y Alegria* (Foi et Joie), qui apporte une instruction de qualité dans les zones marginales : chaque école est confiée aux bons soins d'une congrégation, en générale féminine ; or la chute des vocations commence à se faire sentir, et certaines communautés ne peuvent plus prendre en charge les écoles. Ces religieuses qui paraissent subalternes jouent, silencieusement, un rôle déterminant pour beaucoup de gens ... et ce seront eux les grands perdants. ■

Sœur Maria,  
collaboratrice du Père  
Vélaz sj (1910-1985) à  
*Fe y Alegria*  
© *Fe y Alegria*



<sup>1</sup> Source : *Annuario Statisticum Ecclesiae* pour le nombre de religieuses et de prêtres.

<sup>2</sup> Lucetta Scaraffia, *Du dernier rang, les femmes et l'Église*, préface d'Anne-Marie Pelletier, Paris, Salvator 2016, 166 p.

<sup>3</sup> Voir Stefan Kiechle, *La disparition de l'eucharistie*, aux pp. 5-6 de ce numéro. (n.d.l.r.)

<sup>4</sup> Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Cerf 1998, 134 p.

# Femmes

## En finir avec le sexisme bienveillant

Agnès de Prévaille et Sabine Sauret, Paris  
journaliste et bibliiste

### OPINION

Tant que ne seront pas révélées les discriminations du droit canon envers les femmes, tant que les clercs refuseront le partage du pouvoir avec les laïcs, tant que les femmes catholiques ne se seront pas révoltées contre leur infériorisation, la place de ces dernières dans l'institution n'évoluera pas.

Agnès de Prévaille et Sabine Sauret sont connues sous leur pseudonyme de plume, Maud Amandier et Alice Chablis, pour leur livre *Le déni, enquête sur l'Église et l'égalité des sexes. « Ils sont au pouvoir, elles sont au service »*, préface de Joseph Moingt sj (Paris, Bayard 2014, 372 p.).

En mai 2018, le préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, le cardinal Luis Ladaria, a réaffirmé que l'Église « ne possède pas la faculté de conférer aux femmes l'ordination sacerdotale » car c'est une « décision du Seigneur ». <sup>1</sup> D'après lui, « la différence de fonctions entre l'homme et la femme ne prône en soi aucune subordination ». Il dit vouloir « promouvoir toujours plus le rôle spécifique des femmes dans l'Église », insistant sur « la signification et la bonté de la différence entre l'homme et la femme, laquelle touche aussi leur mission complémentaire dans la société ».

Ce récit met en scène la démonstration habituelle de l'institution catholique qui est construite sur deux piliers : un argument d'autorité (où l'on voit le Seigneur surgir pour appuyer une démonstration) et une pensée de la différence entre hommes et femmes qui serait évidente, bonne et complémentaire. Ces propos, qui cherchent à valoriser « le rôle spécifique des femmes dans l'Église », dissimulent en réalité ce que le droit canon<sup>2</sup> a institué : leur éviction du sacerdoce et leur subordination.

### Apparente valorisation des femmes

Dès son élection, le pape François a parlé de la place des femmes et souhaité une « théologie approfondie de la femme que nous n'avons pas encore faite ». <sup>3</sup> Celle-ci pourtant a déjà été réalisée par ses prédécesseurs, et lui-même reprend leur rhétorique. L'expression favorite de l'institution catholique à propos des femmes est celle de *génie féminin* : « L'Église reconnaît l'apport indispensable de la femme à la société, par sa sensibilité, son intuition et certaines capacités propres qui appartiennent habituellement plus aux femmes qu'aux hommes. Par exemple, l'attention féminine particulière envers les autres [...]. Le génie féminin est nécessaire. » <sup>4</sup> Il y aurait donc des particularités féminines. Ne sommes-nous pas plongé(e)s dans les préjugés les plus archaïques concernant les femmes qui auraient des qualités « naturelles » découlant de leur capacité à la maternité et dont les hommes seraient privés ?

Pour l'Église catholique, l'archétype de ce génie féminin est Marie : « L'Église voit en Marie la plus haute expression du génie féminin et trouve en elle une source d'inspiration constante. Marie s'est définie elle-même *servante du Seigneur*. » <sup>5</sup> Le génie féminin correspondrait donc au statut de servante... Une autre expression popularisée par Jean-Paul II est celle de *dignité de la femme* : « En Marie, Ève redécouvre la véritable

# Femmes

## En finir avec le sexisme bienveillant

dignité de la femme, de l'humanité féminine. »<sup>6</sup> En opposant Marie, modèle de perfection féminine, et Ève, le pape trace un axe Bien-Mal sur lequel il situe ce qu'il appelle « l'humanité féminine », qui serait distincte de « l'humanité masculine ».

**L'expression favorite de l'institution catholique à propos des femmes est celle de génie féminin, dont l'archétype inspirant est Marie.**

Ce discours flatteur, qui cherche à maintenir les femmes dans leur statut traditionnel de mère et servante et qui passe par une rhétorique positive et des caractéristiques exaltées dans l'archétype marial, porte un nom : le sexisme bienveillant. Il s'agit d'un ensemble d'attitudes et de propos qui différencient les femmes en leur attribuant des qualités telles que le soin, la serviabilité, la douceur... Il prend la forme de croyances infantilissantes à leur endroit.

Cette vision paternaliste repose sur la pensée de la complémentarité des sexes, où les hommes sont décrits comme possédant des spécificités dont les femmes seraient dépourvues, et vice-versa. Argument de base des théocraties, la complémentarité a pour objectif de justifier la différence d'obligations et de droits selon une réalité qui serait biologique. Ce discours permet de maintenir les femmes à l'écart du pouvoir que les hommes se réservent.

### Le sexisme du droit canon

Dans l'institution catholique, le sexe masculin s'est approprié le triple monopole du sacré, du pouvoir et de la parole. Cette domination est inscrite dans le droit canon, largement ignoré des catholiques, et fonctionne comme un discours structurant mais caché, qui régit la vie de l'Église et institue le pouvoir masculin en excluant les femmes du sacrement de l'Ordre. « Seul un homme baptisé reçoit valablement l'ordination sacrée » (canon 1024). Ces quelques mots, « seul un homme », légitiment l'attribution du sacré aux seuls hommes et créent une hiérarchie entre les sexes.

Toujours selon le droit canon, « seuls les ordonnés [donc des hommes] sont capables d'exercer le pouvoir de gouvernement dans l'Église » (canon 129). Cet article octroie au masculin une seconde capacité, *le pouvoir*, et instaure ainsi sa supériorité sur le féminin. Le droit canon l'accompagne en outre d'une dévalorisation supplémentaire des femmes. En effet, il interdit aux clercs de se marier, transformant leur célibat en faute des femmes car il dit d'elles qu'elles sont dangereuses : « Les clercs se conduiront avec la prudence voulue dans leurs rapports avec les personnes qui pourraient mettre en danger leur devoir de garder la continence ou causer du scandale chez les fidèles » (canon 277 §2).

Enfin, troisième monopole, celui de *la parole*, marque du pouvoir. L'institution a structuré son système autour d'une parole exclusivement masculine. Ainsi du droit, des dogmes, des écrits des papes, des commentaires sur l'Écriture, de la plupart des travaux de théologie et d'exégèse, jusqu'aux homélies dominicales.

Ces rapports de pouvoir entre les sexes sont révélés de nos jours par le nouveau paradigme de l'égalité et l'acquisition des droits des femmes. Or, dans un mécanisme de culpabilisation des femmes, les papes interprètent ce changement en termes de rivalités des sexes, et donc de différenciation. Leur mode opératoire de pensée est le concept de domination et non celui d'égalité.

### Un discours de combat

En 2004, le futur Benoît XVI écrit : « La femme, pour être elle-même, s'érige en rivale de l'homme. Aux abus de pouvoir, elle répond par une stratégie de recherche du pouvoir. Ce processus conduit à une rivalité entre les sexes, dans laquelle l'identité et le rôle de l'un se réalisent aux dépens de l'autre, avec pour résultat d'introduire dans l'anthropologie une confusion délétère, dont les conséquences les plus immédiates et les plus néfastes se retrouvent dans la structure de la famille. »<sup>7</sup> Vouloir s'émanciper serait donc pour les femmes vouloir dominer les hommes et mettre en danger la société...

**Le droit canon est explicite : le pouvoir est entièrement masculin dans l'Église catholique. Mais cette appropriation du pouvoir est masquée par le détournement des valeurs évangéliques du service.**

Parallèlement à son discours qui glorifie le modèle marial, l'imaginaire ecclésial reste misogyne. Les femmes sont toujours renvoyées au péché d'Ève, comme dans la lettre apostolique *Miséricorde et pauvreté* du pape François.<sup>8</sup> Le texte commence par évoquer deux figures de pécheresses : la femme adultère, puis celle de la prostituée (*MP* n° 1 et 2). D'emblée le péché est donc identifié au féminin ; la femme est bien l'image qui vient automatiquement à l'esprit du pape pour parler du péché. Puis le pape, un peu plus loin, illustre le péché par l'avortement, qui devient ainsi le paradigme du péché contemporain :

« Je voudrais redire de toutes mes forces que l'avortement est un péché grave » (*MP* n° 12). Il désigne donc le corps des femmes comme le lieu même du mal à combattre. En revanche, dans le texte, ce qui se rapporte aux hommes est du côté du salut et de la miséricorde.

Cet exemple est parlant. Il montre que le contrôle du corps des femmes - de leur ventre -, base même du patriarcat, est aussi l'enjeu du pouvoir clérical. L'Église catholique lutte politiquement contre les droits sexuels et reproductifs des femmes via le lobbying « pro-vie » et grâce à son influence sur les États et ses actions auprès de l'ONU. Depuis *Humanae Vitae*, la position du Vatican est de récuser tout moyen contraceptif. Or une contraception fiable facilite non seulement l'accès des femmes au travail et à l'indépendance économique, mais surtout fait perdre aux hommes de leur pouvoir sur elles. *Humanae Vitae* condamne aussi tout avortement, même en cas de viol, d'inceste ou si la vie de la femme est en danger. La légalisation de l'avortement sauve pourtant de nombreuses vies de femmes, alors que son interdiction provoque la mort d'une femme toutes les neuf minutes dans le monde.

### Des fondations branlantes

Le destin des femmes a été pensé selon des catégories de pensée binaires et hiérarchisées. La bicatégorisation sexuée a largement structuré les sociétés dites primitives, puis le monde contemporain. Les recherches anthropologiques révèlent les connotations systématiquement positives du pôle masculin et négatives du pôle féminin. L'ethnologue Françoise Héritier a fait apparaître cette hiérarchie : « Ainsi le haut est supérieur au bas, le plein est supérieur au vide, le dur au mou, la hardiesse à la passivité, la création à la répétition, etc. Ces oppositions sont extrêmement fortes [...], le pôle supérieur étant toujours associé au masculin et l'inférieur au féminin. »<sup>9</sup>

# Femmes

## En finir avec le sexisme bienveillant

Née dans une société patriarcale, l'Église n'échappe pas à ce mode de pensée et a sacralisé la supériorité masculine. Cette hiérarchisation paraît naturelle et cache la discrimination. Par sa structure homosociale qui exclut les femmes du sacré, du pouvoir et de la parole, l'institution reproduit la violence symbolique de la domination masculine. Elle instrumentalise la biologie de la procréation et de la reproduction pour justifier les différences de comportements et de rôles entre les sexes. Bien que la science apporte un démenti aux croyances sur le déterminisme biologique, l'Église affirme que les femmes ont « une structure différente »<sup>10</sup> des hommes, que cette différence est de l'ordre de la nature et ne vient pas d'une construction historique. Cette croyance en une pensée différentialiste empêche l'égalité entre les humains et permet de maintenir d'innombrables discriminations.

### Déphasage

Le droit canon est explicite: le pouvoir est entièrement masculin dans l'Église catholique. Mais cette appropriation du pouvoir est masquée par le détournement des valeurs évangéliques du service: « N'oublions jamais que le vrai pouvoir est le service »,<sup>11</sup> écrit le pape François dans la première homélie de son pontificat. Les mots ont un sens. Inverser leur sens, c'est du déni. Celui qui est au pouvoir reste au pouvoir, celle qui est au service ne sera jamais au pouvoir.

En ne prenant pas en compte la recherche d'égalité entre les femmes et les hommes, pourtant présente dans les Évangiles, l'institution se condamne à ne plus être en phase avec les progrès du monde. En maintenant toutes les séparations entre les sexes et les rôles, elle s'interdit de sortir du patriarcat. Son refus répété du sacerdoce pour les femmes exclut le dialogue, la démocratie et la transversalité. Le jésuite français Teilhard de Chardin l'avait compris: « Il m'a semblé que, dans l'Église actuelle, il y a trois pierres périssables dangereusement engagées dans les fondations: la première est un gouvernement qui exclut la démocratie; la deuxième est un sacerdoce qui exclut et minimise la femme; la troisième est une révélation qui exclut, pour l'avenir, la Prophétie. »<sup>12</sup> ■

<sup>1</sup> **Anne Kurian**, « L'ordination est réservée aux hommes: la mise au point du préfet de la Doctrine de la foi », in [zenit.org](http://zenit.org), à propos de *La tribune* de **Luis Ladaria Ferrer**, in *L'Osservatore Romano* du 30 mai 2018.

<sup>2</sup> Code de droit canonique, révisé par Jean-Paul II en 1983, consultable sur le site du Vatican [www.vatican.va](http://www.vatican.va).

<sup>3</sup> « Le pape François dit aussi non à l'ordination des femmes », [www.lepoint.fr](http://www.lepoint.fr), 29 juillet 2013.

<sup>4</sup> **Pape François**, exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, Rome 24 novembre 2013, n° 103.

<sup>5</sup> *Lettre du pape Jean-Paul II aux femmes*, Rome 29 juin 1995, n° 10.

<sup>6</sup> **Jean-Paul II**, encyclique *Mulieris dignitatem*, Rome, 15 août 1988, n° 11.

<sup>7</sup> **Cardinal Ratzinger**, *Lettre aux évêques de l'Église catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde*, Rome 31 mai 2004, n° 2.

<sup>8</sup> **Pape François**, lettre apostolique *Misericordia et Misera*, Rome 21 novembre 2016.

<sup>9</sup> **Françoise Héritier**, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob 2002, p. 129.

<sup>10</sup> **Antonio Spadaro**, « Entretien avec le pape François. Ce qu'il veut pour l'Église », in *choisir* n° 646, octobre 2013. À lire sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch), rubrique Églises.

<sup>11</sup> **Pape François**, *Homélie de la messe d'inauguration de son pontificat*, Rome 19 mars 2013.

<sup>12</sup> **Pierre Teilhard de Chardin sj**, cité dans **Patrice Boudignon**, *Pierre Teilhard de Chardin. Sa vie, son œuvre, sa réflexion*, Paris, Cerf 2008, p. 177.

# Femmes

## La Bible et la fin du patriarcat L'impossible équation ?

Isabelle Graesslé, Genève  
théologienne

### EXÉGÈSE

Le 27 mars 2018, un article de l'agence *Protestinfo* émettait l'hypothèse que les lectures progressistes de la Bible améliorent le statut des femmes dans les institutions religieuses.<sup>1</sup> Est-ce si simple ? Et, pour commencer, en fonction de quels critères et de quelle méthode exégétique, féministe en particulier, une lecture peut-elle être taxée de progressiste ou rétrograde ?

La pasteure et docteure en théologie Isabelle Graesslé, ancienne modératrice de la Compagnie des pasteurs de Genève de 2001 à 2004, a dirigé le Musée international de la Réforme de Genève de 2004 à 2016. Elle a aussi été chargée de cours en études genre aux universités de Genève et de Lausanne (1995 à 2002) et a axé une partie de ses recherches autour de la théologie féministe.

Il n'existe pas à ma connaissance d'enquêtes scientifiques permettant de fonder cette hypothèse. Il faudrait pour cela analyser le nombre de femmes exerçant des fonctions de direction dans les différentes Églises chrétiennes du monde, selon une échelle chronologique et des paramètres difficilement quantifiables, comme la question de la culture locale ou régionale. Il est par contre possible d'affiner ce que l'on entend par une lecture « progressiste » de la Bible par rapport au statut de la femme.

Est présentée ici l'approche qualifiée de *féministe* à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et dite aujourd'hui *genrée*, c'est-à-dire tenant compte à la fois du genre de l'auteur et des personnages. En quoi cette lecture des textes bibliques permettrait aux institutions religieuses chrétiennes, pour autant qu'elles la valident, d'ouvrir leurs structures de pouvoir aux femmes ?

### Une approche scandaleuse

Il y a un peu plus d'un siècle paraissait une véritable bombe dans l'édition théologique: la *Woman's Bible*, un travail d'une équipe d'une vingtaine de littéraires, d'historiennes et d'hellénistes, dirigé et en partie rédigé par l'américaine Elizabeth Cady Stanton. Cette militante avait été de tous les combats féministes du siècle, mais aussi de toutes les luttes contre la discrimination, c'est-à-dire pour l'abolition de l'esclavage. Nous sommes alors en 1895 et Elizabeth atteint ses 80 ans. Elle engage le dialogue avec les interprètes d'une Bible dont on se sert, dit-elle, comme ultime autorité pour empêcher les femmes de changer de condition.

« L'obstacle majeur à l'élévation de la femme aujourd'hui se trouve dans la position dégradante qui lui est assignée dans la religion de tous les pays - arrière-pensée de la création, origine du Péché, maudite par Dieu, le mariage comme servitude, la maternité comme dégradation, impropre au ministère de l'autel et même, dans certaines Églises, impropre à chanter dans la chorale. Telle est sa position dans la Bible et dans la religion. »<sup>2</sup>

Dans le projet de cette *Bible des femmes*, il était question de reprendre les textes se référant directement et négativement aux femmes, notamment en les frappant d'exclusion. Un comité de théologiens venait d'achever une nouvelle version « autorisée » de la Bible et, pensait E. Cady Stanton, ce que les hommes

# Femmes

## La Bible et la fin du patriarcat L'impossible équation ?

faisaient de la Bible, les femmes pouvaient le faire aussi !

C'est alors qu'émergea une nouvelle perception herméneutique des textes. Pour la première fois, la femme de Job eut droit à un commentaire de sympathie, alors que son traitement exégétique par les spécialistes soulignait habituellement son manque de foi. Pour la première fois, on chantait les louanges de Vasti, la femme du roi Xerxès dont parle le livre d'Esther. Dans cette nouvelle version, Vasti était admirée pour avoir résisté aux assauts de son roi de mari, présenté comme un ivrogne sans vergogne. De même, les deux textes de la création de la Genèse (Gn 1 et Gn 2-3) furent mis en parallèle et seul Gn 1, qui représente le plus d'égalité pour l'homme et la femme, fut retenu.

Inutile de dire que ce nouveau genre d'exégèse souleva un tollé général (les Églises officielles en firent pratiquement une œuvre satanique). C'est ainsi que, bien avant les théologiennes radicales de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, E. Cady Stanton fit souffler un vent de liberté sur l'exégèse biblique, inaugurant les approches féministes contemporaines. Cela étant, même si l'entreprise de la *Bible des femmes* constitue une œuvre de pionnières en matière d'exégèse biblique, d'autres femmes de l'histoire du christianisme pourraient être évoquées en cet exercice de mémoire, aussi bien par leur parcours biographique que par leur pensée théologique. Ainsi Hildegarde de Bingen (1098-1179) rivalisant avec Ézéchiël dans ses récits de visions; ainsi

Hadewijch d'Anvers, béguine du XIII<sup>e</sup> siècle, utilisant des archétypes bibliques dans ses démonstrations théologiques; ainsi Julian de Norwich (1342-1416) trouvant dans l'Écriture de quoi alimenter sa théorie de la maternité de Dieu; ou encore Marie Dentière (1495-1561), historienne d'une Réforme genevoise en train de se dérouler sous ses yeux, auteure en 1539 de la fameuse *Épître très utile, faite et composée par une femme chrétienne de Tournay* citant Sarah, Rébecca ou la mère de Moïse pour plaider la cause des femmes.

### L'exégèse féministe

Pour en rester aux lectures contemporaines, comment décrire la spécificité de cette approche ? Malgré toutes les prises de conscience de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, le terme *féministe* reste un terme encombrant, notamment lorsqu'on est une femme. Il irrite ou fait sourire, et il est difficile de s'y associer sous peine de passer pour une mégère à peine apprivoisée ou une revendicatrice intransigeante, voire une passionaria bornée. Du point de vue de la discipline théologique, certaines théologiennes se sont risquées au défi de la définition. Ainsi pour Mary Ann Tolbert, l'herméneutique féministe se définit comme « la lecture d'un texte [...] à la lumière des structures oppressives de la société patriarcale ».<sup>3</sup>

Le mot *patriarcat* prend ici une réelle importance. Il permet de mettre à jour des questionnements, des méthodes, des théories travaillées par les sciences sociales bien avant la théologie. Il se définit comme un système socio-politique, mais aussi économique et religieux, régi par la loi du père et suivant un ordre hiérarchique à dominante masculine. Cet ordre est perçu comme oppressif pour les femmes, individuellement et collectivement, parce qu'il les maintient dans une condition de non-sujet ou de sujet partiel.

L'autre catégorie fortement utilisée par beaucoup de théologiennes est celle de l'androcentrisme. Découlant du patriarcat, elle signifie que le sexe masculin est essentiel et le sexe féminin secondaire, que tout est centré sur le mâle et que le féminin ne sert qu'à perpétuer la vie. La troisième catégorie à intervenir dans l'exégèse féministe est celle du *sexisme*, compris comme une attitude et des comportements systématiquement discriminatoires, aliénants par rapport à une personne ou des groupes de personnes sur la base de leur sexe.

### Côté ombre et côté lumière

Reste que prise telle quelle, la définition de l'exégèse féministe comme « lecture d'un texte à la lumière des structures oppressives de la société patriarcale » ne permet pas d'aller très loin dans la réflexion, dans la mesure où c'est l'interprétation même de cette définition qui oriente la démarche exégétique. Face à un texte biblique, on sera tenté d'en faire saillir les défauts androcentriques, l'intention oppressive et le caractère patriarcal. Ainsi, en lisant les histoires conjugales de David, il est facile de montrer que Mikal, fille du roi Saül et première femme de David, apparaît dans la Bible comme une femme devenue le jouet de la volonté politique des dirigeants successifs. Une histoire banalement patriarcale, du moins sous l'angle de la lecture féministe.<sup>4</sup> Certaines exégètes n'hésitent pas à voir dans ce traitement littéraire sinon un assassinat réel, du moins un meurtre littéraire - la pauvre reine étant évacuée du récit, abandonnée, sans enfants et sans mari, puisqu'on lui enlève même son deuxième époux.

D'autres choix de lecture s'avèrent possibles, comme de mettre en valeur dans leur rôle social, politique ou religieux certaines figures féminines bibliques, longtemps ignorées ou mises au second plan. En relisant l'histoire de Ruth, accompagnée d'Orpah, sa belle-sœur, et de Noémi, sa belle-mère, on peut voir là

sinon un livre écrit par des femmes (même si c'est l'hypothèse développée par certaines théologiennes<sup>5</sup>), du moins une histoire relevant l'action, le courage et la détermination des femmes, leur solitude habituelle et leur solidarité aussi. Des pans entiers d'histoires bibliques se lisent ainsi de manière très positive dans la mesure où elles mettent en place des alternatives à l'organisation patriarcale de la société.

Ces quelques exemples montrent combien l'exégèse féministe se rattache à un large courant d'exégèses contemporaines qui reconnaît l'importance de l'expérience des lectrices. L'expérience qui apparaît ici comme le pivot herméneutique est celle commune à de nombreuses femmes: rejet, oubli, violence verbale ou physique, psychologique ou sociale.

### Une Bible paradoxale

En effet, toute lecture biblique est contextuelle; une position herméneutique neutre constitue un leurre ou une illusion. Durant une longue période, la lecture masculine s'est comportée comme la norme, envisagée alors comme objective, scientifique et neutre. Au moment de leur émergence, les lectures féministes sont donc apparues en contrepoint de la norme et ont très vite été jugées comme subjectives ou déviantes. Et depuis lors, l'exégèse dans son ensemble a extraordinairement évolué: aucun bibliste actuel n'oserait se prétendre la norme objective d'une interprétation.

Il n'en reste pas moins que la problématique développée par l'exégèse féministe demeure: comment lire la Bible dans le contexte patriarcal qui reste celui de la plupart des sociétés actuelles? Autrement dit, comment lire une Bible qui a été utilisée pour justifier l'esclavage, l'exploitation économique et la domination d'un sexe sur l'autre et qui, en même temps, a été et demeure

# Femmes

## La Bible et la fin du patriarcat

### L'impossible équation ?

un livre parlant de libération, de la valeur de l'individu, homme ou femme ? C'est là que se tient le paradoxe de l'exégèse féministe : travailler sur un texte qui a servi de légitimation à une certaine organisation sociale et religieuse, et qui constitue en même temps un ferment de libération de toutes les formes de domination.

**L'exégèse féministe reconnaît l'importance de l'expérience des lecteurs, et en l'occurrence des lectrices. L'expérience qui apparaît ici comme le pivot herméneutique est commune à de nombreuses femmes : rejet, oubli, violence...**

À l'heure actuelle, le plus petit dénominateur commun des recherches féministes consiste à reconnaître que la Bible a été écrite dans un contexte et un environnement fortement patriarcaux dont elle est le produit. Cette influence et cet environnement se trouvent donc profondément insérés dans les différentes strates du texte. Que faire de cette influence, comment la comprendre et l'interpréter, voilà les lieux des divergences entre théologiennes issues de continents et de milieux sociaux divers.

#### Des lectures différentes

On distingue plusieurs options de lecture. *L'exégèse du rejet* tout d'abord. Cette approche s'avère la plus radicale, la plus extrême aussi. Elle consiste à dire qu'il n'y a dans la Bible vraiment pas de quoi « sauver » la tradition judéo-chrétienne, et que la seule solution est de

rejeter ces textes et de quitter le christianisme pour fonder un nouveau mouvement plus à même de répondre aux attentes féminines en matière de spiritualité et de textes sacrés.

*L'exégèse de loyauté* s'oppose à la précédente. Elle apporte à la tradition biblique un sceau de validité dans son essence de Parole de Dieu. Ainsi la Bible ne saurait être oppressive. Et si elle apparaît comme telle, la cause est à rechercher dans l'exercice herméneutique et non au cœur des textes. Cette option, certes intéressante, séduisante même, bute très vite sur les traces évidentes d'oppression. Que faire des textes néotestamentaires qui interdisent aux femmes de parler dans les assemblées (1 Co 14,34), qui les rendent responsables de la chute et du péché (1 Tm 2,11-15) et de ceux qui produisent une image misogyne du féminin (Qo 7,27) ?

*L'exégèse de révision* se situe à mi-chemin de ces deux premières. Elle admet l'existence d'un moule patriarcal dans lequel le corpus biblique a pris forme, mais postule la détermination historique et non théologique de ce moule. Autrement dit, ce sont des facteurs sociaux et historiques qui ont fait de la tradition biblique une tradition dominée par un androcentrisme discriminatoire, mais ces caractéristiques ne sont pas intrinsèques à cette tradition. Que Gn 3,16 (« ton désir te poussera vers ton homme mais lui te dominera ») soit profondément patriarcal n'est pas contesté, mais on expliquera ce verset particulièrement dérangeant en définissant ce récit comme étiologique, c'est-à-dire un récit cherchant à expliquer la cause des rapports de sexes déséquilibrés. La soumission de la femme à l'homme n'est donc pas à prendre comme un ordre théologiquement établi, mais comme le reflet du contexte culturel dans lequel le récit prend forme. Cette exégèse stimulante reconnaît les travers androcentriques des textes, propose des stratégies de changements et met

en valeur l'importance des femmes dans l'histoire de la tradition juive ou chrétienne.

Enfin il y a l'*exégèse de libération*. Héritière du courant de la théologie de la libération, cette option retravaille en profondeur l'eschatologie biblique: le règne de Dieu y est proclamé comme la tâche et la mission des croyant-es dans le monde présent, mais aussi comme l'espérance d'une pleine réalisation de la libération de tous les humains, et donc du salut, dans un futur voulu par Dieu. Pour les femmes, le commencement de la réalisation de ce règne correspond à une libération de la domination patriarcale, pour que chaque personne devienne partenaire et égale en vue de la tâche commune.

### Un défi pour les jeunes

On le voit ici, aucune interprétation biblique ne peut être travaillée objectivement et la seule tâche véritablement primordiale de l'exégèse féministe consiste à libérer la Bible de ses dérives patriarcales. Mais un risque se profile ici: celui de l'idéologisation de cette exégèse qui, en effet, se considère comme engagée et effectivement fondée sur une idéologie, le féminisme. Une exégèse qui rebondit ainsi, encore et toujours, sur cette question paradoxale: le patriarcat ne ferait-il pas intrinsèquement partie du message de la Bible? ou du moins ne demeurerait-il pas indispensable à sa formulation? Dieu comme ennemi et comme ami, comme oppresseur et comme sauveur, source d'esclavage et de libération... Dépasser ce paradoxe constitue sans doute l'un des défis essentiels auxquels il faudra répondre.

Pour revenir à notre première interrogation, si l'exégèse féministe semble être devenue incontournable sur le plan académique, il est plus difficile, voire impossible, d'évaluer son influence sur l'avancée des femmes au cœur des institutions d'Églises. Depuis le début du

XXI<sup>e</sup> siècle, la question de la visibilité des femmes dans le christianisme progresse peu, pour ne pas dire qu'elle stagne. Le Vatican continue de tenir compte au moins autant de la tradition que de la Bible pour nier aux femmes l'accès au ministère consacré, voire à d'autres types de ministères. Dans les Églises issues de la Réforme radicale (les Églises évangéliques et pentecôtistes), une lecture fondamentale et littérale barre la route à ces mêmes ministères. Seules les Églises issues de la mouvance luthérienne ou réformée, habituées dès leur origine à discuter les textes bibliques, ont évolué au cours du XX<sup>e</sup> siècle sur leurs positions à l'égard des femmes. Il nous faut espérer que les jeunes générations, celles de l'ère post-Weinstein, prendront ce défi à leur compte. Pour le bien de toute la communauté. ■

<sup>1</sup> L'article se base sur une étude de Joséphine Mukabera, docteure en études genre au Protestant Institute of Arts and Social Sciences de Huye (Rwanda), qui tendrait à montrer comment une lecture progressiste permet aux femmes non seulement de s'impliquer dans la vie des Églises, mais d'y atteindre des postes à responsabilité.

<sup>2</sup> Citée par **Ruth Page**, « Elizabeth Cady Stanton's *The Woman's Bible* », in **Ann Loades (ed)**, *Feminist Theology. A Reader*, Londres, SPCK 1990, pp. 16-20, ici: p. 18.

<sup>3</sup> **Mary Ann Tolbert**, « Defining the problem: the Bible and Feminist Hermeneutics », in *Semeia* 28 (1983), pp. 113-126, ici: p. 119.

<sup>4</sup> Cf. **Isabelle Graesslé**, « Entre paradis perdu et réalité conjugale », in *Bulletin du CPE* 2 (1/1996), pp. 3-30.

<sup>5</sup> Cf. **Athalya Brenner (ed)**, *A Feminist Companion to Ruth*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1993, en particulier: **Adrien J. Bledstein**, « Female Companionships: If the Book of Ruth were written by a Woman... », pp. 116-133.

# Femmes

## L'Évangile de Marie

**Jean-Yves Leloup**, Brésil  
prêtre orthodoxe, philosophe et thérapeute

### THÉOLOGIE

L'évangile apocryphe de Marie daterait des années 150. S'en approcher permet d'appréhender la place des femmes dans le christianisme primitif et de revoir la question théologique de la sexualité.

Jean-Yves Leloup a publié de très nombreux ouvrages de théologie et de spiritualité, notamment sur les interprétations des textes de l'évangéliste Jean ainsi que sur les évangiles apocryphes. Marié et père de famille, il enseigne dans différents instituts, en Europe et aux Amériques.

L'*Évangile de Marie* est le premier traité du codex de Berlin.<sup>1</sup> Ce papyrus fut acquis au Caire par Carl Reinhardt et il est conservé depuis 1896 au Département d'égyptologie des musées nationaux de Berlin. Il proviendrait d'Akhmîm ou de ses environs, puisqu'il apparut d'abord chez un antiquaire de cette ville. D'après Carl Schmidt, il aurait été recopié au début du V<sup>e</sup> siècle.

La description papyrologique du manuscrit a été faite par Walter Curt Till, poursuivant les travaux de Carl Schmidt, puis rectifiée est complétée par Hans Martin Schenke.<sup>2</sup> Le scribe a écrit entre 21 et 23 lignes par page, chacune comportant une moyenne de 22-23 lettres.

Il manque à ce cahier plusieurs feuillets (les pages 1 à 6, ainsi que 11 à 14), ce qui ne simplifie pas l'interprétation du texte !

### Un texte fondateur

Comme les autres écrits du papyrus de Berlin et comme l'*Évangile de Thomas*, l'*Évangile de Marie*<sup>3</sup> est écrit en copte sahidique, avec un certain nombre d'emprunts dialectaux et quelques fautes d'écriture ou de transcription. Il est intéressant de noter qu'il existe un fragment grec du texte originellement copte : le papyrus Rylands 463. Il est daté du début du III<sup>e</sup> siècle et proviendrait d'Oxyrhynque, une cité antique située à environ cent soixante kilomètres au sud du Caire. La première rédaction de l'*Évangile de Marie* devrait donc avoir eu lieu antérieurement, c'est-à-dire au cours du II<sup>e</sup> siècle. Walter Curt Till la situe aux alentours de l'an 150.

Il s'agirait donc bien, comme les autres évangiles, d'un des écrits fondateurs ou primitifs du christianisme. Ne serait-ce pas alors utile de l'interroger quant à la place de la femme dans le premier christianisme ?

### Appel à la contemplation

Myriam de Magdala, premier témoin de la résurrection, y apparaît au moins comme « égale aux apôtres », si ce n'est plus puisque Pierre lui-même lui demande de témoigner de son intimité avec l'Enseigneur et de la connaissance qu'elle a reçue de Lui : « Pierre dit à Marie : « Sœur, nous savons que l'Enseigneur t'a aimée différemment des autres femmes. Dis-nous les paroles qu'Il t'a dites, dont tu te souviens et dont nous n'avons pas la connaissance... » (*Év. Mar.* 10,1-6)

Pierre se soumettrait-il à la parole d'une femme ? Mais que dit-elle de particulier ? Que dit cet évangile ? « Marie leur dit : « Ce qui ne vous a pas été donné d'entendre, je vais vous l'annoncer. J'ai

eu une vision de l'Enseigneur, et je Lui ai dit: - Seigneur, je Te vois aujourd'hui dans cette apparition. Il répondit: - Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue. Là où est le *noùs*, là est le trésor. Alors, je lui dis: - Seigneur, dans l'Instant, celui qui contemple Ton apparition, est-ce par la *psyché* (l'âme) qu'il voit? ou par le *Pneuma* (l'Esprit, Souffle)? L'Enseigneur répondit: - Ni par la *psyché* ni par le *Pneuma*; mais le *noùs* étant entre les deux, c'est lui qui voit ... » (Év. Mar. 10,7-25).<sup>4</sup>

Ce que Marie semble vouloir indiquer à Pierre est sans doute une forme de connaissance plus féminine, plus contemplative (par le *noùs* qui est la fine pointe de l'âme). Sans cet éveil contemplatif, on ne peut pas « voir » l'Invisible, le Ressuscité.

S'agit-il d'une connaissance « imaginaire », d'une vision du monde « intermédiaire », « archétypal », là où la matière se spiritualise et où l'Esprit se matérialise? En tout cas, elle ne semble pas convaincre Pierre. « Est-il possible que l'Enseigneur se soit entretenu ainsi, avec une femme, sur des secrets que nous, nous ignorons? Devons-nous changer nos habitudes? écouter tous cette femme? L'a-t-il vraiment choisie et préférée à nous? » (Év. Mar. 17,9-20)

**Beaucoup de femmes ont été brûlées et jugées hérétiques pour avoir parlé « autrement » de Dieu que « nous les hommes », c'est-à-dire moins rationnellement, moins « convenablement », moins « correctement ».**

Ce petit dialogue entre Pierre et Myriam ne manque pas de saveur. Sa spontanéité n'est-elle pas évocatrice des discussions et des rivalités qui pouvaient exister au sein de la communauté primitive? Faut-il changer nos habitudes (religieuses, soumises à la Loi) et écouter cette femme? Ce point d'interrogation traverse les siècles et nous rejoint dans notre actualité.

Beaucoup de femmes ont été brûlées et jugées hérétiques pour avoir parlé « autrement » de Dieu que « nous les hommes », c'est-à-dire moins rationnellement, moins « convenablement », moins « correctement ». Comme si l'Amour pouvait se contenir dans du politiquement et du religieusement « correct »! (Je pense à Marguerite Perete,<sup>5</sup> brûlée vive le 1<sup>er</sup> juin 1310 à Paris, place de Grève, par la « sainte Inquisition ».)

### La sexualité du Christ

Une autre question soulevée par ces évangiles des premiers siècles (celui de Marie mais aussi celui de Philippe) concerne la place de la femme auprès de Jésus lui-même. Si on s'inspirait de ces écrits, on ne pourrait plus représenter Jésus n'ayant des gestes d'affection qu'à l'égard d'enfants ou de jeunes garçons (comme l'a fait l'art occidental au cours de l'histoire: cf. les représentations de Jean, plus ou moins efféminé, « reposant » sur la poitrine de Jésus lors du dernier repas). Ne pourrait-on représenter de tels gestes de tendresse entre Jésus et les femmes?

« La compagne (*koïnonos*) du Fils est Myriam de Magdala. L'Enseigneur aimait Myriam plus que tous les disciples, il l'embrassait souvent sur la bouche. Les disciples le voyant ainsi aimer Myriam lui dirent: « Pourquoi l'aimes-tu plus que nous tous? » L'Enseigneur leur répondit: « Pourquoi ne vous aimerais-je pas autant qu'elle? » (Évangile de Philippe).<sup>6</sup> Ou encore: « Trois marchaient toujours avec le Seigneur. Marie sa mère, et la sœur de celle-ci, et Myriam de Magdala, que l'on nomme sa compagne, car Myriam est sa sœur, sa mère et sa compagne » (Év. Ph. 59, 6-11).<sup>7</sup>

Montrer Jésus dans sa relation avec la femme pourrait permettre de donner à celle-ci sa juste place au sein de l'Église aujourd'hui. Mais cela suppose d'aborder une question que théologiens et théologiennes semblent vouloir tenir à

# Femmes

## L'Évangile de Marie

l'écart : celle de la sexualité du Christ. Si Yeshoua est « vraiment Dieu et vraiment homme » et homme entier, on ne peut pas manquer de s'interroger sur cet élément fondamental du composé humain qu'est la sexualité.

Faut-il à nouveau répéter l'adage des Pères : « Tout ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé », « tout ce qui n'est pas accepté n'est pas transformé » ? Comme il a fallu au cours des siècles précédents s'interroger sur l'énergie humaine du Christ (contre le monoénergisme), sur la volonté humaine du Christ (contre le monothélisme), sur la conscience humaine du Christ, etc., il nous faut aujourd'hui nous interroger sur la sexualité humaine et le genre du Christ, puisque la sexualité et le genre semblent être une des préoccupations majeures du monde contemporain. Si les théologiens, les contemplatifs et les exégètes ne se préoccupent pas de cette question, les romanciers, les cinéastes et les auteurs de théologies-fictions se chargeront de la tâche (comme par exemple Dan Brown et son *Da Vinci code*).

### À l'image de Dieu

Mieux connaître la sexualité du Christ pourrait apporter quelques lumières (celles de la transfiguration plus que celles de la sublimation) sur des sujets polémiques comme le genre, l'homosexualité, la pédophilie et bien évidemment sur la place de la femme dans la société et dans l'Église. Mais aussi sur la relation du Christ avec « l'autre homme », qui est son autre « côté » (en effet *tzela* veut dire *le côté* et non *la côte* d'Adam)

et réconcilier ainsi l'être humain dans son entièreté.

La sagesse de ces textes apocryphes, considérés comme « non canoniques » par l'Église institutionnelle mais appartenant à l'histoire du premier christianisme, peuvent-ils encore nous inspirer ?

« Ceux qui prient vraiment à Jérusalem, tu les trouveras seulement dans le saint des saints... La chambre nuptiale » (*Év. Ph.* 76). « Le mystère qui unit deux êtres est grand, sans cette alliance le monde n'existerait pas » (*Év. Ph.* 60, 2-3). Philippe se fait ici l'écho de la tradition biblique : « Au commencement YHWH créa l'Humain à son image, homme et femme Il les créa », mais aussi de la philosophie grecque occidentale : « L'Union de l'homme et de la femme est en effet un enfement et dans cet acte il y a quelque chose de divin. »<sup>8</sup> Ce qui est à l'image de Dieu, ce n'est ni l'homme ni la femme mais bien la relation entre le féminin et le masculin. ■

<sup>1</sup> Papyrus contenant des textes chrétiens apocryphes écrits en dialecte copte. Voir **W. Beltz**, *Katalog der koptischen Handschriften*, Berlin 1978, p. 97.

<sup>2</sup> Voir **Walter Curt Till**, « Die gnostischen Schrifeten des koptischen Papyrus Berolinensis 8502 (Tu 60) », Berlin 1955. Puis **Hans Martin Schenke**, Berlin 1972.

<sup>3</sup> **Jean-Yves Leloup**, *L'Évangile de Thomas et L'Évangile de Marie*, Paris, Albin Michel, respectivement 1986 et 1997.

<sup>4</sup> Les termes de *noûs*, *pneuma* et *psyché* ne sont pas toujours bien délimités car ils dépendent toujours du contexte (philosophie antique, lettres de St Paul, gnosticisme...). Ici *psyché* correspond au principe de vie humaine, *pneuma* est l'Esprit, et *noûs* peut être compris comme la capacité pour l'homme d'être lié au divin. (n.d.l.r.)

<sup>5</sup> Cf. **Jean Yves Leloup**, *Les dits de la femme qui brûle*, Marguerite Porete, Paris, Almora 2018, 126 p.

<sup>6</sup> **Jean-Yves Leloup**, *Évangile de Philippe*, Paris, Albin Michel 2003, p. 107.

<sup>7</sup> **Jacques Étienne Ménard**, *L'Évangile selon Philippe*, Impr. Orientaliste 1967, pp. 62-63.

<sup>8</sup> **Platon**, *Le Banquet*, traduction Léon Robin, Les Belles Lettres 1930, p. 206.

Le rossignol s'est tu se sont tues les sibylles  
Me voilà seul enfin sans femmes et sans filles  
Où sont de mes palais les fêtes et les jeux  
Où sont les comédiens qui se grimaient les yeux

Où est la femme aimée sensible à mes caresses  
Et qui sur mon épaule appuyait sa faiblesse  
Me voilà seul enfin de moi seul revêtu  
Plus que le marbre lourd plus léger qu'un fêtu

Me voilà seul enfin comme un bouchon sur l'onde  
Tout aussi inutile à la marche du monde  
Cachant sous mon chapeau à plumes de perdrix  
Un front jadis neigeux plissé par le souci

Comme un prince pensif laconique et distrait  
Qui répond de travers aux questions qu'on lui fait  
Je finirai ma vie seul avec mon enfance  
Marchant à reculons vers ces jours d'innocence

J'attends dans la nuit brune où médite le sage  
La vieillesse et les maux qui sont dans ses bagages  
Que l'air comme un manteau couvre ma nudité  
Aux anges désormais de tracer mon sentier.

Sylvoisal

# Femmes

## Dieu et les femmes

### Une énigme jalousement partagée

**François Marxer**, Rueil-Malmaison  
théologien, prêtre

#### SPIRITUALITÉ

Mettre au monde, introduire un être neuf sur la Terre. Ce miracle se réitère 350 000 fois par jour. Comment s'en lasser, comment ne point s'en émerveiller ? Faire exister un être mortel, voulez-vous dire ! Promis *zum Tode* ! ruminait Heidegger. C'est oublier que la création vise la re-création de la résurrection pascale. Alors, les femmes seraient-elles mieux armées pour la joie, car plus libres et décentrées grâce à leur capacité à donner naissance ? Méditation sur les pas d'héroïnes mystiques.

François Marxer enseigne l'histoire de la spiritualité et la théologie spirituelle au Centre Sèvres (Paris). Il est l'auteur de *Au péril de la nuit. Femmes mystiques du XX<sup>e</sup> siècle* (Paris, Cerf 2017, 640 p.) et a contribué à l'élaboration du dictionnaire *Les femmes mystiques* (Paris 2013, Robert Laffont, 1087 p.).

Lors d'un dîner de paroisse, je me retrouvais à la table de la mère de Gaspard, ce tout jeune enfant mort bien trop tôt des atteintes de la maladie de Sandhoff et qui à présent veille sur nous *entre terre et ciel*.<sup>1</sup> Ses parents, Marie-Axelle et Benoît, s'étaient tenus sur son chemin aux avant-postes de la vigilance et de la prévenance ; Marie-Axelle surtout, que je découvrais en cette soirée dans la vivacité de la conversation qui fusait, pétillante de drôlerie. Marie-Axelle n'était pas la dernière à rayonner ce plaisir d'une jubilation partagée, notre façon d'infuser la louange qui avait ouvert la soirée : « Bénis le Sei-

gneur, ô mon âme, n'oublie aucun de ses bienfaits... » (Psaume 103).

Les confidences de Marie Noël dans son récit *Petit Jour* me trottaient cependant en tête, ce qu'elle avait éprouvé juste après avoir reçu sa première communion : « Ce n'était rien d'extraordinaire. C'était tout simple. C'était ... quelqu'un ... quelqu'un à moi, de plus à moi que tous ceux de ma famille ... quelqu'un qui m'aimait ... quelqu'un que j'aimais. J'avais presque oublié que c'était Dieu. Mais bientôt je m'en souvins et je lui fis ma prière. Il pouvait tout. Il était là. Je lui demandai de mourir. Personne ne m'avait enseigné cette prière-là, je ne l'avais lue dans aucun livre. Mais je la trouvais. Mourir ? Je ne savais pas... Mourir était le seul moyen d'arrêter le bonheur qui va s'en aller. »<sup>2</sup>

#### Alma mater

Me revenait aussi en mémoire, capital, le cri de fierté de la Vivante, la mère de tous les vivants (*HaWaH*, que nous traduisons par Ève) quand elle mit au monde son premier-né : « C'est par YaHWeH que j'ai acquis un homme ! », quitte à reléguer un peu en marge son Adam de mari. Fierté de s'équiper au Créateur, d'avoir même puissance que lui qui a engendré, accouché le monde ! Fierté de la première femme, qui, auparavant déjà, avait su éveiller l'homme à la parole, alors qu'il ne possédait que le langage : quelle accointance avec le Verbe, le *logos* ! Hildegarde de Bingen l'avait noté : la femme comme le Verbe n'a pas son origine dans une semence humaine, elle surgit dans l'être. Oui, éclat de victoire qui rachète la bévée de son adolescente curiosité à suivre la perfide suggestion du serpent.

Hormis les accents triomphants de Myriam, battant tambourin au bord de la Mer Rouge (Ex 15), ou de Déborah, devenue virile cheffe de guerre (Jg 4), ou de l'audacieuse Judith, érotique et sanglante, je n'entends guère en écho à cette fierté que l'enthousiasme de la

fiancée du *Cantique* et surtout le *Fiat* de Marie de Nazareth dans sa soudaine certitude d'être l'unique, choisie entre toutes les femmes et toutes les créatures. Élisabeth ne dira pas autre chose. Au fond, mettre au monde un bébé, c'est un acte de foi, couronné de cette joie dont Jésus nous fait un exemple (Jn 16,21): « La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. »

Comment s'en étonner: ce petit qu'elle ne voit pas, mais qu'elle ressent, qu'elle va sentir bouger en elle (lui demeure en elle, et elle demeure en lui d'attentive vigilance: c'est Jn 6 avant la lettre!), ce petit qu'elle caresse des inflexions de sa voix et qui frémit de cette douceur qui l'éveille à la connaissance, ce nouveau-né, elle va l'introduire dans le langage (langue maternelle) pour qu'il puisse parler le monde et parler au monde. Fastueuse complicité avec le Verbe ou bien vocalité de la Sagesse initiatrice? Les deux sans doute.

### Un piège: le génie féminin

Jean Paul II aura célébré en une vibrante apologie le « génie féminin »: ne voulait-il pas redonner aux femmes dans l'Église toute la place qu'elles n'auraient pas dû perdre?<sup>3</sup> Quoiqu'il en soit de la sincérité de ses intentions, c'est un bien mauvais tour qu'il leur a joué en les assignant à une exclusivité du dévouement et à une spécialisation dans le service: injonction diaconale sans qu'il soit question pour autant du ministère d'un diaconat féminin.

On pouvait entendre dans cet éloge de la maternité se profiler les trois K, *Kinder, Küche und Kirche* (enfants, cuisine et Église), qui auront dessiné le destin de bien des femmes outre-Rhin. Était-ce une manière élégante, comme l'a soupçonné Lucetta Scaraffia, de renvoyer les

femmes au « dernier rang »<sup>4</sup> et de faire taire des revendications de *pouvoir* (devenir prêtre)? Alors que c'est de *puissance* qu'est l'enjeu.

Après tout, à la suite de Jésus, la civilisation ecclésiale a bien œuvré à émanciper les femmes des contraintes biologiques de la parturience qui, seule, leur assurait leur légitimité sociale dans l'Antiquité. Mais en même temps, le discours de l'autorité entretient la confusion entre ces deux mots du grec ancien qui disent la vie: *bios*, qui regarde nos dispositions animales, et *zoè*, qui relève de la construction de soi.

### Puissance du *care*

Maternité, certes, mais n'avons-nous pas là l'émergence, l'épiphanie d'une puissance créatrice, analogue à celle du Père souverain, une puissance qu'on dira transcendantale? L'histoire de l'Église, avec ces institutions que les femmes ont génialement suscitées et qu'elles ont investies pour y exceller, parle d'elle-même.

De même, n'ayant que peu ou pas accès au pouvoir magistériel ou clérical, elles ont développé, dans le champ théologique, un langage, une logique de l'expérience qui produira les plus beaux fleurons de l'écriture mystique; ce que Paul VI consacrera en érigeant docteurs de l'Église Thérèse d'Avila et Catherine de Sienne. Suivront Thérèse de Lisieux, Hildegarde de Bingen, Edith Stein, et on attend Élisabeth de la Trinité et bien d'autres... Ces femmes attestent avec opiniâtreté une audace créatrice, mêlant *parrhésia* et *hypomonè*, franchise et endurance apostoliques, et cela au seul bénéfice (pro-actif dirais-je) d'autrui - on retrouve ce souci du *care*, non comme une fatalité sociétale mais comme une disposition charismatique.

# Femmes

## Dieu et les femmes

### Une énigme jalousement partagée

Audace qui n'hésite pas à s'engager dans le mystère du Dieu qui vient à elles, sans retenue ni protocole : obscurité impérieuse de la nuit, affrontement inévitable et perte de soi délectable. Toute l'histoire spirituelle depuis le XII<sup>e</sup> siècle plaide en faveur de ce singulier génie mystique dont les femmes ont l'apanage privilégié.

*Quia quem meruisti portare*, chante le *Regina coeli*, « car est ressuscité celui que tu as mérité de porter... » Mérite qui n'est pas une récompense, mais désigne la place exacte à laquelle tu as été appelée et à quoi tu as répondu : « recueillir ce Dieu dans le petit enclos (*claustrum*) de ton ventre saint », comme l'écrivait Claire d'Assise à Agnès de Prague. Le ventre vu comme un cloître, un sanctuaire.

J'ai parlé un peu plus haut de la transcendance, qui manifeste une relation singulière à la Trinité divine : avec le Père, Créateur et source de vie, avec le *Logos*-verbe qui gouverne le cosmos (il aurait fallu évoquer l'autorité patiente et attentive de la régence maternelle, référence si appréciée de François d'Assise), avec la douceur sapientiale du Saint-Esprit.<sup>5</sup> La notion de *transcendance* reste malheureusement connue d'un rapport à la force, force qui surplombe et qui (s')impose, exigeant soumission et allégeance, alors que, avant tout, la transcendance exalte et magnifie. Il en est de même de la *puissance* (dont on minimise l'éventail des possibles qu'elle recèle pour ne la com-

prendre que dans le cadre du conflit et de l'affrontement).

L'écrivain Romain Gary, qui n'entretenait qu'un rapport distant avec la foi religieuse (« je ne m'intéresse pas aux résidences secondaires », tranchait-il quand on lui parlait de Dieu), ne cachait pas sa détestation du culte de la force, de l'arrogance masculine, de son appétit de pouvoir qui, pensait-il, conduisait à la déchéance une société vouée aux « valeurs » masculines et la livrerait à l'impuissance, dans son mépris des valeurs de la féminité. En revanche lui, l'athée déclaré, vénérât en Jésus le comble de cette faiblesse qui garantit le souci du déshérité, de l'abandonné, du pauvre, ayant pour les damnés de la terre cette parole toute féminine de douceur et de compassion.

### Des héroïnes

Privilège du *care*, non pas vertu de circonstance mais disposition généreusement fondamentale, dont Mère Teresa reste l'icône indépassable pour notre temps, mais qu'on retrouve dans le destin d'une Simone Weil avec son projet d'*Infirmières de première ligne*<sup>6</sup> (insensé en 1942, mais qui anticipait l'engagement humanitaire d'aujourd'hui); d'une Etty Hillesum (qui n'aspire plus qu'à être « baume versé sur tant de plaies »<sup>7</sup> et ainsi à sauvegarder Dieu, si faible, en proie à la cruauté des violents et des pervers); de la spéculative Edith Stein, quand elle est jetée dans la détresse du camp de transit de Westerbork; voire même de la dominicaine Marie de la Trinité, rescapée de son naufrage psychique pour se mettre au service des patients qui connaurent eux aussi le malheur psychiatrique. Liste non exhaustive, mais qui met en avant des femmes en qui l'on peut légitimement saluer des héroïnes de l'aventure mystique.

## Traverser la clôture

Un monde religieux, même quand il affiche une ambition universelle, se protège d'une clôture réputée indépassable (l'adage *Hors de l'Église, point de salut*),<sup>8</sup> qui lui assure sa sécurité. Or, à la différence de la *croiance* qui organise avec précaution et raffinement parfois un système du monde, la *foi*, qui n'a pas à redouter la *faiblesse de croire*,<sup>9</sup> a l'audace de passer outre cette clôture (sans doute parce qu'elle ne peut passer sous silence cette *nostalgie de l'admirable*<sup>10</sup> qui l'habite : non pour se lamenter en regret, mais pour retrouver la puissance de l'émerveillement : « *Magnificat*, le Puissant fit pour moi des merveilles ! »).

**La foi, qui n'a pas à redouter la faiblesse de croire, a l'audace de passer outre cette clôture.**

Passer outre hardiment, comme la petite Thérèse qui se refuse à abdiquer l'évidence de la miséricorde puissante, à s'embourber dans les eaux amères de la culpabilité et de la tristesse et à se désoler de la nuit qui l'assaille et qu'elle ne saisit pas. Franchir la clôture pour répondre à l'appel de l'être (l'être que les femmes ont tant d'aptitude à mettre au monde). La joie sera l'impératif catégorique de la perfection de l'être récusant la tristesse qui se nourrit de l'évidence de sa finitude.

Le masculin, tenté par la force (arrogant, belliqueux est le veau d'or), est guetté par la tristesse, celle-là même qui s'abat sur Élie après ses exploits meurtriers et ses succès pastoraux (1 R 19) ou sur Moïse, le meurtrier non pardonné, échouant à garder son peuple en orthodoxie identitaire (Ex 32), ou sur Paul de Tarse, l'impétueux militant tenu en échec par l'obstination opiniâtre de ses frères de race qui lui démange son âme (Rm 9,2 et 2 Co 12,7). L'homme (le mâle) préserve à tout prix la clôture.

Peut-être attend-il que vienne « quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi ». « Ce [ne serait pas alors] payer trop cher de mourir, mon Dieu, afin que Vous existiez davantage. » De quoi être affreusement sérieux et inquiet !

Mais la femme, plus judicieuse, murmure : « Que c'est beau de vivre ! Et que la gloire de Dieu est immense : [...] / Mais que c'est bon aussi de mourir ! »<sup>11</sup> Habitée par la plénitude de l'être qu'elle met au monde, à qui elle donne chair ou voix, elle aura sa jouissance inmaîtrisable (incompréhensible, dira Freud) dans cette effraction de transcendance. Une brèche certes dans la sécurité, mais n'est-ce pas toujours par une brèche que passe ce Dieu nôtre, qui (n'est) (que) de passage ? ■

<sup>1</sup> **Marie-Axelle et Benoît Clermont**, *Gaspard, entre terre et ciel*, Paris, Cerf 2018, 224 p.

<sup>2</sup> **Marie Noël**, *Petit-Jour et Souvenirs du beau Mai*, Paris, Stock 1964, pp. 187-188.

<sup>3</sup> **Jean-Paul II**, lettre apostolique *Mulieris dignitatem* sur la dignité et la vocation de la femme, 15 août 1988.

<sup>4</sup> **Lucretia Scaraffia**, *Du dernier rang. Les femmes et l'Église*, Paris, Salvator 2016, 166 p.

<sup>5</sup> Certains ont tiré argument du genre grammatical féminin de ce nom dans les langues sémitiques pour parler d'une féminité en Dieu.

<sup>6</sup> **Simone Weil**, « Lettre à Maurice Schuman », in *Écrits de Londres et dernières lettres*, Paris, Gallimard 1957.

<sup>7</sup> **Etty Hillesum**, *Une vie bouleversée*, Paris, Seuil 1995, p. 246.

<sup>8</sup> Pour saisir le sens de cette formule souvent caricaturée, on lira **Bernard Sesboué**, *Histoire et théologie de l'infaillibilité de l'Église*, Paris, Lessius 2013, 380 p.

<sup>9</sup> Cf. **Michel de Certeau**, *La faiblesse de croire*, Paris, Seuil 1987, 352 p.

<sup>10</sup> **Bertrand Vergely**, *La Foi, ou la nostalgie de l'admirable*, Paris, Albin Michel 2004, 160 p.

<sup>11</sup> **Paul Claudel**, *Vers d'Exil*, puis *L'Annonce faite à Marie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957 et 1956.

# Femmes

## Société des Amis

### L'égalitarisme en action

Sally Alderson, Bridget et  
Edouard Dommen, Karen Taylor, Genève  
quakers

#### RELIGIONS

L'importance de l'égalité pour les quakers saute aux yeux dès qu'on les voit assis pour le culte, en cercle ou en carré. Aucun célébrant ne sert d'intermédiaire avec la divinité ; les quakers croient que Dieu est présent en chacun. Dès lors, comment accepter une quelconque inégalité entre les sexes ? Démonstration en quatre portraits d'activistes.

Les premiers quakers faisaient fi de la hiérarchie sociale de leur époque et refusaient de se courber ou d'ôter leur chapeau pour saluer les membres des classes dites supérieures. Ils utilisaient *thee* et *thou*, une forme de tutoiement en anglais archaïque. Cette croyance en l'égalité de tous a eu de profondes implications. En plus de s'opposer à la guerre, les quakers luttent contre l'esclavage et la discrimination raciale, promeuvent les droits des minorités, combattent les discriminations sexuelles, de fortune ou de pouvoir. Ainsi, dès le début du mouvement, les femmes purent prendre la parole pendant le culte et assumer des responsabilités égales à celles des hommes.

#### La mère du quakerisme

C'est Margaret Fell (1614-1702) qui fonde avec George Fox le quakerisme en Angleterre. Née dans la bonne société, elle épouse un juge prestigieux. À l'époque, beaucoup de chrétiens cherchent une réponse aux abus de l'Église catholique différente de celle instaurée par Henri VIII. Des « protestants » de toutes qualités sillonnent le pays pour prêcher un « vrai » christianisme. Margaret ouvre son domaine, *Swarthmore Hall*, à ces missionnaires itinérants dont le message de simplicité et d'égalité prêché par George Fox la touche particulièrement.

Pendant des années *Swarthmore* sera le centre de l'activité quaker et un refuge pour les Amis persécutés. Le juge Fell se montrera d'une tolérance exemplaire face au rôle inattendu de sa femme, bien qu'il n'adhèrera jamais formellement à la nouvelle Société des Amis.

Mieux instruite que la plupart des premiers quakers, souvent artisans ou ouvriers, Margaret Fell assume l'organisation du groupe. Elle fait circuler le courrier entre les missionnaires toujours en déplacement, elle diffuse les messages de George Fox et d'autres quakers, elle écrit elle-même des « épîtres » et récolte infatigablement des fonds pour les missionnaires. Sa condition sociale ainsi que son caractère un brin autoritaire l'incitent à prendre des positions fortes. C'est grâce à la structure solide qu'elle met en place et à la doctrine simple et claire des Amis que le quakerisme a perduré jusqu'à nos jours. De nombreuses autres petites communautés ont émergé durant cette période d'agitation religieuse, mais, moins organisées, elles ont disparu.

Margaret est souvent sollicitée pour intercéder en faveur de quakers poursuivis par les tribunaux ou emprisonnés. Elle figure parmi les premiers sujets à avoir demandé au roi la liberté de conscience. C'est dans ce contexte que les

Amis adressent au souverain leur témoignage pour la paix, le document fondateur de leur pacifisme.

Emprisonnée à son tour en 1664, d'abord pour refus de prêter serment, puis pour avoir accueilli chez elle des rencontres religieuses, Margaret Fell profite de son incarcération pour écrire *La prise de parole des femmes*, un argumentaire en faveur du ministère féminin. Ce texte constitue un soutien important à la lutte pour l'égalité des droits au XVII<sup>e</sup> siècle.

Libérée de prison, et veuve, elle épouse George Fox en 1669, mais le couple passera peu de temps ensemble pendant leurs vingt-deux années de mariage. Son mari prêchant souvent à l'étranger ou à Londres, Margaret s'occupe de *Swarthmore* et de sa famille, mis à part de longs voyages à Londres pour plaider la cause de son mari constamment emprisonné.

### L'ange des prisons

Une autre figure importante du mouvement est Elisabeth Fry (1780-1845), née Gurney au sein d'une famille de banquiers quakers aisés. À l'âge de 19 ans, la jeune femme rejette sa vie mondaine pour retrouver la simplicité des quakers primitifs. Sa lecture des Évangiles l'incite à s'occuper des pauvres et des malades. Peu convaincue par la religion abstraite, c'est l'action selon l'enseignement du Christ qui la motive. Les onze enfants qui naissent à la suite de son mariage avec le quaker Joseph Fry ne l'empêchent pas de se lancer dans une activité frénétique faite de réunions et de projets sociaux, partout dans son pays et en France. Son mari, dont l'admiration et le soutien à son égard ne faiblissent jamais devant ses absences répétées, assume la responsabilité du ménage et des enfants.

En 1812, Elizabeth Fry entend parler des conditions horribles des détenues de la prison de Newgate. Contre l'avis du gouverneur, elle pénètre seule dans les deux petites salles où soixante-dix femmes et enfants (ces derniers nés pour la plupart dans ce taudis répugnant) sont entassés dans le noir. Les prisonnières couchent sur la paille, ne reçoivent qu'un peu de pain et d'eau et subissent des viols et autres cruautés de la part des gardiens. Elizabeth Fry s'enquiert auprès des femmes de la meilleure manière de leur venir en aide, leur explique qu'elle est elle-même mère de famille. Elle a de la présence et sait comment s'adresser à des personnes simples et en difficulté. Les prisonnières l'écoutent, étonnées qu'on demande leur avis, réconfortées par la douceur et la simplicité de ce contact exceptionnel.

Lors des visites suivantes, Elizabeth Fry leur distribue de la nourriture et des vêtements récoltés par ses connaissances. Avec les détenues, elle élabore un projet d'école pour les enfants emprisonnés, proposition refusée par ces messieurs des autorités. L'indomptable philanthrope crée alors un comité de onze femmes quakers, plus la femme d'un pasteur. Elles réussissent l'exploit d'organiser une rencontre à Newgate entre les autorités (des hommes qui n'ont jamais mis les pieds dans une prison) et les prisonnières. L'école se réalise peu de temps après.

Elizabeth Fry sera la première femme à témoigner devant le Parlement britannique des conditions de vie dans les prisons. Grâce à sa lutte incessante, plusieurs lois seront adoptées en vue de leur humanisation.

### La militante pour l'égalité

Lucretia Coffin naît en 1793 dans une petite communauté quaker de l'île de Nantucket, qui met en pratique ses convictions en matière d'égalité des sexes, tant par principe que par nécessité. Alors que les hommes partent à la

# Femmes

## Société des Amis

### L'égalitarisme en action

chasse à la baleine pour de longues périodes en mer, les femmes assument les responsabilités des familles, de la pastorale et des affaires.

Lucretia épouse le quaker James Mott et ils déménagent à Philadelphie. La tradition quaker de cette ville et sa position géographique font d'elle un des centres du mouvement abolitionniste, dans lequel le couple se lance activement. Lucretia Mott devient alors l'une des activistes sociales les plus connues du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle écrit peu, mais son charisme, la vigueur et la spontanéité de sa parole en font une oratrice et prédicatrice extraordinaire. Pendant la période de querelles qui agite la Société des Amis américains, contrairement aux plus évangéliques d'entre eux, Lucretia

Mott s'en tient aux principes des premiers quakers : rejet de toute hiérarchie, remise en cause du primat accordé à la Bible.

En 1833 elle fonde la Société féminine pour l'abolition de l'esclavage de Philadelphie, et en 1840 elle se rend à Londres pour la Convention mondiale contre l'esclavage. Mais comme les autres femmes, elle ne reçoit pas le droit d'y prendre part. Elle rencontre cependant à cette occasion la militante féministe Elisabeth Cady Stanton. Elles organisent ensemble la fameuse rencontre de Seneca Falls, qui lance le mouvement pour le droit des femmes aux États-Unis. Dans son *Discours sur les femmes*, Lucretia affirme que tant que les femmes ne jouiront pas de l'égalité en matière d'éducation, la société ne pourra pas savoir quelle est leur véritable nature.

Mott et Stanton divergent, la première refusant la primauté des intérêts des femmes blanches sur ceux des femmes esclaves. Souvent vénérée comme « une sainte » par le mouvement abolitionniste et celui pour les droits des femmes, Lucretia Mott était néanmoins critiquée pour sa résistance au compromis. Que ce soit au sein de la communauté quaker, dans sa lutte pour l'abolition de l'esclavage ou pour les droits des femmes, guidée par sa lumière intérieure, elle s'est montrée inébranlable dans son adhésion à la foi et aux pratiques quakers.

### Une activiste sachant activer

En 1998, lors du bicentenaire de l'indépendance du canton de Vaud, des mouvements féministes ont dressé une liste des vingt femmes ayant fait le canton. Hélène Monastier (1882-1976) y figure. La plaque posée à Lausanne pour marquer cet honneur résume ainsi ses activités : « Élève de l'École Vinet, elle y restera comme enseignante jusqu'en 1943. Intéressée par les activités de la Maison du Peuple, elle s'y engage comme animatrice et participe aux réunions du groupe lausannois des Socialistes chrétiens. Ar-



QUAKERESSE qui prêche.

dente pacifiste, elle soutient les objecteurs de conscience; elle est très active dans le Service civil international ainsi que chez les quakers. » La plaque omet de dire qu'elle compte parmi les fondatrices et fondateurs d'Helvetas. « Animatrice née, dotée d'un cerveau de PDG, elle en possédait tous les atouts : grande clarté de pensée, rapidité de décision, sens inné de l'organisation, bonne plume et beaucoup d'humour. »

L'École Vinet fut le terreau qui la soutint toute sa vie, d'abord comme élève, puis presque aussitôt comme enseignante. Au détour du récit qu'elle a laissé de sa vie, on découvre que les études à l'époque sont réservées aux hommes et que les femmes intelligentes deviennent institutrices. « Je me demande si dans une école officielle on m'aurait tolérée. L'École Vinet respecta ma liberté. » Elle offrit deux fois de démissionner, mais on la retint.

Hélène Monastier prit soin de conserver l'équilibre des deux plateaux de ce qu'elle appelait sa *double vocation* : d'un côté la famille, l'Église et l'École, de l'autre la Maison du Peuple et le socialisme chrétien. Elle n'évoque même pas son pacifisme. À partir de 1905, elle anime à la Maison du Peuple des rencontres de jeunes filles des quartiers miséreux de Lausanne, qu'elle voit mourir plus qu'à leur tour, surtout de tuberculose. Elle participe à la création dans sa ville du groupe des Socialistes chrétiens et devient présidente de la Fédération romande des socialistes chrétiens dès la fondation de celle-ci, en 1913. Toutes ces activités la rapprochent des quakers. Elle en est la *clerk* (une sorte de secrétaire générale) lors de la constitution formelle du groupe suisse en 1939.

Comme le montrent ces quatre courts portraits, la différence de genre ne pose pas de problème aux communautés quakers. Les sexes se vivent sans inégalités théoriques ou réelles. Et cela depuis les origines du mouvement, car ce fonctionnement s'appuie sur une conviction profonde, constitutive de la Société des Amis : l'égalité entre tous les humains. ■

### La Société religieuse des Amis (quakers)

Né au XVII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, en réaction à l'anglicanisme, le mouvement quaker s'inspire de la Bible mais également d'autres textes philosophiques ou religieux. Les Amis, à l'origine, recherchaient une religion simple, accessible, sans hiérarchie, sans dogme ni doctrine, et proche de l'enseignement chrétien. Ils n'accordaient pas d'importance à des jours particuliers (Pâques, Noël) ni à d'autres symboles ou rites.

Aujourd'hui encore les quakers essaient de s'inspirer de cette conviction : chaque personne héberge une « lumière intérieure » et a droit à un respect absolu. Cette croyance les guide dans leur quotidien, leurs cultes, leurs structures ou leurs actions. Car la vie pour eux est expression de foi et il n'y a donc pas de frontière entre la foi et l'action.

Parce qu'ils pensent que chaque personne est capable de trouver elle-même son chemin spirituel, ils se réunissent en silence, sans prêtre, pasteur ou toute autre autorité religieuse. Chacun peut prendre la parole au cours du culte s'il se sent inspiré.

La reconnaissance de la valeur absolue de chaque être humain conduit les quakers à s'impliquer dans la non-violence, la paix, l'action humanitaire, l'éducation, la médiation, les droits humains...

La Société religieuse des Amis compte parmi les Églises historiquement pacifistes. En 1947, elle a reçu le prix Nobel de la Paix pour son activité humanitaire pendant et après les guerres. Elle a le statut consultatif auprès de l'Organisation des Nations Unies.

# Femmes

## Une culture de Paix Le féminin et l'islam

**Cheikh Khaled Bentounes**

leader spirituel de la Voie soufie Alâwiyya

### RELIGIONS

Il s'est construit autour du thème du féminin en islam une sorte de mythe, que nous, musulmans, sommes les premiers à entretenir plutôt qu'à essayer de trouver des solutions aux problèmes réels. Pourquoi ce besoin récurrent de se justifier par le Coran lorsqu'on évoque ce thème, plutôt que de revenir aux fondamentaux, de diriger notre regard, notre réflexion, vers une culture de Paix ?

Cheikh Bentounes a participé en 1986 aux Rencontres interreligieuses d'Assise (Italie). Président d'honneur de l'Association internationale soufie Alâwiyya (AISA), il est l'initiateur du premier Congrès international féminin pour une culture de Paix (Oran/ Mostaganem, 2014). S'en est suivie l'adoption par l'ONU d'une Journée internationale du vivre ensemble en paix, célébrée pour la première fois le 16 mai 2018.

Le problème du *féminin* ou de la *féminité* en islam est devenu un thème pré-occupant, en particulier chez les jeunes. En ma qualité de fondateur des Scouts musulmans de France - et qui dit scoutisme dit forcément filles et garçons - j'ai constaté à travers toute l'Europe, de l'Allemagne à la Belgique, de l'Espagne à la Hollande, qu'on se heurte constamment à cette problématique de la « femme musulmane ». Étrangement, on n'évoque jamais la femme juive ou chrétienne, la femme hindoue ou bouddhiste...

Dans la tradition musulmane, dès le début du Message mohammadien, la femme est omniprésente. Khadija Oum

al-mou'minine, « la Mère des croyants », fut celle qui a (et ce n'est pas peu dire) conforté le Prophète lorsqu'il doutait de sa mission, qui l'a saisi, l'a rassuré et lui a donné la force dont il avait tant besoin face à la violence psychologique de la Révélation: « Si Nous avons fait descendre ce Coran sur une montagne, tu l'aurais vue s'humilier et se fendre par crainte d'Allah » (Coran, s. 59 v. 21).

On peut également citer Oum Salama, qui fut la première femme à protester auprès du Prophète en lui disant: « Pourquoi la Révélation s'adresse toujours aux hommes et pas aux femmes? » C'est alors que le Coran lui répondit en ces termes: « En vérité, je n'oublie pas le bien que quiconque parmi vous fait, homme ou femme » (Coran, s. 3 v. 195). Et de poursuivre plus loin: « Ceux qui sont soumis à Dieu et celles qui lui sont soumises, les croyants et les croyantes, les hommes pieux et les femmes pieuses, les hommes sincères et les femmes sincères, les hommes patients et les femmes patientes, les hommes et les femmes qui redoutent Dieu, les hommes et les femmes qui font l'aumône, les hommes et les femmes qui jeûnent, les hommes chastes et les femmes chastes, les hommes et les femmes qui invoquent souvent le nom de Dieu: voilà ceux pour lesquels Dieu a préparé un pardon et une récompense sans limites » (Coran, s. 33 v. 35). Bien sûr, il se trouve d'autres passages qui évoquent l'homme et la femme de manière égalitaire et que nous ne citerons pas ici. On retiendra seulement que les deux versets précédents furent la réponse donnée par Dieu à une femme qui n'est autre que l'épouse du Prophète lui-même.

C'est encore une femme qui sauvegardera ce que la tradition musulmane a de plus cher: le Coran, l'origine première de toutes les législations islamiques et la source de toute inspiration religieuse, spirituelle et culturelle de l'islam. Hafsa, la fille du calife Umar, fut en effet la gardienne du premier codex coranique.

## Une question de culture

Nonobstant le fait que le Coran a accordé à la femme un ensemble de droits, l'élément féminin est omniprésent dans la société islamique traditionnelle. L'exemple du contrat de mariage est très révélateur. On trouve dans les archives historiques des contrats énormes, parce que la nouvelle mariée pouvait y inclure, selon ses souhaits, toutes sortes de conditions. En effet, si l'Occident chrétien conçoit le mariage comme un sacrement, l'islam, lui, dès le début, a fondé le lien conjugal sur la base d'un contrat entre deux parties. Or qui dit « deux parties » dit forcément « égalité » ; deux parties, c'est aussi deux familles, des négociations et une construction juridique.

Prenons un autre exemple, le rapport de l'émir Abd el-Kader, fondateur de l'État algérien moderne, à la féminité. Lorsqu'il partit en guerre, à qui confia-t-il son testament ? À son épouse, et cela malgré le fait qu'il avait des frères, des cousins, des oncles. Pourquoi choisir de le confier à sa femme ? Parce qu'elle était la mère de ses enfants. Lui confier son testament lui semblait être la chose la plus simple et la plus humaine aussi.

Ou encore, dans la grande mosquée de Jakarta, l'une des plus grandes mosquées du monde, de plus de dix hec-

tares, nous trouvons sur la même ligne l'imam au milieu, les hommes à droite et les femmes à gauche. Cette disposition n'a jamais posé le moindre problème aux Indonésiens.

Certes la question de l'autorité religieuse de la femme musulmane ou son incapacité à l'*imamat* (direction spirituelle et politique) est souvent montrée du doigt. Et on évoque l'*ijtihad* (l'effort d'interprétation) de ces Américaines ou Hollandaises musulmanes qui ont suscité la polémique en dirigeant la prière collective. Mais on oublie qu'il existe depuis des siècles en Chine des femmes imams, des *imamates* ! Et qu'en Afrique du Sud, des théologiennes prodiguent à la mosquée des conférences à l'attention d'assemblées mixtes, composées d'une multitude d'hommes et de femmes. Chose inconcevable dans les pays arabes, où l'on continue parfois à construire une mosquée en oubliant de prévoir de la place pour les femmes !

## Retour à la simplicité

Alors, d'où vient ce besoin récurrent de resituer la place de la femme en islam, que ce soit d'un point de vue traditionnel ou réformateur ? Ne faudrait-il pas plutôt nous interroger sur la substance éducative avec laquelle nous nourrissons nos enfants, filles et garçons ? Sur les fondements de l'éducation que nous leur donnons aussi bien au pri-



Grande Mosquée de Paris, célébration de la fête de l'Aïd El-Fitr  
© Fred de Noyelle / Godong

# Femmes

## Une culture de Paix Le féminin et l'islam

maire, au secondaire qu'à l'université ? Est-ce que la culture que nous leur transmettons est une culture de paix ou sommes-nous en train d'alimenter la violence, une violence exercée par le masculin au détriment du féminin et vice versa ? Il faut bien comprendre que le féminin n'est pas l'exclusivité de la femme, ni le masculin celui de l'homme. À mon sens, le féminin est cette réalité qui donne à la société sa profondeur, sa stabilité et son harmonie. Il est synonyme de miséricorde, de chaleur humaine, de savoir vivre, de douceur, etc.

Nous ne regardons pas les choses simples qui nous entourent. Nous continuons à nous mettre des bâtons dans les roues, empêchant nos sociétés d'avancer, alors même que l'essentiel consiste à aller vers une culture de Paix. La paix au niveau de nos familles, de nos villes, de nos villages... Notre société a tant besoin d'apaisement ! Nous devons aller vers quelque chose de simple, de raisonné et de raisonnable.

C'est à cette simplicité que le Coran nous invite, ce Livre où l'élément féminin est omniprésent : la sourate *La famille d'Imran (âl Imrân)*, la sourate *Femmes (al-nisâ')*, la sourate *Meriem*, etc. Le féminin dans le Coran s'exprime dans toute sa splendeur à travers l'histoire de Marie : « Marie, la fille d'Imran qui avait préservé sa virginité ; Nous y insufflâmes alors de Notre Esprit. Elle avait déclaré véridiques les paroles de son Seigneur ainsi que Ses Livres : elle fut parmi les dévoués » (Coran, s. 66 v. 12). Ou encore à travers l'histoire de

Joseph et de Zoulikha, un roman magnifique où il est question d'amour, de sexualité, de désir intense...

Voyons comment cette femme, qui n'en est pas moins l'épouse du ministre de Pharaon, tombe amoureuse de ce jeune et bel homme. Le Coran rapporte les moindres détails : la manière avec laquelle elle se livre à lui, comment elle le saisit et déchire sa tunique par derrière. Il nous suffit de lire à travers les lignes pour apercevoir les traits d'une des aventures les plus douces et les plus sensibles qui soient, mais qui contient également un message mystique : cette lutte permanente entre l'âme [Zoulikha] et l'esprit [Joseph], ce désir intense de l'âme de parvenir à l'esprit, et cet esprit qui se dérobe ne voulant s'offrir qu'à ceux qui le méritent vraiment : « elle le désira et il la désira » (Coran, s. 12 v. 24). Cette femme qui représente la féminité par excellence, ce jeune homme dont la beauté fit perdre la tête aux femmes, qui se coupèrent la main après avoir été scandalisées par la chute de Zoulikha...

### Attitude pacifique

Si on admet le principe selon lequel Dieu est Juste, et qu'en même temps on continue à établir des distinctions entre les personnes, cela veut tout simplement dire qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

Bien que personnellement je trouve très intéressant le débat sur l'égalité des genres, je pense qu'il faut aller plus en profondeur dans la lecture de la culture mohammadienne : y rechercher la culture de Paix. Il est dit que nous serons tous ramenés vers Dieu, mais Dieu lui-même se nomme *al-Salam*, la Paix.

La première révélation coranique eut lieu la Nuit du destin (*laylat al-qadr*), cette nuit bénie que le Coran décrit comme étant « paix et salut jusqu'à l'apparition de l'aube » (Coran, s. 5 v. 97). On le voit bien : la finalité de la ré-

vélation mohammadienne n'est autre que la Paix.

Le Prophète de l'islam disait: « Le musulman est celui dont on ne craint ni la main ni la langue. » Cette attitude pacifique constitue les fondements mêmes de la culture de Paix. Noyé dans des débats stériles, on oublie souvent d'aller vers l'essence du Message divin.

En évoquant la féminité, le Prophète disait: « Il m'a été donné d'aimer trois choses de votre monde: le parfum, les femmes et ma quiétude dans la prière. » Il a situé le féminin entre le parfum et la prière. Qu'est-ce que le parfum? C'est l'essence de la fleur et son extrait. La prière, c'est l'élévation par laquelle on atteint cette relation divine (*al-sila bil-lah*). Et lorsque le Coran recommande « d'être bon avec ses parents » (Coran s. 2 v. 83), il ne fait pas seulement allusion au père, mais « aux parents ». Plus encore, il privilégie la mère: « Nous avons commandé à l'homme [la bien-faisance envers] ses parents; sa mère l'a porté peine sur peine: son sevrage a lieu à deux ans. Sois reconnaissant envers Moi ainsi qu'envers tes parents. Vers Moi est la destination. » (Coran, s. 31 v. 14).

### Une question devenue politique

Quoiqu'on puisse dire du rapport des sociétés musulmanes contemporaines au féminin, signalons que le monde musulman a parfois eu le privilège d'avoir des femmes à la tête de certains États: une présidente en Indonésie, premier pays musulman quant au nombre de ses habitants; deux Premières ministres femmes au Pakistan, avant le coup d'État militaire; des Premières ministres en Turquie et au Bangladesh.

Ces quelques évocations ont pour mérite de montrer que le monde musulman n'est pas à ce point « arriéré ». Il est cependant malheureux - et étonnant! - de voir depuis quelques années

les pays musulmans régresser dans leur rapport au féminin. Où en sommes-nous aujourd'hui de la conception du féminin chez ces géants de la littérature arabe, comme Abû Nouwwâs, Ibn Arabî ou Rûmî, qui témoignèrent d'un respect sans égal pour la féminité?

Il n'y a pas si longtemps, la femme en Afrique noire connaissait une grande liberté. Mais la voici depuis un certain temps éloignée de la vie active, contrainte de se cacher derrière le « bobo », un habit traditionnel équivalent au *hidjab* arabe. Pour quelle raison? Parce que c'est la *sunna*, nous répond-on. Mais quelle peut bien être l'origine de cette « sunna »? Les épouses du Prophète ont-elles un jour porté cet habit africain? On innove tout simplement! Nous sommes là en pleine instrumentalisation et idéologisation du religieux, ajoutant un nouveau lot de problèmes à la sensible question de la femme musulmane.

La féminité est bien devenue une question politique dans le monde musulman, mais il est peu probable que les solutions aux problèmes des femmes musulmanes contemporaines proviennent des acteurs politiques. C'est aux femmes de les trouver dans l'islam. Où sont aujourd'hui les femmes théologiennes (*faqîhât*), les femmes exégètes (*mufassîrât*)?

Disons-le simplement: femmes, si vous voulez des droits, allez les chercher par vous-mêmes et ne déléguez plus les hommes pour le faire à votre place, car ils ne vous les donneront pas! ■

# Femmes

## Haute-Égypte

### Le village des veuves et des divorcées

**Eleonora Vio**, Milan  
journaliste, Nawart Press

#### REPORTAGE

À plus de mille kilomètres du Caire et à deux heures de route d'Assouan, en plein désert, se dresse le village de Samaha, nom qui signifie *tolérance* en arabe. À l'instar des amazones, ces guerrières de la mythologie grecque, une centaine de femmes vivent dans ce lieu dont les hommes sont bannis. Mais toute ressemblance avec le mythe s'arrête là.

Quelques silhouettes drapées de noir rentrent des champs, poussant devant elles des brouettes débordant de blé et de branches d'hibiscus. Des femmes plus âgées les accompagnent, assises dans des carrioles branlantes tirées par des chevaux, et leurs filles, de lourdes haches sur l'épaule, avancent d'un pas traînant sur la terre craquelée par le soleil brûlant.

« Bienvenue au village des divorcées et des veuves », lance Ahmed, le guide du village, à l'intention de ses visiteurs. Quelques femmes passent, resserrent autour d'elles le tissu dont elles sont vêtues, les yeux fixés au sol. Une autre, toute ridée, les regarde sans aucune

gêne. « C'est Nazira Moustafa, la première habitante venue s'installer au village », précise Ahmed. Baissant la voix, il ajoute : « Elle a perdu la raison. Méfiez-vous d'elle. »

#### Une idée originale...

Dans la Haute-Égypte conservatrice, les veuves et les femmes divorcées sont fortement stigmatisées. Elles continuent à être soumises à de nombreuses restrictions, notamment concernant leur habillement ou les endroits où elles sont autorisées à se rendre sans un gardien de sexe masculin. Le droit égyptien relatif au statut personnel est censé protéger les femmes en matière d'héritage, mais ses nombreuses lacunes permettent aux familles des défunts de dépouiller les survivantes de leurs ressources les plus élémentaires.

Samaha est issu à la base d'une idée révolutionnaire visant à donner pour la première fois à ces laissées-pour-compte une possibilité de gagner leur vie en compagnie de leurs semblables. Fondé en 1998, le village faisait partie d'un vaste programme parrainé par le Ministère de l'agriculture, le Programme alimentaire mondial (PAM) et le Fonds international de développement agricole (FIDA). Étaient prévues la création de 5000 villages et l'exploitation de 24 000 feddans (environ 10 000 hectares). Samaha était destiné à 303 femmes. Chacune d'entre elles devait recevoir un terrain de 2,5 hectares, un logement et quelques têtes de bétail, et le tout devait être financé, grâce à des subventions gouvernementales, par des hypothèques à des taux 80 % moins élevés que ceux pratiqués dans le reste du pays.

Mais aujourd'hui, le nombre des femmes a diminué. Certaines sont décédées, d'autres ont vendu leur terre ou l'ont transmise à leurs enfants - exclusivement aux filles. « Nous avons donné la priorité aux femmes qui se trouvaient sans aucune ressource », explique



© Ines Della Valle,  
inesdellavalle.com

Hamdy el-Kashef, le superviseur de Samaha. « À ce jour, le projet a eu un tel succès que nous aimerions l'étendre. Nous avons certes quelques petits problèmes, comme par exemple l'eau contaminée qui détériore les champs, mais ... rien de grave. » Au cours de nos rencontres, jamais el-Kashef n'acceptera de reconnaître à quel point les conditions de vie sont difficiles à Samaha.

### Des citoyennes non ordinaires

Au village, Nazira attend les visiteurs dans son logement, une pièce minuscule sans fenêtres, sans électricité, dont le seul ameublement consiste en un sommier et une table branlante. « Je suis née à Edfou, dans une famille de cultivateurs », dit-elle en tirant longuement sur un narguilé crasseux. « Ma mère est morte alors que j'étais encore très jeune. Quand mon père m'a mariée, à l'âge de 14 ans, j'ai beaucoup pleuré, mais mon mari était technicien et je savais qu'en m'unissant à lui, mon père m'offrait une existence qu'il n'avait jamais eue lui-même. » Les premières

années, seule avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle, ont été difficiles, mais au fil du temps, Nazira s'est habituée à cette nouvelle existence. Son mari s'efforçait de lui faire plaisir, et lorsqu'ils eurent des enfants, il lui promit qu'ils deviendraient techniciens eux aussi. « Puis mon père est tombé malade, et j'ai pris soin de lui, raconte-t-elle. C'est alors que mon mari a changé de comportement. Quand il s'est mis à me battre, puis a pris une deuxième épouse, j'ai demandé le divorce. »

Azza Soliman est une avocate féministe. Elle se bat pour une nouvelle interprétation du rôle des femmes dans la société égyptienne. « Les femmes sont vénérées en tant qu'épouses et sœurs, mais nous exigeons qu'elles soient traitées en citoyennes ordinaires, comme les hommes. » L'inégalité entre les sexes est ancrée dans le droit de la famille. « Pour obtenir un divorce, il suffit aux hommes de le demander alors que les femmes doivent aller au tribunal et attendre au moins trois ans. » La seule exception est la procédure du *khula*, qui

# Femmes

## Haute-Égypte

### Le village des veuves et des divorcées

depuis 2000 accorde le divorce aux femmes à condition qu'elles renoncent à tout soutien financier. Comme de toute façon les maris ne paient presque jamais de pension alimentaire, le *khula* est devenu la procédure préférée des femmes.

Lorsqu'après quatre ans de bataille juridique Nazira obtint la dissolution de son mariage, son mari la laissa sans rien. « En outre, les gens me traitaient très mal, se souvient-elle. C'est pourquoi, lorsqu'une cousine m'a parlé de Samaha, j'ai immédiatement demandé à y être admise. » Elle vend alors la maison de son père et paye 35 000 livres égyptiennes au gouvernement pour un lopin de terre désertique. « Avec d'autres femmes, j'ai travaillé jour après jour pour le rendre fertile. » Mais le système d'irrigation avait été construit sans tenir compte des hauts niveaux que peut atteindre la nappe phréatique. Des inondations refoulent les eaux usées, à la fois dans les conduites d'eau potable et dans les champs, et Nazira doit bientôt renoncer à cultiver son terrain. Aujourd'hui, elle tire de maigres ressources de la vente d'œufs et de poulets.

« Autrefois, nos relations entre femmes étaient fondées sur le respect. Mais lorsque nous avons commencé à avoir des problèmes... » Nazira ne peut terminer sa phrase, car Ahmed l'interrompt et emmène les visiteurs dans les champs avoisinants. Une femme d'aspect robuste, vêtue d'un tissu noir, est occupée à couper de l'herbe avec une lourde faucille. Un globe bleu tient lieu

et place de son œil gauche. C'est Fatma Nubi: « Quand mon mari est mort, j'ai tellement pleuré que j'ai perdu la vue. » Puis son beau-père a pris tout ce qu'elle possédait; elle a décidé alors de s'établir à Samaha. « Ici, je me sens en sécurité », murmure-t-elle.

L'avocate Azza Soliman précise: « Du point de vue social, il y a une grande différence entre le statut de divorcée et celui de veuve, parce qu'une femme peut choisir de quitter son mari, mais elle ne peut pas l'empêcher de mourir. Toutefois, dans les deux cas, les femmes le plus souvent perdent à la fois leur liberté et tout soutien financier. »

### Un village qui se lézarde...

La vie n'a pas épargné Nubi, mais elle se sent protégée à Samaha. Fatma, l'une des rares femmes à porter un foulard coloré à la place du voile noir, l'aide dans son travail aux champs. Elle a 27 ans et sa mère, l'une des premières bénéficiaires du programme, lui a laissé à sa mort une maison et un lopin de (mauvaise) terre. « La vie au village, c'est un enfer », déclare-t-elle sèchement.

Ce projet qui avait pour but de « réduire la pauvreté et accroître la sécurité alimentaire », à en croire la description qu'en donne le FIDA, révèle de nos jours sa part d'ombre. La distribution gratuite de nourriture a diminué. Les femmes peinent à joindre les deux bouts parce qu'elles ne peuvent pas cultiver la terre. L'eau potable n'est fournie au village que deux fois par semaine, ce qui force les habitantes à utiliser l'eau polluée. Il n'y a pas d'école, pas de transports publics, et il est rare que des médecins fassent une apparition au dispensaire du village, qui n'est d'ailleurs pas équipé.

Personne n'assume la responsabilité de cette situation. Le PAM déclare ne plus agir sur ce projet depuis dix ans; le FIDA parle de *développements*... dont on ne



© Ines Della Valle,  
inesdellavalle.com

trouve pas trace sur le terrain; tandis qu'Ahmed et Hamdy el-Kashef, les deux représentants du gouvernement, ne cessent de répéter que le village « va retrouver les bonnes conditions d'autrefois », mais sans proposer de solution concrète.

### ...et surgissent les conflits

La détérioration des conditions de vie s'est répercutée sur les relations entre les femmes. Elles s'accusent mutuellement d'être la cause des difficultés qu'elles partagent pourtant toutes. Fatma montre du doigt Sayeda, responsable des deux associations caritatives locales: « Au lieu de partager avec nous ce qu'elle reçoit des ONG internationales, elle le revend! » Mais Sayeda, seule femme du village qui a fait des études, a un point de vue différent. « Quand il n'y avait ici que des femmes divorcées et des veuves, tout allait bien. Mais leurs filles ont grandi et se sont mariées, et maintenant les maris, qui sont frustrés parce que les femmes possèdent tout, disent du mal de moi devant leurs femmes. » Nahma Nubi, fille

d'une autre divorcée, la seule habitante du village qui refuse de se laisser photographier, se met alors à crier: « Nous en avons assez d'être traitées comme des animaux dans un zoo! Ils ont dit qu'ils voulaient nous aider, mais ils ont créé un ghetto. Ils ne seront contents que quand nous nous serons détruites les unes les autres. »

Fatigués de ces querelles, les mots « ghetto » et « animaux » résonnant dans leur tête, les visiteurs prennent congé de cette terre qui ne saurait être plus éloignée de son image d'Épinal d'origine, celle d'une oasis de « tolérance ». ■

(traduction Claire Chimelli)



ACCOMPAGNEMENT

# Accompagnement

## La tradition jésuite retrouvée

**Dominique Salin sj**, Paris  
professeur honoraire au Centre Sèvres, Paris

Les jésuites sont réputés pour être des « maîtres en discernement ». Mais si nous évoquons ici leur pédagogie spirituelle, ce n'est pas en raison d'une excellence supposée ou d'une exemplarité à promouvoir. C'est parce que cette tradition propose des procédures précises et apparemment faciles à appliquer. Apparemment... Car comme pour toute chose, le succès d'une méthode dépend beaucoup de l'art du passeur.

À en croire Blaise Pascal dans ses *Provinciales*, choisir un jésuite comme directeur spirituel est le moyen le plus sûr de se retrouver en enfer. Ces champions de la casuistique excellent dans l'art d'anesthésier les âmes. Ils n'ont pas leurs pareils pour dissoudre la culpabilité dans le flot des circonstances atténuantes et de l'inépuisable indulgence divine. Loin d'être une blessure purulente au flanc de l'humanité, le péché originel n'est à leurs yeux qu'une égratignure.

En dépit de cette magistrale contre-publicité, à la suite de Thérèse d'Avila et François de Sales, nombreux sont ceux

qui ont continué de s'adresser aux jésuites, les considérant comme des experts dans les voies de l'Esprit. Certes, leur direction spirituelle ne bénéficie pas de l'aura mystique qui s'attache à la postérité de Jean de la Croix, mais, au jugement de leur censeur le plus redoutable entre les deux guerres mondiales, l'ex-jésuite Henri Bremond, ils ne sont pas sans mérite: « Les mystiques d'avant-garde ne nous manquaient pas. Derrière eux, pour modérer leur impétuosité et couvrir leur retraite, il nous fallait cette petite armée de jésuites, lente à s'émouvoir, prudente, pesante, sans panache, sans musique, mais invincibles [...] Même quand ils volent, ils semblent marcher. Ce mélange de sublime et de positif est bien remarquable. »<sup>1</sup>

### Une pédagogie précise

La vie spirituelle et son accompagnement constituent un domaine vaste et flou, surtout aujourd'hui où tout se mélange: spiritualité évangélique, développement personnel, coaching, psychothérapies, arts méditationnels, etc. L'heure est au *soul building*. La naïveté, tant du côté des « directeurs » que des « dirigés », la volonté de puissance dans l'exercice de la « direction », sans parler de franchises perverses, sont des dangers permanents. Nombre de faillites retentissantes dans la vie ecclésiale en sont aujourd'hui l'attestation.

Pour dégrossir la matière, il est commode de choisir comme fil rouge de cette évocation les célèbres *Exercices spirituels* (ES) de saint Ignace et les différentes manières dont les jésuites les exploitent pour « aider les âmes », dans l'accompagnement des retraites comme au fil de la vie quotidienne. La tradition spirituelle jésuite propose, en effet, dans une littérature exceptionnellement abondante et détaillée, des « manières de faire », des procédures (*modo de proceder*, dans le langage d'Ignace de Loyola) précises et pédagogiques.

Le jésuite Dominique Salin est un spécialiste de la spiritualité au XVII<sup>e</sup> siècle français. Il s'intéresse particulièrement au discours mystique, poétique, et à sa tension avec le discours théologique. Il a écrit à ce sujet, *L'expérience spirituelle et son langage. Leçons sur la tradition chrétienne* (Paris, Facultés jésuites 2015, 156 p.).

# Accompagnement

## La tradition jésuite retrouvée

Apparemment faciles à mettre en œuvre, les *Exercices spirituels* ont été dédaigneusement réduits par leurs ennemis à une méthode pour débutants, et trop souvent utilisés par des zéloteurs naïfs comme un corps de recettes. C'est vite oublier le rôle central de l'accompagnateur et de l'Esprit.

### L'accompagnateur

À lire le livret des *Exercices* et les commentaires officiels (*directoires*) qu'il a suscités depuis le temps d'Ignace lui-même, la vocation de l'accompagnateur est, comme celle de Jean-Baptiste, de finalement disparaître. De s'effacer devant Celui vers lequel il achemine le chrétien qui cherche la volonté de Dieu pour lui. Son rôle est de favoriser le face-à-face de la créature avec son Créateur (ES 15). L'accompagnateur doit toujours se rappeler que le vrai maître spirituel, ce n'est pas lui, c'est l'Esprit saint, dont il croit, de toute son âme, qu'il est à l'œuvre dans le cœur de celui qu'il accompagne. Son rôle consiste donc à aider l'accompagné à s'orienter dans la vie spirituelle. À la différence du guide de haute montagne, il ne marche pas en tête, il n'indique pas la piste à suivre. Il prend le « client » là où il en est.

Dans un premier temps, il lui propose des exercices de méditation et des techniques d'attention à ce qui se passe en lui (la vie spirituelle est d'abord une affaire d'attention). L'accompagnateur aide à déchiffrer le jeu des affects, des *motions intérieures* qui se produisent pendant les méditations comme au fil

de la vie quotidienne : des attraites, des dégoûts, des dilatations intérieures, des paniques, des paralysies, des enthousiasmes, des apathies, des réticences. Un peu ce que l'écrivaine Nathalie Sarraute a évoqué sous le nom de *tropismes*.<sup>2</sup>

### Le langage intérieur

Ces *motions intérieures - consolations et désolations*, écrit Ignace - qui nous viennent d'on ne sait où et qui nous traversent, les Anciens, païens comme chrétiens, en attribuaient l'irruption à des esprits ou anges ou démons, bienveillants ou malfaisants. Socrate avait son bon esprit (*daïmôn*) qui l'avertissait lorsqu'il risquait de faire une bêtise. Et de tout temps, depuis saint Paul, les maîtres spirituels chrétiens s'entraînent au discernement des esprits : d'une part, ceux qui nous veulent du bien, qui cherchent à nous faire progresser sur le chemin de la vraie joie, et d'autre part ceux qui cherchent à nous attirer vers les ravins du découragement, de la haine de soi et de la mort spirituelle voire physique.

Le mérite d'Ignace de Loyola est d'avoir su formuler avec clarté et simplicité les manières d'interpréter ce qui, en nous, relève de l'involontaire. Il l'a fait dans ses *Règles de discernement des esprits*. Il s'agit de vingt-deux règles de grammaire affective, qui permettent de débrouiller toutes les situations intérieures imaginables. Formulées dans un vocabulaire psychologique en termes de plaisir et de déplaisir, de plaisir éphémère ou de plaisir durable, de plaisir superficiel ou de plaisir profond, elles parlent immédiatement à l'homme moderne. Elles lui permettent de s'orienter dans le tourbillon de ses affects et de faire les bons choix.

Ces *motions intérieures*, en effet, sont à considérer comme un langage. À la longue, elles dessinent des sortes de motifs récurrents par lesquels Dieu, si on le cherche avec sincérité et persévérance,

nous suggère ce qu'il attend de nous, sa volonté sur nous. Le génie d'Ignace de Loyola a consisté à coupler l'interprétation de ce langage avec la prise de décision de ce que nous voulons faire de notre vie (ce qu'Ignace appelle *l'élection*). Il considère que le jeu des *motions intérieures* nous suggère la bonne décision à prendre, qu'il s'agisse d'une grande décision existentielle (devenir moine, par exemple) ou d'une orientation de vie spirituelle. Le discernement spirituel trace le chemin vers la joie.

### Morale et psychologie

Le discernement des esprits, on le voit, diffère du discernement moral. Celui-ci, mise en œuvre de la vertu de prudence, consiste à discerner le bien du mal et à évaluer la manière dont la loi morale peut s'appliquer dans un cas précis. Le discernement moral est exercice de la raison et non mise en œuvre d'un « sentir » spirituel.

Le bon accompagnateur spirituel n'est donc pas un gourou qui exige soumission absolue à des impératifs précis. Il aide simplement l'accompagné à démêler l'écheveau, parfois compliqué, des motions intérieures, à ne pas prendre des vessies pour des lanternes. Il lui épargne, quand faire se peut, de s'engager dans des voies qu'il sait être des impasses. Il représente la sagesse et l'ex-

périence de l'Église en matière de vie spirituelle. Il n'est pas vraiment directif. Il propose, et Dieu et l'accompagné disposent. Ce que le dirigé découvre par lui-même a beaucoup plus de poids que les théories que pourrait développer l'accompagnateur.

La comparaison entre le directeur et un bon psychanalyste se soutient donc sur bien des points. Mais la psychanalyse est laïque (elle ne prend pas parti en matière religieuse), alors que le pacte accompagnateur-accompagné repose sur le présupposé que l'un et l'autre ont foi en l'Esprit saint agissant chez l'un et l'autre.

### Au risque de l'Histoire

Ces rapprochements avec la morale et la psychologie invitent à évoquer l'évolution qui s'est produite dans la direction spirituelle jésuite au fil du temps. Il convient de souligner au préalable qu'il est très difficile de savoir ce que pouvait être, au XVII<sup>e</sup> siècle par exemple, la pratique de la direction spirituelle dans le secret des confessionnaux et des parloirs. Les seuls documents disponibles sont les correspondances et les traités de vie spirituelle et, en ce qui concerne la direction jésuite, les innombrables *Retraites spirituelles* publiées aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.<sup>3</sup>

Ces épais volumes étaient destinés à ceux qui voulaient faire, à domicile et sans avoir besoin d'un accompagnateur, les *Exercices* de saint Ignace sous leur forme plénière (trente jours, à raison de cinq heures de méditation par jour). Dans ces *retraites*, l'auteur pense et médite pour le lecteur : tout est écrit, il n'y a plus qu'à lire. L'infidélité à la pratique originare des *Exercices* est manifeste ! Mais, plus important pour notre propos, on constate que le discernement des esprits fait place à la lutte contre les *passions*. Psychologisation et moralisation de la vie spirituelle, donc...

Manuscrit des  
*Exercices spirituels*  
© LD



# Accompagnement

## La tradition jésuite retrouvée

Par ailleurs, *l'élection* (quand elle est mentionnée, ce qui est loin d'être la règle) ne se fait plus, et pour cause, en fonction des *motions intérieures*. Domine *l'élection* selon le *troisième temps*: le retraitant est invité à choisir une orientation pour sa vie « sans que l'âme soit agitée par divers esprits », en « utilisant ses puissances naturelles, librement et tranquillement » (ES 177).

Cette réduction abusive des intuitions de saint Ignace était évidemment tributaire de l'évolution des mentalités telle qu'elle pouvait s'observer au XVII<sup>e</sup> siècle. Il faudra attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour que la direction spirituelle jésuite revienne à ses fondamentaux.

### Retour aux fondamentaux

Le retour aux textes fondateurs a été opéré par les jésuites espagnols dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement de la « science historique » : travail philologique sur les textes originaux, sur les écrits de saint Ignace et des premiers jésuites.<sup>4</sup>

Ce travail fut relayé en France par la magistrale étude de Gaston Fessard sur les *Exercices*,<sup>5</sup> qui situait *l'élection* au cœur des *Exercices* et invitait à considérer la spiritualité ignatienne comme une mystique de la liberté, une spiritualité de la décision libre : faire de sa vie une *élection* permanente, par une constante attention aux *motions intérieures*.

Cette conception de la vie spirituelle, et de l'accompagnement qu'elle suppose, a été reprise par le Père Maurice Giu-

liani, fondateur de la revue *Christus* en 1954. Elle est devenue le bien commun des maîtres spirituels jésuites contemporains : dans la francophonie, Jean Laplace, Jean Gouvernaire, Yves Raguin, Albert Chapelle, Michel Rondet, Jean-Claude Dhôtel, Jean-Claude Guy, Adrien Demoustier, Léo Scherer, Pierre Emonet (directeur de *choisir*), Claude Flipo, Alain Mattheeuws et d'autres qui n'ont pas publié.<sup>6</sup> Patrick Goujon prend aujourd'hui la relève.<sup>7</sup>

Pour résumer, il est souhaitable que l'accompagnateur spirituel ait l'esprit de finesse, de la culture, une solide connaissance de l'Écriture, le sens de la psychologie et ... l'expérience, à commencer par celle d'avoir été longuement accompagné. L'accompagnateur idéal n'existe pas. ■

<sup>1</sup> In Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. 5, *L'école du Père Lallemand*, Paris, Blou et Gay 1920, pp. 13 et 30. Nouvelle édition sous la direction de François Trémolières, vol. II, Paris, Jérôme Millon 2006, pp. 453 et 464.

<sup>2</sup> Nathalie Sarraute, *Tropismes*, Paris, Robert Denoël 1939, 62 p. Elle définit les tropismes comme des « mouvements indéfinissables qui glissent très rapidement aux limites de la conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir ». (n.d.l.r.)

<sup>3</sup> Lire les jésuites Jean-Joseph Surin, Jean Rigoleuc, Louis Lallemand, Jean-Baptiste Saint-Jure, François Guilloire.

<sup>4</sup> Notamment Ignacio Iparraguirre (1911-1973).

<sup>5</sup> Gaston Fessard, *La dialectique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola*, Paris, Aubier, t. 1, 1956 ; t. 2, 1967.

<sup>6</sup> Cf. *Christus*, « L'accompagnement spirituel », Hors-Série n° 153, Paris 1992.

<sup>7</sup> Patrick Goujon, *Les conseils de l'Esprit. Lire les lettres d'Ignace de Loyola*, Paris, Lessius 2017.

# Accompagnement

## De la pleine conscience à Dieu

Lucienne Bittar, Genève  
rédactrice en chef

### SPIRITUALITÉ

La méditation de pleine conscience et les voies contemplatives orientales ont le vent en poupe. Ces méthodes diffèrent-elles fondamentalement de celles proposées par certaines traditions chrétiennes, en particulier par les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola ? Pour en savoir plus, nous nous sommes adressés à deux accompagnateurs, l'un jésuite et l'autre de la *mindfulness*.

Les adeptes de la *mindfulness* (méditation de pleine conscience) sont très clairs : tout comme pour le zen, il s'agit d'acquérir une technique méditative qu'ils pourront ensuite appliquer seuls. S'ils se réclament volontiers de la tradition bouddhiste, ils ignorent le plus souvent ce qu'ils doivent à la tradition contemplative chrétienne. La *mindfulness* ne ressemble-t-elle pas à bien des égards aux *Exercices spirituels* jésuites, qui se donnent et se reçoivent selon un cadre, une méthode et des règles précises ?

Certes, mais pour nos deux interlocuteurs, le jésuite Luc Ruedin, accompagnateur spirituel au CHUV (hôpitaux de Lausanne) et bon connaisseur des tradi-

tions contemplatives orientales, et Lia Antico, catholique pratiquante, docteurante en neuroscience et en sciences affectives à l'Université de Genève, qui suit la formation pour devenir enseignante de méditation de pleine conscience, un point fondamental différencie les deux voies : la référence ou non à la divinité.

### Des passeurs ou des pères ?

« Il y a une triangulation dans l'accompagnement spirituel chrétien, explique Luc Ruedin sj. Il s'agit pour l'enseignant de marcher aux côtés de celui qui est en recherche, *d'accompagner* le travail de l'Esprit saint en lui, d'être attentif à ce qui se passe entre lui et Dieu. C'est d'ailleurs pour cela que les jésuites ne parlent plus de *direction de conscience*, une expression qui induit la tentation de prendre la place de Dieu. L'accompagnateur instruit, s'informe de ce qui se passe chez le retraitant, s'adapte à lui, à sa psychologie, à son tempérament. Cela lui demande un bon sens de l'observation. Il doit parfois aussi encourager le retraitant dans ses efforts, lui apprendre à trier entre les différents mouvements qui agitent son cœur et son esprit, le mettre en garde contre les déviations qui peuvent compromettre son chemin. Bref, il agit comme une boussole. Entre lui et l'accompagné, il y a cette foi : Dieu est le Maître intérieur. » C'est ainsi que dans la tradition chrétienne, le chemin ne se termine jamais et que le cheminant reste toujours en rapport avec l'Esprit saint.

Dans les traditions orientales, par contre, poursuit Luc Ruedin, « le maître spirituel *met au monde* son disciple autant par sa personnalité que par son message et sa doctrine. Le disciple a foi en son maître (le gourou dans la tradition hindoue). C'est cette rencontre, cette relation au maître qui est pour le disciple le lieu de l'évolution spirituelle. Puis, lorsque qu'il atteint l'état d'Éveil, c'est la voie qui devient son maître. Il y a dans ce

# Accompagnement

## De la pleine conscience à Dieu

transfert quelque chose qui se joue de l'ordre du secret, de l'initiation, mais aussi de la transmission père-fils. »

C'est là, pour l'accompagnateur chrétien, une dérive qu'il faut éviter dans la mesure du possible, en suivant cette mise en garde du Christ : « Pour vous, ne vous faites pas appeler Rabbi : car vous n'avez qu'un Maître, et tous vous êtes des frères. N'appellez personne votre Père sur la terre : car vous n'en avez qu'un, le Père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler Directeurs : car vous n'avez qu'un Directeur, le Christ » (Mt 23,8-10).

Reste qu'au-delà des termes et des techniques utilisés, ce qui fait la différence entre un bon accompagnateur et un moins bon, c'est sa cohérence entre qui il est et ce qu'il transmet, son charisme, ainsi que sa capacité à la compassion.<sup>1</sup> L'accompagné ne doit pas voir en lui qu'un théoricien, un détenteur de savoir, mais lui reconnaître une certaine forme de sagesse. « Le vrai initié, quelle que soit la tradition religieuse ou philosophique dans laquelle il s'inscrit, est celui qui rend l'autre libre », déclare ainsi le Père Ruedin.<sup>2</sup>

### L'importance de l'expérience

C'est bien là l'objectif central de la *mindfulness*. La formation de la méditation de pleine conscience se déroule sur huit semaines. Le programme a été mis en place en 1979 par John Kabat-Zinn, un médecin de l'Université du Massachusetts qui cherchait à soulager les personnes souffrant de douleurs chro-

niques. La méthode vise à permettre à ses pratiquants d'être plus conscients de ce qu'il vivent à l'intérieur et à l'extérieur d'eux-mêmes, de développer une meilleure présence à l'instant présent et ainsi d'améliorer leur pouvoir de concentration. Nos sociétés occidentales productrices en masse d'hyper-stressés et d'hyperactifs expliquent le succès de la méthode.

Ce programme n'a donc pas d'objectif spirituel, contrairement aux retraites proposées par les jésuites. Il s'agit juste pour chacun, quelles que soient ses croyances, d'acquérir une méthode de méditation active, applicable dans sa vie de tous les jours : quand il mange, quand il se promène ou travaille, quand il prie ou même quand il va à la messe ! Lia Antico, qui a elle-même fait les *Exercices spirituels* dans la vie en tant qu'accompagnée, et qui est donc à même de comparer les deux méthodes, l'affirme avec force : la méditation de pleine conscience est un outil parfaitement adapté au monde chrétien occidental contemporain. Même si elle se pratique dans une absence de dimension transcendante et que le formateur n'évoque jamais ce point, elle peut être un bon point de départ pour explorer la spiritualité. D'ailleurs les points communs avec les *Exercices* d'Ignace sont nombreux.

« Ce qui m'a amenée à cela, témoigne-t-elle, ce sont les *Exercices spirituels* avec les jésuites, l'importance qu'ils donnent au moment présent et à l'expérience personnelle pratique, vécue, et non seulement à la connaissance théorique (celle des livres par exemple). Être ici et maintenant, et non dans le passé ou le futur, accueillir sans jugement ce qui se passe en nous, je l'ai appris d'abord auprès des jésuites. Une précision : accueillir, ne veut pas dire être passif ou se résigner, mais voir la réalité telle qu'elle est, l'aborder avec curiosité. »

L'autre point qui relie les deux méthodes, développe encore la jeune femme, est l'importance donnée à l'écoute de son corps. « Quand on prie ou quand on médite, le corps est sollicité. Les jésuites proposent d'approcher le texte biblique avec le corps et les émotions.<sup>3</sup>

**Ces méthodes méditatives s'inscrivent dans une tradition accordant une place essentielle à la compassion, une valeur incontournable du mieux vivre ensemble.**

J'ai retrouvé cela dans la pleine conscience, qui permet de se reconnecter à son corps en observant de manière détachée et sans jugement ce qui se passe en soi. En tant que croyante, ce passage par le corps que j'expérimente en pratiquant la *mindfulness* me ramène à la présence divine. Je retrouve là aussi l'indifférence (à ne pas confondre avec l'insensibilité ou l'impassibilité face aux événements) dont parle saint Ignace : ne pas s'attacher à ce que l'on a et à ce que l'on fait, mais avoir une attitude disponible et libre par rapport à toute chose et à toute action, pour pouvoir désirer, choisir et aller vers Dieu. Car tout est impermanence, comme diraient aussi les bouddhistes. »

### **Tout est relation**

Plus adaptés au sécularisme et à notre culture individualiste, la méditation de pleine conscience et le zen connaissent un succès qui a de quoi faire pâlir d'envie les accompagnateurs spirituels chrétiens, mais aussi les réjouir. Car ces méthodes méditatives, qui encouragent l'introspection personnelle et le discernement, s'inscrivent dans une tradition accordant une place essentielle à la compassion, une valeur incontournable du mieux vivre ensemble. Pourtant la principale critique adressée à la méditation de pleine conscience, et plus largement à toutes les techniques de *self-caring*, est d'encourager l'égoïsme des pratiquants en les poussant à se focaliser sur eux-mêmes avant tout autre point.

Pour Lia Antico, la remarque ne tient pas debout. Pour commencer, il n'y a pas de *mindfulness* sans relation en amont. L'accompagné n'est pas livré à lui-même. Comme dans les autres écoles contemplatives, il reçoit l'enseignement d'une personne, elle-même formée et inscrite dans une tradition. Ensuite, un sujet qui se sent mieux et s'aime mieux est un sujet qui accueille mieux autrui. « Jésus lui-même n'a-t-il pas dit qu'il faut aimer les autres comme soi-même ? » (Mc 12,31 ; Mt 22,39) Chacun a donc intérêt à ce que tous les autres sachent s'aimer...

« Cette méthode justement ouvre à la bienveillance et à la compassion envers soi-même, donc aussi envers les autres et le monde, précise la doctorante. Il s'agit d'apprendre à être à l'écoute de soi et des autres. Il y a toujours les autres en arrière-fond dans la pleine conscience. Certes pas l'Autre, la divinité, mais le reste du monde tout de même. » À chacun ensuite d'opter ou pas pour un approfondissement d'ordre spirituel et, pourquoi pas, de s'initier aux fameux *Exercices* de saint Ignace qui mènent à cette expérience fondamentale et consolatrice d'être aimé par Dieu. Car mieux que n'importe quelle technique, c'est cette expérience de l'amour de Dieu qui permet à l'homme d'aimer à son tour. ■

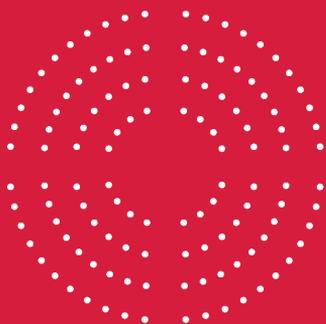
<sup>1</sup> Selon la distinction que Lia Antico établit dans le cadre de ses recherches, l'empathie est la capacité à reconnaître et ressentir ce que l'autre ressent en faisant remonter en mémoire sa propre expérience. La compassion signifie reconnaître ce que l'autre est en train de vivre, sans forcément le ressentir de la même manière, être avec l'autre et être bienveillant.

<sup>2</sup> Le Père jésuite indien Anthony de Mello, thérapeute, est un des premiers à avoir développé une série d'exercices de méditations et contemplations combinant *Exercices ignaciens*, applications psychologiques et méthodes spirituelles orientales.

<sup>3</sup> Cf. Noël Couchouren sj, « Les sens dans la spiritualité ignatienne », in *choisir* n° 688, juillet-septembre 2018, pp. 34-37.

DOMAINE

notre · dame



de · la · route

## Programme spirituel des jésuites – 2018-2019

Les **jésuites** de la Communauté de Notre-Dame de la Route, à Villars-sur-Glâne (Fribourg), proposent toute l'année des activités de formations et des retraites basées sur la spiritualité ignatienne. Tout un programme en quelques dates-clés.



### De la pleine conscience à la prière du cœur

Le Père Ruedin sj propose des journées d'initiation à la prière du cœur selon la méthode de **Franz Jalics sj**, une méthode pratique, simple et accessible pour entrer et demeurer dans l'attitude contemplative.

Les 6 octobre 2018, 12 janvier ou 27 avril 2019, de 9 h à 17 h.

### Jeduis de NDR: «On ne naît pas chrétien, on le devient!»

Comment peut-on dire à la fois Jésus-l'Homme et le Christ-Fils de Dieu? Le Père Livio sj propose une saison pour comprendre l'effort des communautés chrétiennes pour trouver les bonnes formules qui confessent la nouveauté de la foi chrétienne.

Les 18 octobre, 15 novembre, 13 décembre 2018; 17 janvier, 14 février, 14 mars, 11 avril, 9 mai et 6 juin 2019, de 9 h 30 à 16 h.



### Complémentarité homme-femme et vie spirituelle dans la Bible

«À force de dire «Notre Père, qui êtes aux Cieux», ou «Je crois en Dieu, le Père tout puissant», nous avons pris l'inconsciente habitude de penser Dieu au masculin...» Cette retraite avec le Père Sénécals sj «nous mettra face à un Dieu au moins aussi féminin que masculin qu'au-delà des deux.»

Du 10 au 15 février (dimanche 18h - vendredi 13h).

Renseignements et inscriptions: ☎ +41 (0)26 409 75 00 [www.domaine-ndr.ch](http://www.domaine-ndr.ch)

Retrouvez tout le programme des activités jésuites en Suisse romande sur

[www.jesuites.ch/activites](http://www.jesuites.ch/activites)

# Accompagnement

## Au Pays du Matin calme

### Le maître et l'élève

**Bernard Senécal sj**, Séoul  
professeur de bouddhisme à l'Université jésuite Sogang

#### RELIGIONS

L'assimilation, l'approfondissement et la mise en pratique intégrale de l'esprit du *Chan*<sup>1</sup> dans la vie courante sont très exigeants et demandent des années de formation sous l'égide d'un maître de *dhyāna* (méditation) rattaché à une tradition patriarcale. Pour appréhender ce chemin, voici quelques considérations d'un jésuite spécialiste du bouddhisme coréen.

Peut-on éviter le piège d'un néo-orientalisme en parlant de l'accompagnement spirituel en Asie de l'Est? Oui, si l'on accepte de brider la tendance de nos esprits à généraliser en passant trop vite de données concrètes à l'abstraction, dans le but de tout comprendre et saisir.

*Le bouddhisme n'existe pas.* Ce titre d'un ouvrage d'Éric Rommeluère<sup>2</sup> semble vouloir en finir avec ces mécanismes d'autant plus rassurants qu'ils sont puissamment réducteurs. En contrepoint de cette troublante négation, apparemment destinée à plonger les esprits un peu trop logocentriques dans une silencieuse vacuité, affirmons qu'il n'y a pas « un bouddhisme », mais « des

bouddhismes ». Aucune tradition, pas même ignatienne, ne saurait prétendre échapper à cette règle de la multiplicité.

### Grenouillette au fond d'un puits

En conséquence, cet article ne reflète que le point de vue d'une grenouillette assise au fond d'un puits, spéculant sur le ciel qu'elle contemple à la mesure du diamètre de la margelle de son domicile.

Plus concrètement, cet essai est fondé sur trois décennies consacrées à étudier, faire des recherches sur, et enseigner le bouddhisme au Pays du Matin calme. Plus précisément encore, depuis 1996 ce travail académique a été accompagné d'une pratique assidue à l'école d'un maître de *dhyāna* coréen nommé Pöpyöng 法境<sup>3</sup>, nom dharmique<sup>4</sup> signifiant *Domaine du dharma*.<sup>5</sup> Ce dernier est rattaché à la branche coréenne de l'école Linji 臨濟 (Imje<sup>6</sup> en coréen et Rinzai en japonais). Née à l'époque des Tang (618-907), cette école méditative demeure l'une des plus grandes de toute l'histoire de la Chine et du monde sinisé. La suite de cet article s'inspire donc essentiellement d'observations faites sur l'esprit dans lequel, et la pédagogie avec laquelle, ce maître m'a guidé au cours des vingt-deux dernières années.

### Une tradition patriarcale

L'insistance du maître pour souligner son rattachement institutionnel à une tradition patriarcale remontant au Bouddha Śākyamuni (vers 563-483 av. J.-C.) en personne frappe dès la première rencontre. Cette insistance s'accompagne de l'importance accordée au culte de feu le maître,<sup>7</sup> dont il a lui-même l'autorité requise pour pouvoir transmettre le *dharma* du Bouddha, c'est-à-dire l'enseignement du fondateur du bouddhisme dans l'Antiquité indienne. Ce « culte de l'Ancêtre », auquel sont toujours vivement invités à participer tous les disciples du maître, et auquel ne manquent pratiquement jamais de se

Bernard Senécal vit en Corée du Sud depuis plus de trente ans et est devenu un maître Sôn. Il y dirige la communauté interreligieuse et internationale du Champ de Pierre au Bout du Chemin. Il anime des retraites ou des sessions un peu partout dans le monde, notamment au domaine Notre-Dame de la Route, à Villars-sur-Glâne.

# Accompagnement

## Au Pays du Matin calme

### Le maître et l'élève

joindre les plus assidus, est célébré deux fois par année : au nouvel an solaire et à la date de l'anniversaire de son décès. L'esprit de la pédagogie du maître se fonde donc sur sa foi en une transmission continue, lignée de patriarches s'enchaînant sans la moindre interruption entre le Bouddha historique et lui-même.

#### Relation maître-disciple et Éveil

Le but du maître est de former des disciples auxquels il pourra transmettre son *dharma*. S'adresser à un maître pour lui demander son enseignement signifie vouloir devenir son disciple. Il va sans dire qu'une telle demande se fonde sur une réelle foi en la qualité de l'Éveil du maître, et donc en sa capacité à guider son disciple sur la voie dudit Éveil. Pour recevoir le *dharma* de son maître, un disciple devra atteindre un degré d'Éveil suffisant pour être à même de guider d'autres adeptes de la Voie bouddhique vers ledit Éveil.

Mudra de la méditation et de la concentration.  
Méditation zen.  
© Pascal Deloche / GODONG



L'Éveil peut se définir simplement comme « la capacité à ne plus tomber dans le piège des attachements désordonnés à soi, à autrui ou à un quelconque objet inanimé, qui sont la cause fondamentale de toutes souffrances, que ce soit celles des autres ou la nôtre ». Selon le bouddhisme, ces attachements sont la cause de formations karmiques qui maintiennent celui qui en est le sujet dans le *samsāra* ou cycle des renaissances. La direction spirituelle offerte par un maître à un disciple a pour but essentiel de l'aider à se libérer le plus complètement possible de ce type d'attachements, en vue d'un affranchissement complet de ce cycle.

Être accepté par un maître, et donc devenir son disciple, autorise à dire « mon maître ». Dans les meilleurs des cas, dès l'acceptation de la demande, une relation à vie, qui définit et structure l'identité du disciple au sein de la *sangha* (communauté bouddhiste), se noue entre lui et son maître.

#### Les trois piliers

Le maître commence par initier le disciple aux trois piliers de la pratique méditative : la position du corps, le contrôle respiratoire, le contrôle du mental. Il lui demande de pratiquer ces éléments au minimum trente minutes par jour et de participer à une séance de méditation commune une fois par semaine. À la faveur de cette rencontre, le maître rencontre ses disciples individuellement, afin de vérifier s'ils assimilent correctement ces trois piliers. Une fois qu'ils sont en place, ce qui exige généralement environ deux mois de pratique assidue, le disciple peut commencer un parcours fait d'une série de *kōans*.<sup>8</sup>

Un *kōan* est une proposition ou un cas soumis à l'attention du disciple et qui a priori semble bizarre, sinon insensé, mais auquel il ne lui faut pas moins trouver une solution sensée. Le plus typique est celui du *kōan mu* 無. « Lors-

qu'un bonze demanda à maître Zaozu (778-897): «Est-ce que même un chiot est pourvu de la nature de Bouddha», il répondit: *Mu!*», ce qui signifie, entre autres choses, *non*. La réponse de Zaozu ne peut que surprendre, dans la mesure où il aurait dû répondre *Oui!* En effet, selon la doctrine du bouddhisme du Grand Véhicule, tous les êtres sensibles, sans exception, y compris l'animal le plus vil qu'est le chien, sont pourvus de la nature de Bouddha.

Le disciple doit donc trouver une ou plusieurs réponses sensées à cet énoncé qui apparemment n'a ni queue ni tête. En fait Zaozu cherche d'abord et avant tout à conduire celui qui l'interroge au dépassement d'une pensée qui, dans la mesure où elle repose entièrement sur des distinctions du type «il y a» et «il n'y a pas», peut être définie comme binaire.<sup>9</sup> Le disciple doit trouver une ou des réponses, plus souvent non-verbales que verbales, transcendant cette dualité, démontrant ainsi qu'il a compris en profondeur et qu'il est prêt à recevoir un nouveau *kōan*.

Autrement dit, la ou les réponses à trouver doivent procéder davantage du développement d'une attitude existentielle plus ajustée au Réel - donc plus libérée des attachements désordonnés dont font partie les modes de pensée binaire - que d'une intelligence théorique.

### De longues étapes à franchir

La première étape de la formation proposée par le maître à son disciple, pour que celui-ci devienne à son tour un maître de *dhyāna*, est un parcours de *kōans* pour débutants, constitué d'une vingtaine de cas. Quelque deux ans de pratique accompagnée d'entretiens réguliers sont généralement requis pour le terminer.

Tous ces entretiens commencent, sinon par une prosternation complète du disciple devant son maître, au minimum

par une salutation faite en s'inclinant respectueusement devant lui tout en joignant les mains. Immédiatement après, le disciple doit crier, le plus fort possible, le titre du *kōan* auquel il s'apprête à proposer une solution. Ce cri permet au maître de vérifier tant la maîtrise du souffle que la concentration et l'assurance du disciple; il lui rappelle aussi le *kōan* auquel est rendue la pratique de ce dernier. Au terme de cette première étape, le maître attribue au disciple un nom *dharmique* composé de deux sinogrammes. Ce nom est choisi en fonction du profil de ce dernier. L'attribution de ce nom renforce à la fois le lien du disciple à son maître et son sens d'appartenir à une longue et sûre tradition.

L'étape suivante consiste à résoudre un à un les quarante-huit *kōans* contenus dans la *Passe sans porte*, un recueil de *kōans* sélectionnés par le Chinois Wumen Huikai (1183-1260) sous la dynastie des Song du Sud (1127-1279).<sup>10</sup> Cette tâche demande facilement entre cinq et dix ans. Quand elle est achevée, le maître propose au disciple une quinzaine de *kōans* dits de finition, dont la résolution exige aisément entre un et deux ans. Une fois cette tâche accomplie, à son grand étonnement, le disciple est invité à la recommencer en entier, à partir du premier *kōan* de la *Passe sans porte*. Pour ajouter à cet étonnement, dans plus de la moitié des cas, le maître refuse, pour en exiger de nouvelles, les réponses trouvées lors de la première traversée de la *Passe sans porte*.

À ce travail, qui exige plusieurs années, s'ajoute un exercice d'un genre particulier. Il consiste à sélectionner, au sein d'une liste de dizaines de poèmes en chinois classique (plus de cent parfois), celui dont l'esprit correspond le mieux à l'esprit de la solution d'un *kōan* donné. Pour ajouter à la complexité de la tâche, il existe plusieurs listes de poèmes; le maître propose au disciple celle dans laquelle se trouve le poème correspon-

# Accompagnement

## Au Pays du Matin calme

### Le maître et l'élève

dant au *kōan* dont il s'agit de mieux pénétrer l'esprit. Une fois que ce poème a été trouvé, le maître propose un autre *kōan*, avec une liste de poème.

C'est au terme du parcours de ces multiples étapes - entre quinze et vingt ans, sinon davantage - que le disciple devient maître de *dharma*. Il va sans dire qu'en cours de route nombre de disciples interrompent leur pratique pendant des périodes plus ou moins longues, quand ils ne finissent par l'abandonner complètement. Le titre de maître de *dharma* autorise à accueillir des disciples et à leur transmettre l'enseignement reçu au fil de longues années de persévérance. Un maître de *dharma* continue à résoudre des *kōans*, mais désormais à partir du *Recueil de la falaise verte (Biyān-lu)* et sans avoir à rencontrer régulièrement son maître, sauf s'il le souhaite. Et après une décennie consacrée à former des disciples, un maître de *dharma* peut être nommé maître de *dhyāna*.

### Coexistence de traditions

Mon maître a toujours été infiniment respectueux de mon identité chrétienne. Pendant toutes ces années consacrées à résoudre des *kōans* à son école, c'est naturellement à moi qu'est incombée la tâche de rencontre et d'appropriation du bouddhisme : une expérience philosophique et religieuse qui est née, a grandi et continué à exister sans se réclamer en quoi que ce soit du mystère du Christ.

Si j'avais à nuancer son enseignement, ce serait quant à sa tendance à relativiser les différences entre traditions au profit de leurs points de convergence et

donc d'une pensée qui tend vers le développement d'une certaine « pleine conscience ». À vouloir sauter trop haut, une grenouillette assoiffée d'une telle conscience risque fort de se retrouver dans une orbite trans-personnelle sans plus de rapport avec ses coordonnées historiques de départ.

Théologiquement, il est possible d'investir le Christ de la « pleine conscience », mais sans pour autant aller jusqu'à subvertir son mystère, c'est-à-dire le dépourvoir de son unicité, pour le réduire à un quelconque avatar du bouddhisme, de l'hindouisme ou du New Age. En tant que Jésus de Nazareth, la conscience du Christ était forcément définie, et donc limitée. Mais c'est précisément en assumant pleinement son identité humaine que Jésus de Nazareth est le Christ : un Homme pleinement ouvert sur l'Infini, et donc capable de nous tourner, nous aussi, vers l'Infini d'un Dieu conçu comme personnel. ■

<sup>1</sup> *Chan(na)* est la translittération en chinois du sanskrit *dhyāna*, signifiant *méditation*. Le même sinogramme se prononce *zen(na)* en japonais, *sōn(na)* en coréen et *thiền(na)* en vietnamien. Voir note 3.

<sup>2</sup> **Éric Rommeluère**, *Le bouddhisme n'existe pas*, Paris, Seuil 2011, 192 p.

<sup>3</sup> *Ō* se prononce comme le o de pomme.

<sup>4</sup> Par *dharmaïques* on entend des religions ou mouvements de pensées nées dans le sous-continent indien : hindouisme, bouddhisme, jaïnisme et sikhisme (n.d.l.r.).

<sup>5</sup> Le mot *dharma* est difficile à traduire mais se rapproche d'enseignement. (n.d.l.r.)

<sup>6</sup> e se prononce comme le è de Ève, et j comme le dj de Djibouti.

<sup>7</sup> Chongdal (1905-1990).

<sup>8</sup> Prononciation japonaise du chinois *gongan*.

<sup>9</sup> Parce qu'elle repose sur les catégories d'existence et de non-existence que le Bouddha a rejetées.

<sup>10</sup> Il en existe plusieurs traductions en français.

# SECRET, VÉRITÉ, MENSONGE

La bocca della verità, bas-relief sur marbre - Rome

**Samedi 10 novembre 2018**

**9h30 – 17h**

**Université de Genève**

**Uni Dufour, rue du Général-Dufour 24**

**Salle U300**

**10h00 Prof. Antonio Andreoli**

Genève | psychiatre, psychanalyste

**Psychanalyse et vérité, ou des bienfaits d'un désenchantement**

**11h15 Georges Didier**

Lyon | psychanalyste, psychothérapeute spécialiste des constellations archétypales

**Les archétypes, ces médiateurs de l'inconscient**

**14h15 Prof. Serge Tisseron**

Paris | psychiatre, psychanalyste

**Le secret ne s'oppose pas à la vérité, mais à la communication**

**15h30 Prof. Eric Widmer**

Genève | sociologue

**« Qui sont les membres de ma famille ? » Liens manquants, liens inattendus,  
et ce qu'ils nous révèlent des configurations familiales**

Pour les médecins, **reconnaissance formation continue** non spécifique

Tarifs: **CHF 50.-** ou € 42.- (entrée gratuite pour les étudiants)

Informations et inscription sur : [www.institut-baudouin.com/symposia](http://www.institut-baudouin.com/symposia)

# Accompagnement

## Santé mentale entre spi et psy

**Jacques Besson**, Lutry  
psychiatre, professeur honoraire à l'Université de Lausanne

### PSYCHOLOGIE

Les rapports entre médecine et religion n'ont jamais été simples. Mais pour Jacques Besson, qui a consacré une grande partie de sa vie professionnelle à l'instauration d'un dialogue entre spiritualité et psychiatrie en Suisse romande, leur interdépendance est évidente. Les accompagnateurs spirituels ont bien leur place dans les structures de soins.

Jacques Besson a été chef du Service de psychiatrie communautaire du CHUV (Lausanne) jusqu'en juin 2018. Il s'intéresse depuis plus de 30 ans aux rapports entre psychanalyse et religion, et entre neurosciences et spiritualité. Il est l'auteur de *Addiction et spiritualité - Spiritus contra spiritum* (Toulouse, Erès 2017, 160 p.).

À l'aube de l'humanité, face à l'angoisse fondamentale, les premiers chamanes étaient à la fois prêtres et médecins. Passés de mondes, ils communiquaient avec l'invisible. Cependant, dès l'apparition de la médecine classique dans l'Antiquité avec Hippocrate, il y a eu rupture entre le culte du dieu guérisseur Asclépios et les débuts de la médecine clinique. Ce fossé s'accroît jusqu'au siècle des Lumières, où l'on assistera au triomphe de la Raison.

C'est dans ce contexte que naît la psychiatrie moderne, tout empreinte de positivisme, puis la psychanalyse qui, par le déterminisme psychique de l'in-

conscient, donne sa structure théorique au matérialisme scientifique de l'esprit. Ces travaux déterministes sont actuellement repris par la neurobiologie, qui voit dans l'esprit la somme de traces acquises dans l'environnement, sur un fond de déterminisme génétique. Ce réductionnisme scientifique fait face à un réductionnisme spirituel et religieux, appuyé sur le dualisme et le spiritualisme. Dès lors la discussion est parsemée d'obstacles idéologiques.

### La place du lien et du sens

Plus récemment, la question de la santé mentale a ravivé le débat. Face au vieillissement, à la dépression, à la violence, elle est devenue la première priorité de la santé publique mondiale. Mais nos ressources médico-psychologiques sont insuffisantes et se concentrent sur l'individu. Il manque une action globale de la société face au vide existentiel.

La médecine scientifique ne pouvant pas répondre à toutes les demandes, le public s'adresse de plus en plus à des guérisseurs, plus ou moins recommandables: le *business du well-being* est florissant. Face à cette situation, quelle est la réaction des Églises? Quel message de santé mentale sont-elles capables de délivrer? Quelles sont leurs perspectives de collaboration avec le monde de la santé mentale?

Il y a un domaine particulièrement intéressant dans les rapports entre spiritualité et santé, c'est celui de l'addiction. De très nombreuses études scientifiques montrent l'impact favorable de la spiritualité sur la prévention aussi bien que sur le rétablissement des addictions. Une longue tradition de rétablissements a été rapportée par les *Alcooliques anonymes* et les *Narcotiques anonymes*, puis confirmée par des études épidémiologiques et, très récemment, par l'imagerie cérébrale. Ces observations vont dans le sens des recherches de la psychiatrie communautaire, qui montrent que le rétablis-



Jacques Besson  
© Jacques Besson/  
ERES

ment des troubles psychiques passe par la restauration des liens et du sens de la vie du patient.

### Une passion de 50 ans

Depuis mes études de médecine, je m'intéresse personnellement au dialogue entre psychiatrie et spiritualité, notamment en tant que superviseur des aumôniers en psychiatrie de Suisse romande. Issu d'une famille de culture protestante libriste,<sup>1</sup> j'ai été élevé par des parents libres penseurs. Après une adolescence de foi fervente et œcuménique, le choix des études de médecine s'est fait dans un climat post soixante-huitard, entre biologie et théologie, dans l'idée de réconcilier la foi et la science. Celui de la psychiatrie suivra, après deux ans de médecine interne et une formation en neurologie, fort utiles par ailleurs. C'est la psychiatrie sociale et son approche holistique (avec des percées dans le champ de la spiritualité) qui me permettront d'intégrer le tout jeune modèle bio-psycho-social qui s'impose alors.

Une psychanalyse didactique de quatre ans (quatre séances par semaine sur le divan) me fera ensuite expérimenter l'inconscient ... et constater l'insuffisance freudienne face à la spiritualité. S'en suivra logiquement une thèse sur la corres-

pondance entre Sigmund Freud et le pasteur zurichois Oskar Pfister où, pour la première fois, un dialogue entre psychanalyse et religion émergeait. Cette thèse sera le socle de recherches continues entre 1986 et 2018 sur cette thématique. La découverte des travaux de Jung, de Frankl, d'Otto, de Tillich, de Drewermann, d'Antonovsky, de Lakoff et de nombreux autres me permettra d'affiner des hypothèses sur les mécanismes d'action de la spiritualité sur la santé, notamment dans les cas d'addictions.

À la fin des années 80, début des années 90, la Suisse est traumatisée par les scènes ouvertes de la drogue, comme la tristement célèbre Platzspitz. La Confédération réagit par la politique dite des quatre piliers, alliant prévention, répression, thérapie et réduction des risques. Dans le canton de Vaud, la création d'un centre multidisciplinaire à seuil bas m'est confiée en 1996 (Centre Saint Martin). Fort de l'expérience accumulée avec les populations sociales, notamment alcooliques traitées à la Clinique du Vallon sur un mode intégratif, en partenariat avec l'Armée du salut, apparaît une nouvelle science clinique, l'addictologie, qui déploie le modèle bio-psycho-social. À quoi vient s'ajouter la spiritualité.

Pendant plus de vingt ans vont se développer toutes sortes d'approches interdisciplinaires et en réseau, incluant la méditation de pleine conscience et la collaboration avec les aumôniers en psychiatrie du CHUV. Ceux-ci animent un groupe de parole sur la spiritualité à l'Unité d'addictologie hospitalière La Calypso, sur le site de Cery, sur une base hebdomadaire.

### L'aumônerie en psychiatrie

La plupart des hôpitaux psychiatriques de Suisse romande sont dotés par les Églises d'accompagnants spirituels à disposition des patients hospitalisés et rattachés en général à la direction des

# Accompagnement

## Santé mentale entre spi et psy

soins, à bonne distance du corps médical. Anciennement dénommés aumôniers, ils s'appellent dorénavant accompagnants spirituels dans une perspective d'accueil œcuménique et parfois inter-religieux.

Les pratiques peuvent varier selon les cantons, mais les enjeux sont partout les mêmes: comment approcher les patients pendant des séjours de plus en plus courts, et comment dialoguer avec les équipes soignantes sans psychologisation outrancière, mais sans s'enfermer non plus dans une religiosité mal perçue?<sup>2</sup>

C'est dans ce contexte que j'ai été approché, il y a une dizaine d'années, pour une supervision régulière des aumôniers romands en psychiatrie (une quinzaine de personnes). Ces années ont permis d'élaborer une méthode de travail satisfaisante pour le groupe: chaque séance est l'objet d'une discussion d'un cas clinique ayant posé un problème à l'un des accompagnateurs spirituels, et est suivie d'un apport théorique et clinique du superviseur. Ces séances permettent aux participants d'exprimer leurs impressions, leurs éventuelles contre-attitudes et leur analyse de la problématique, tant du point de vue spirituel que psychiatrique. Souvent ils disent leur frustration d'être mis à l'écart du monde médical et parfois même infirmier. Le superviseur permet de relativiser cette frustration en proposant des connaissances psychiatriques vulgarisées.

Cette expérience de dix ans a permis de faire émerger des thématiques récurrentes.

- Le secret médical partagé et le secret de la confession: comment les gérer ensemble? Ce point a nécessité une mise à jour des connaissances juridiques des deux parties pour arriver à un consensus satisfaisant, priorisant la protection de la vie des patients.
- Les pathologies à double entrée, notamment la dépression et ses symptômes de découragement, de dévalorisation et de culpabilité: apprendre à départager la part de la psychopathologie de la part existentielle.
- Les troubles délirants: apprendre à distinguer l'état mystique (normal, réversible) du délire mystique (bizarre, inébranlable).
- Les troubles de la personnalité: comment éviter les pièges relationnels des troubles narcissiques, avec leur perversion de la relation?
- La crise suicidaire: comment la gérer en équipe hospitalière?
- Les addictions, notamment les problèmes liés à l'alcool: comprendre l'automédication dans les addictions.
- Les antécédents psychotraumatiques de l'enfance et de l'adolescence: comment y accéder malgré les secrets familiaux?
- La dimension transculturelle: comment interpréter le discours du patient dans son histoire et ses traditions?

### Confusions identitaires

Il ressort de ces séances que la question de base est celle de l'identité et du rôle de chacun dans l'institution. Il est frappant de constater le flou identitaire des accompagnants spirituels. Face à la carence des prises en charge psychologiques et psychothérapeutiques des équipes médico-soignantes (débordées par les problèmes courants de l'hospitalisation psychiatrique), ils ont tendance à faire une sorte de psychothérapie de soutien, parfois même en perdant, du

moins partiellement, l'aspect spécifiquement spirituel de leur accompagnement.

Le problème de l'asymétrie face à la hiérarchie hospitalière est aussi flagrant. Les intervenants spirituels n'osent pas questionner le bien-fondé des attitudes et des décisions des équipes médico-soignantes, même dans des situations qui leur semblent aberrantes. Ils redoutent d'entrer en conflit avec leurs partenaires, se sentant en position d'infériorité statutaire. C'est surtout leur positionnement spirituel qu'ils hésitent à affirmer face au monde soignant. Pourtant, il y a une forte légitimité à affirmer la dimension spirituelle de manière tout à fait complémentaire à la dimension psychique, sans opposition.

**Le superviseur doit savoir ce qu'il en est de la méditation et de la prière, connaître les bases des grandes religions du monde, ce d'autant plus que les hôpitaux reçoivent beaucoup de populations migrantes. Il doit aussi être au courant des grandes tendances confessionnelles du christianisme.**

C'est peut-être à ce niveau qu'il est important que le superviseur soit croyant ou tout au moins concerné par la dimension spirituelle. En effet, souvent les psychiatres matérialistes tendent à réduire la dimension spirituelle à la dimension psychique, dans un réductionnisme scientifique qui rendra le dialogue très difficile avec l'aumônerie.

Un cas particulier concerne l'exorcisme, pour lequel l'Église prévoit des disponibilités pour l'écoute par des prêtres spécialement formés et des interactions avec des psychiatres sensibles à la dimension spirituelle. Un prêtre exorciste peut aussi être un accompagnant spirituel en psychiatrie. Dans ce cas, la définition du rôle de chacun est particulièrement importante.

## Au début du chemin

On s'en aperçoit, il est urgent de définir les ordres en médecine. Le premier est évidemment l'ordre biologique, qui a permis des percées thérapeutiques fulgurantes et qui n'est pas à contester ; le deuxième est l'ordre psychique, celui des mondes cognitifs et affectifs, psycho-social et relationnel, et qui concerne la psychiatrie et la psychothérapie ; enfin il y a l'ordre spirituel, porteur de liens et de sens dans la boucle cerveau-esprit-culture, qui peut être religieux ou non, fait de sagesse et de compassion en bouddhisme ou de vérité et de charité en christianisme.

Par ailleurs, émerge aujourd'hui un prometteur corpus de nouvelles connaissances, érigé dans une nouvelle science clinique interdisciplinaire : la neurothéologie ou les neurosciences de la spiritualité. Ce corpus interroge sous un jour entièrement nouveau les relations entre la foi et la science. À travers la génétique ou l'imagerie cérébrale fonctionnelle, apparaissent des circuits neuroaux mobilisés dans la méditation et la prière. Ces perspectives renouvelleront certainement le débat entre spi et psy et l'accompagnement spirituel. À suivre ! ■

<sup>1</sup> La culture protestante libriste est issue des Églises dites libres qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, refusent tout lien avec l'État. (n.d.l.r.)

<sup>2</sup> Voir la vidéo de **Céline Fossati**, « Aumônier à l'hôpital », sur le site de choisir.ch, rubrique société. (n.d.l.r.)

# Accompagnement

## L'abus sexuel, blessure spirituelle

Beat Altenbach sj, Bâle  
accompagnateur spirituel

### PSYCHOLOGIE

L'accompagnement spirituel a pour but d'approfondir la relation personnelle à Dieu ou, comme dirait saint Ignace de Loyola, de mettre l'âme en contact avec son Créateur. Recréer ou restaurer cette relation quand elle a été détruite, comme c'est souvent le cas chez des personnes qui ont subi une transgression de leur intégrité sexuelle, est particulièrement important et délicat.

En tant que trahison de confiance, chaque abus sexuel est aussi une blessure spirituelle qui affecte « l'image de soi et les liens d'attachement à autrui et au Tout-Autre, que celui-ci soit Dieu ou toute entité spirituelle permettant à la personne d'attribuer un sens à son vécu ». <sup>1</sup> Ainsi l'accompagnement spirituel peut-il contribuer au processus de guérison, aux côtés des outils thérapeutiques nécessaires selon les cas.

On estime qu'en Europe une femme sur 3-4 et un homme sur 7-10 ont subi au moins une fois dans leur vie un abus sexuel, souvent durant leur enfance et dans le cadre de leur famille. Mon expé-

rience d'accompagnateur spirituel individuel ou lors de retraites corrobore la réalité de ce haut pourcentage. Cela ne signifie pas cependant que toutes ces personnes en soient conscientes.

Plusieurs cas de figures se présentent : certaines personnes en parlent librement et ont déjà fait des démarches thérapeutiques et de guérison plus ou moins avancées ; d'autres sont conscientes de l'existence de blessures, mais n'osent pas l'accepter ni mettre des mots sur l'origine de leur souffrance ; et pour finir, il y a celles chez qui l'expérience traumatique a été refoulée dans l'inconscient.

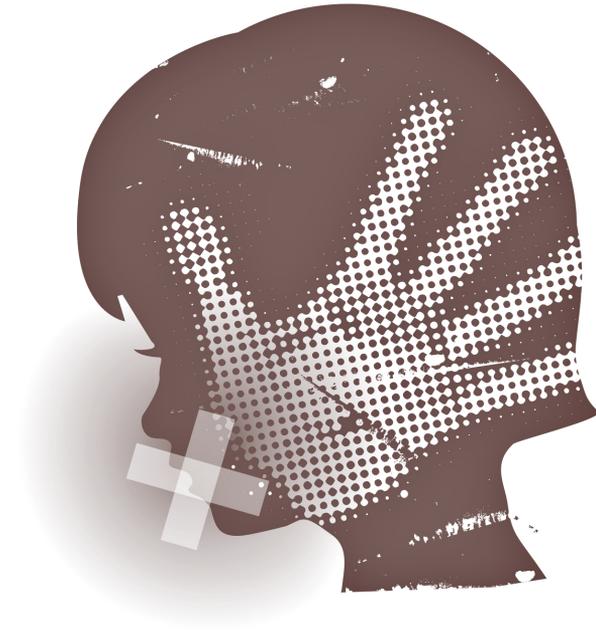
### Une vie au-delà de l'abus

Toutes ces personnes sont consciemment ou inconsciemment à la recherche de guérison, de vérité et de réconciliation. Le but de l'accompagnement spirituel, précisément, est de les encourager à entrer dans une relation de confiance avec le Christ, pour s'ouvrir à l'expérience de la femme Samaritaine au puits de Jacob (Jn 5, 19) : celle d'être pleinement connue et reconnue par Dieu, en toute sa vérité ; une expérience de réconciliation et de libération qui la rend capable de devenir à nouveau actrice dans le monde.

Pour que cette expérience puisse être favorisée lors d'abus sexuel, il importe que les accompagnateurs soient bien conscients de certains enjeux particuliers liés à la sensibilité des personnes ayant subi ces agressions.

Il y a d'abord une question de vocabulaire. À la place du terme *victime*, qui met l'accent sur l'abus et tend ainsi à enfermer la personne abusée dans la passivité et l'apitoiement sur soi, on parle aujourd'hui plutôt de *survivant*, un mot qui valorise l'effort de la personne à mener une vie au-delà de l'abus. *Survivant* met l'accent sur la résilience, l'espoir et l'espérance de continuer sa vie, toute en reconnaissant l'expérience de l'abus.

Ancien directeur du Centre spirituel et de formation Notre-Dame de la Route, à Villars-sur-Glâne, Beat Altenbach sj fait partie du groupe d'experts « Abus sexuels dans le contexte ecclésial » de la Conférence des évêques suisses.



© jiris/Fotolia

### Écouter et croire

Puis, il faut absolument éviter de porter et d'exprimer le moindre jugement sur la gravité d'une expérience relatée par une personne accompagnée, et surtout de la comparer avec d'autres expériences. En fonction de la situation et de la constitution psychique, un seul attouchement abusif peut avoir eu le même effet désastreux sur une personne qu'un multiple viol sur une autre. Ce n'est pas la gravité objective de l'acte qui importe, mais la gravité subjective de l'expérience pour la personne abusée.

**Croire cette vérité et permettre à la personne abusée de croire sa vérité est un premier pas important dans chaque démarche de guérison psychique et spirituelle.**

Dans le même sens, ce n'est pas à l'accompagnateur spirituel de juger la véracité des expériences relatées. Quand une personne abusée commence à parler, il faut la croire sans réserve. La moindre manifestation d'un doute peut détruire la confiance instaurée et stopper la démarche de vérité. Car l'expé-

rience de n'avoir jamais été écouté ou cru est la souffrance fondamentale de beaucoup de survivants. Et cette souffrance a plusieurs composantes : culpabilité, solitude, dépréciation de soi et même doute - l'abus a-t-il vraiment eu lieu ? Ainsi, pour un survivant, l'expérience d'oser parler après des années de silence dans le cadre d'une démarche spirituelle, et d'être enfin écouté et cru, peut devenir un véritable pas de libération et de guérison.

Cet acte audacieux de la parole doit être favorisé par une écoute active qui signale la disposition et l'ouverture de l'accompagnant. Souvent le survivant va commencer par sonder celui-ci, consciemment ou inconsciemment, pour vérifier s'il est assez sensible, ouvert, prêt à écouter, digne de confiance donc. La peur de surcharger le vis-à-vis par la gravité et l'horreur de l'expérience ou que celui-ci soit dépassé par la situation est un souci supplémentaire qui peut considérablement freiner la démarche.

L'accompagnateur peut donc favoriser la parole en aidant la personne qui se dévoile à mettre des mots justes sur ses expériences. Parfois des survivants racontent, comme en passant, apparemment sans leur accorder d'importance particulière, des expériences délicates de leur passé. Leur renvoyer qu'il s'agit là de situations abusives peut leur permettre d'introduire le mot *abus* dans leur discours et d'utiliser celui-ci comme une clé herméneutique reliant nombre d'expériences jusque-là déconnectées pour ne pas devoir regarder la vérité en face.

Croire cette vérité et permettre à la personne abusée de croire sa vérité est un premier pas important dans chaque démarche de guérison psychique et spirituelle. Le doute étant un compagnon permanent des survivants, il incombe à l'accompagnateur de bien persister dans le croire et de ne pas se laisser affecter par leurs stratégies, profondément an-

# Accompagnement

## L'abus sexuel, blessure spirituelle

créés, de reniement, de rationalisation ou de banalisation qui vont inévitablement se présenter.

Pour que tout cela, finalement, ne soit pas seulement une démarche humaine - entre une personne qui s'ouvre à sa vérité et une autre qui crée un espace de confiance dans le cadre d'un accompagnement - il importe que la personne abusée soit constamment renvoyée à la prière et à la relation à Dieu.

### La force de la Vie

Dans la prière, l'expérience concrète et vécue de confiance vis-à-vis d'un humain s'approfondit dans la rencontre avec le vis-à-vis divin. Malgré toute sa foi et l'amour qu'il croit avoir pour Dieu, le survivant a souvent de lui une représentation défigurée par l'expérience de l'abus. Il s'agit donc de l'aider à retrouver Dieu et à se confronter à lui, dans toute la vérité: le fait de l'abus, mais aussi l'embrouillement des émotions (honte, culpabilité, peur, colère et même haine).

**Toute démarche de réconciliation passe d'abord, de manière incontournable, par la réconciliation avec soi-même et la réalité d'être une victime.**

Le piège principal de tout accompagnement chrétien bien intentionné serait de vouloir faire intervenir trop rapidement la notion de réconciliation, ou pire encore de pardon. Toute démarche de réconciliation passe d'abord, de manière incontournable, par la réconciliation avec soi-même et la réalité d'être

une victime. Toute admonition du type « il faut que tu pardonnes » remet une fois de plus l'entièreté de la responsabilité sur les épaules de la personne abusée et devient une nouvelle source de culpabilité et de souffrance.

Paradoxalement, il faut donc d'abord permettre aux survivants d'abus sexuels d'expérimenter le fait d'être pardonnés de leur incapacité à pardonner. Et le lieu privilégié de cette expérience est la croix, non pas comme objet d'une adoration pieuse, mais comme le lieu de la crucifixion de Dieu par le désespoir et la colère de la personne victime d'abus sexuels. C'est sous le regard bienveillant de celui qui dit « Père, pardonne-leur: ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23,34) que ces personnes pourront un jour accomplir un nouveau pas vers la guérison: celui de reconnaître leur propre part de culpabilité pour la violence exercée contre eux-mêmes, les autres et la vie en général en conséquence de l'abus subi.

*Seelenmord* (meurtre de l'âme) est le titre d'un livre important de la thérapeute zurichoise Ursula Wirtz sur l'inceste.<sup>2</sup> Face à la force meurtrière de l'abus sexuel, le défi ultime pour chaque accompagnateur spirituel reste finalement sa propre foi en la force de la vie: sa foi en la résurrection. ■

<sup>1</sup> Karlijn Demasure et al., *Se relever après l'abus sexuel. Accompagnement psycho-spirituel des survivants*, Paris, Lumen Vitae 2014, 104 p.

<sup>2</sup> Ursula Wirtz, *Seelenmord: Inzest und Therapie*, Fribourg-en-Brigau, Kreuz Verlag 2005, 298 p.

# Accompagnement

## Un coach pour arrêter les coachs

Eugène, Lausanne  
écrivain

REGARD

Depuis que j'écris des chroniques pour *choisir*, je n'ai jamais réussi à les rendre à temps. Parfois, j'attends que le délai soit dépassé pour commencer ! Parfois, il faut que je reçoive un mail inquiet de la rédaction pour m'y mettre enfin. Et j'invente des excuses grotesques, telles que : « Je me suis fait embaucher chez Securitas. » Du coup, pour cette chronique qui doit aborder la question des coachs personnels, je me suis adressé... à un coach personnel.

Son bureau est blanc comme une page. Une bibliothèque en noyer présentant des bibelots ramenés d'Asie occupe le mur du fond. Un vaste bureau en palissandre mange la moitié de l'espace.

- Je procrastine, docteur.
- Je ne suis pas docteur.
- Je procrastine, monsieur.
- Je suis là pour vous aider. Visionnez cette vidéo gratuite. Puis nous aurons un entretien. Il sera également gratuit.
- Wow ! ça fait beaucoup de choses gratuites.
- Et ensuite ? demandé-je quand même.
- Je ne suis pas si cher que ça.
- Ah bon ?

Eugène Meiltz, de son nom de baptême, est un écrivain vaudois, parolier et animateur d'ateliers d'écriture. Son dernier roman, *Ganda*, vient de paraître (Genève, Slatkine 2018, 172 p.) et est recensé sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch).

- Par contre, je vous préviens que je ne suis pas remboursé. C'est donc un cadeau que vous vous faites à vous-même.

**J'avais d'autres idées de cadeaux à moi-même en tête. Mais bon, je regarde quand même sa vidéo à zéro franc sur l'iPad posé sur le bureau.**

J'apprends que je passe trop de temps sur les réseaux sociaux et qu'il existe des applications pour ne plus utiliser les applications sur mon smartphone. Puis je dois dresser une liste de choses à faire par ordre de priorité. Puis je dois démarrer ma journée en commençant par ce qu'il y a de plus difficile ou urgent. Quatrième étape : développer l'estime de soi. Du genre : certes, j'ai cinq semaines de retard pour ma déclaration d'impôts, mais j'ai descendu la poubelle ce matin ! Et le cinquième point consiste à se libérer de ses peurs personnelles. Bref, si je ne remonte pas à ma petite enfance, je n'arriverai jamais à faire le ménage.

Le coach prend la parole pour m'expliquer de sa belle voix calme qu'avant de devenir coach, il a lui-même été confronté à la procrastination. J'imagine ce malheureux incapable de terminer son master à l'université ou de finir un mandat à temps. Un matin, il se réveille avec une idée géniale : aider les autres à ne plus procrastiner.

Le lendemain, 5h04. Le réveil sonne. Une minute plus tard (si !), je commence à écrire ma chronique. Seulement voilà, mon garçon de dix mois se réveille vingt minutes plus tard. Catastrophe ! Il me faut un coach du sommeil du bébé !

Mon épouse et moi en trouvons un qui pratique sur *Skype*. « En dix leçons, le bébé passera une nuit complète », nous affirme-t-il. Parmi de nombreux conseils, il nous apprend que le bébé a besoin de l'obscurité totale pour s'endor-

# Accompagnement

## Un coach pour arrêter les coachs

mir. Et la nuit complète doit persister jusqu'à son réveil. Résultat des courses : on vit volets fermés plus de douze heures par jour. Je deviens dingue. Mais ça me donne de la matière pour ma chronique sur les coachs...

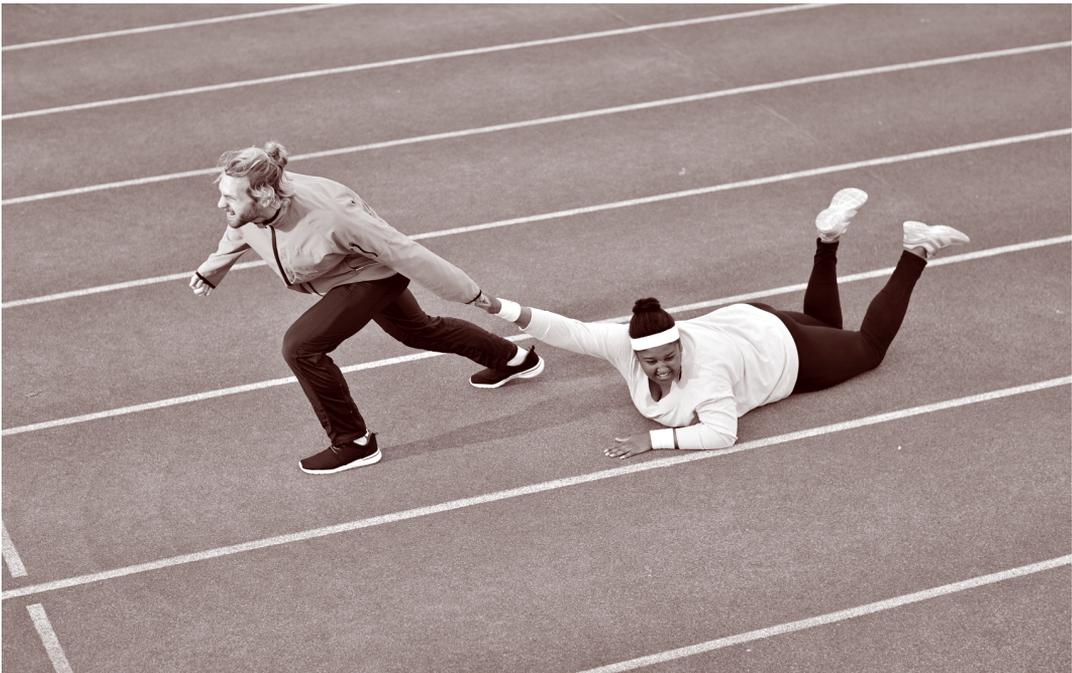
Finalement, nos engueulades avec mon épouse nous poussent à consulter un coach pour parents épuisés. Qui nous apprend qu'il faut commencer la journée par des câlins. Oui, mais mon coach anti procrastination m'a demandé de commencer ma journée en me débarassant des tâches les plus embêtantes. Je ne peux quand même pas considérer que faire des câlins soit un embêtement.

Y a-t-il un coach pour nous aider à vivre avec nos coachs ? Ou inversement, à l'exemple de ces applications sur smartphones, qui nous aident à nous passer des applications chronophages ? Existe-il un coach pour arrêter les coachs ?

**Trêve de plaisanterie !  
L'époque est aux coachs.  
Humains ou technologiques. Désormais, Google Home nous aide pour tout.**

L'assistant personnel en forme de bougie blanche coupée en biseau trône sur la table basse du salon. Il répond à des questions aussi basiques que « Combien de temps pour cuire un poulet ? » ; il envoie les mails qu'on lui dicte ; il diffuse des vidéos de chiots sur la télévision si telle est notre envie. Si j'installe cette engeance dans mon salon, dès que mon garçon saura parler, il lui ordonnera de lui passer les *Téléubbies* en boucle. Puis il s'habitue à sa présence et durant les quatre-vingt prochaines années, il se fera aider pour allumer la lumière à la cuisine ou calculer 120 divi-

© Pressmaster/Fotolia



sés par 4. *Google Homme* en somme. Une vie assistée.

Pour revenir au présent, je me suis surpris à programmer le GPS de ma voiture pour me faire guider dans les 500 derniers mètres d'un trajet, alors que les 90% du parcours m'étaient connus. J'étais en train de rouler dans ma propre ville en écoutant les conseils de mon GPS, tout en ronchonant : « Mais il est débile ! Pourquoi il me conseille de prendre à droite, alors que si je continue tout droit et qu'ensuite je prends à gauche, j'évite deux feux. » Je suis un meilleur spécialiste que mon spécialiste, mais je l'écoute quand même !

**La grande question, c'est pourquoi faut-il faire appel à un spécialiste ? Pas besoin d'être diplômé en conseils avisés pour donner des conseils avisés.**

Je me souviens que lors de l'invasion (grotesque) de l'Irak par les Américains et leurs alliés en 2003, un journaliste de CNN a interviewé, un peu par hasard, un caporal israélien :

- Que pensez-vous de l'invasion qui se prépare ? Est-ce que la chute de Saddam Hussein stabilisera la région ?
- Vous savez, nous, la Guerre, on l'a gagnée en Six Jours. Mais la Paix, on lui court derrière depuis quarante ans...

Le sous-officier a parfaitement décrit la décennie catastrophique qui se préparait. Voilà où je veux en venir : un petit caporal qui touche sa solde de petit caporal dispense de meilleurs conseils que l'armada de spécialistes rémunérés de millions de dollars, censés coacher le président américain dans ses prises de décisions.

Cela dit, les coachs n'ont pas attendu le XXI<sup>e</sup> siècle pour se planter. Un des échecs les plus lamentables, c'est celui d'Aristote, nommé précepteur d'Alexandre.

Franchement, pour un philosophe qui hissait la tempérance au rang de vertu essentielle, voir son fougueux élève incapable de mettre un terme à ses conquêtes et galoper jusqu'en Afghanistan, puis en Inde, c'est plutôt moche. D'ailleurs, par esprit de contradiction, si Alexandre avait eu comme mentor un grand général spartiate, il serait sûrement devenu philosophe...

À ce titre, mes parents se sont révélés de très bons coachs anti tabac. Ils fumaient du matin au soir. J'ai passé ma jeunesse dans un nuage de fumée. Du coup, à l'adolescence, ni mon frère ni moi n'avons touché la cigarette. « Quels pédagogues nous étions quand nous n'avions pas le souci de la pédagogie ! » dit Daniel Pennac dans son essai *Comme un roman*.<sup>1</sup>

Et puis, on peut être créatif dans le choix de son coach. Dans une interview au *Temps*, Stéphane Eicher raconte le secret de fabrication de son 13<sup>e</sup> album, *L'envolée*. Près du studio d'enregistrement se trouvait une maison avec un chien. Dès que les musiciens commençaient à jouer fort, le chien aboyait. Au lieu de sonner à la porte du voisin pour lui demander de régler la situation, Stephan Eicher a prié ses musiciens de jouer moins fort. Du coup, tous les morceaux sont plus doux, plus calmes, plus retenus. Et c'est bien l'originalité de ce 13<sup>e</sup> album. Quel directeur artistique aurait osé demander à des musiciens de simplement jouer moins fort ? C'est le génie de Stephan Eicher de se choisir comme coach le chien du voisin ! ■

<sup>1</sup> Daniel Pennac, *Comme un roman*, Paris, Gallimard 1992, 198 p.



CULTURE

# Patrimoine

## Sous le soleil iranien L'héritage africain

**Monir Gaedi**  
rédactrice iranienne

Dans la ville de Bushehr, au bord du Golf persique, la vie s'écoule sans heurts et le passé esclavagiste de la région ne fait pas plus de vagues. Ce dernier a teinté durablement la culture locale, ses traditions musicales comme ses danses folkloriques, voire les visages des habitants. Les photographies qui suivent cette esquisse d'un moment de vie sont du reporter italien Giacomo Sini, qui a déjà publié un portfolio dans *choisir* sur les Yézidis du Kurdistan irakien.<sup>1</sup>

« Mon arrière-grand-père était un marchand connu. Il se rendait souvent à Zanzibar pour chercher des esclaves. Ses hommes d'équipage enlevaient des enfants. Ils ne pouvaient pas se permettre de capturer des adultes... Finalement, des habitants les ont repérés et un jour, ils les ont abattus et ont coupé leurs corps en morceaux. »

Voilà tout ce qu'Ali, un citoyen de Bushehr de 53 ans, connaît de l'histoire de sa famille. Dans ce port du Golfe persique, en hiver, le temps est assez doux pour qu'il puisse s'installer devant sa maison, proche du bord de mer, et jouir de la brise de février. Par une fe-

nête à l'arrière de sa maison, on peut voir de vieilles demeures décrépites, massées autour d'un labyrinthe de ruelles étroites. Grâce à ses ressources naturelles, Bushehr a pris de l'extension dès le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Derrière l'aspect moderne de la ville avec ses banlieues habitées par la classe moyenne, ses centres commerciaux et ses gratte-ciel inachevés, on trouve néanmoins encore des traces du passé.

### Les Bambassi

Ali vit à Behbahani, un quartier situé sur la ligne de faille entre le passé et le présent de la ville. Calme, il est habité de nos jours par une population multiethnique, rappelant l'un des chapitres souvent oublié, ou peut-être même volontairement ignoré, de l'histoire du Golfe : « La plupart des habitants, en particulier les jeunes, seraient bien étonnés d'apprendre que leurs voisins, leur parenté ou qu'eux-mêmes sont les descendants d'esclaves amenés dans la région au XIX<sup>e</sup> siècle », dit-il.

La loi iranienne de 1926 sur l'abolition de l'esclavage n'a jamais été considérée comme un événement important du passé national. En 1902, l'auteur britannique Sir Percy Sykes notait, dans son ouvrage intitulé *Ten Thousand Miles in Persia (Dix mille kilomètres en Perse)*, que l'esclavage existait à l'époque, mais qu'il n'était pas très fréquent. En général, les historiens contemporains n'en parlent pas. Ce qui semble avéré, c'est que la communauté africaine n'a jamais eu de grande visibilité en Iran, contrairement à d'autres ethnies. C'est peut-être la raison qui fait que les habitants de Behbahani sont fiers de leur héritage et en parlent volontiers : « Nos rythmes et nos danses viennent d'Afrique, c'est pourquoi ils sont si spectaculaires », souligne Ali. Depuis deux ans, il s'occupe d'un groupe folklorique formé d'écoliers. Le groupe a déjà connu un succès remarquable et a été invité à se produire dans des festivals au niveau national, faisant même la Une de cer-

# Patrimoine

## Sous le soleil iranien

### L'héritage africain

tains journaux. Ali estime que ses élèves ont la musique dans le sang, ce qui est évident : tous les deux jours, ils répètent dans un petit entrepôt, se succèdent aux instruments ou exécutent des pas de danse à la fois énergiques et envoûtants.

Adham a 17 ans et passe pour être le meilleur danseur du groupe. Il prend une courte pause et me dit : « Nous sommes les premiers à mettre en valeur l'héritage africain. Nous avons appelé notre groupe les Bambassi ; c'est le nom qu'on donnait autrefois aux Africains à Bushehr. » Et Kuka, jeune percussionniste de 12 ans, ajoute timidement : « C'est dans le quartier de Behbahani que vivent les meilleurs musiciens folkloriques de la région, et la plupart d'entre eux sont d'origine africaine. »

#### Des allures de fête

Chaque soir, les habitants du quartier se rassemblent sur la place principale de Behbahani, à côté du terrain de football. Ce soir, un groupe d'enfants, dont certains font partie du groupe d'Ali, s'entraînent avec leur coach. Assis sur un banc non loin de là, trois citoyens d'un certain âge racontent ; leurs propos sont à peine audibles dans le vacarme du jeu : « L'islam chiite est connu pour ses rites de deuil, mais ici, à Bushehr, nous les célébrons en musique et avec des spectacles. » À Bushehr, l'Ashura (date à laquelle les musulmans commémorent le martyr de Hussein, petit-fils du prophète Mohammed) prend des allures de fête et de grands groupes de musiciens se produisent devant des foules enthousiastes.

Des instruments à percussion comme le dammam ou le bugh (une grande trompe faite d'une corne d'antilope), viennent directement du continent africain. « Cet homme tranquille que vous voyez ici est un maître de dammam reconnu », dit un vieil homme en désignant son compagnon, Seyed Abdi, un Afro-Iranien à la longue barbe soignée, un chapelet entre les mains, signe de piété traditionnel en islam. La virtuosité de Seyed Abdi sur son instrument a suscité l'intérêt de plusieurs musicologues, de journalistes et de producteurs de films documentaires. Mais chez lui, on ne trouve pas un seul dammam. En effet, à Behbahani, les instruments de musique sont considérés comme un bien commun et ils sont conservés dans les mosquées.

Cette pratique a de quoi choquer profondément des musulmans conservateurs, mais ici la mosquée échappe aux rigueurs de l'orthodoxie. Au contraire, c'est un lieu détendu où les passants peuvent venir s'abriter pendant les après-midi torrides d'une région où l'été dure neuf mois, boire du thé, bavarder, ou simplement s'étendre dans un coin pour faire la sieste. Les femmes, souvent tenues à l'écart dans les mosquées iraniennes, se sentent à l'aise ici. Elles pratiquent leurs propres rituels, dont certains comportent des chants, et la prière est souvent dirigée par des femmes d'origine africaine.

Cependant, les temps changent en Iran. Un nombre croissant de jeunes Iraniens ne sont plus aussi pieux que leurs aînés. Aujourd'hui, les jeunes habitants de Behbahani se rencontrent à la maison de thé plutôt qu'à la mosquée. À côté de cette maison, l'atelier de menuiserie de Mohammad est un autre lieu de rencontre. Il est ouvert jusque tard dans la nuit, parce qu'à Bushehr la fraîcheur des heures nocturnes est propice au travail. Les amis de Mohammad se retrouvent là, jouent au tric trac et discutent pendant qu'il travaille. L'artisan fabrique

des cadres de fenêtres à l'ancienne, qui seront garnis de motifs de verre coloré. « Ces fenêtres sont devenues à la mode il y a près de 100 ans, du temps de la prospérité de Bushehr, avant la découverte du pétrole ! » Il fait référence à l'époque où le commerce des perles et des dattes exigeait de la main-d'œuvre bon marché et attirait les marchands d'esclaves. « ...et maintenant ils extraient le pétrole et le gaz au-dessous de nos maisons », dit Adel, un Afro-Iranien assis sur un tabouret.

Il ajoute : « Je suis pêcheur, comme mon père. Je travaille avec le même bateau que lui. Mais je dois aller aussi loin que possible, à cause de ces énormes chalutiers. » À chaque sortie, il risque d'être pris dans un ouragan ou de dépasser la limite des eaux territoriales sans s'en apercevoir. « Beaucoup de pêcheurs comme moi sont dans les prisons d'États voisins à cause de ça. » Il finit son thé et se prépare à partir. Il veut emmener sa femme et son enfant au cinéma, parce que demain, il s'en ira sur sa barque et ne rentrera pas avant cinq jours au moins. Ses amis lui rappellent que demain sera nuageux, mais il n'a pas le choix. Il prend le chemin de la maison par le labyrinthe des innombrables ruelles sans nom de Behbahani, en saluant tous les passants.

Homa est du nombre, une Afro-Iranienne dans la soixantaine que tout le monde appelle tante Homa et que l'on admire pour sa voix exceptionnelle. Elle est la personne la plus sociable du quartier, assiste à toutes les cérémonies, où elle se produit. « Pour une femme de mon âge qui vit seule, la meilleure manière de passer le temps est d'aller voir mes amies », dit-elle. Celles-ci sont des mères de famille afro-iraniennes, des femmes de tous âges qui passent leurs journées dans de vastes maisons. Le temps a fait son œuvre et ces demeures de Behbahani autrefois luxueuses sont aujourd'hui couvertes de rouille et de poussière. Elles appartenaient voici

longtemps à l'élite florissante de la ville. Aujourd'hui, chacune d'elles abrite plusieurs familles, dont les ancêtres étaient esclaves, fermiers ou propriétaires. L'industrie du pétrole et du gaz a radicalement transformé la région et l'a coupée de son passé. Les récits des marins, des marchands et des voyageurs d'autrefois font figure de contes que plus personne n'a le temps d'écouter.

### Entre mémoire et oubli

Comme dans toutes les autres villes riches en ressources naturelles, les habitants de Bushehr se débattent dans la pauvreté depuis que la richesse de la région s'en va vers des lieux dont le citoyen ordinaire n'a aucune idée. Il n'est donc pas surprenant que ses habitants ne se soucient guère de connaître le passé de la ville ou d'en parler. Mais Ali estime que l'héritage africain est omniprésent dans la culture régionale, même si une grande partie de cette histoire est définitivement tombée dans l'oubli : « Les Africains ont apporté leur musique et leurs rituels au sein d'un milieu d'abord peu accueillant. Ceux-ci ont pris racine dans l'environnement favorable du folklore de la ville, et ils sont maintenant indissociables de notre identité. »

À quelques centaines de mètres de là, un Afro-Iranien de 67 ans est d'un autre avis. Marchand ambulant, il gagne la vie de sa famille en vendant des sucreries, des cigarettes et des boissons. Il est 10 heures du soir, et il rentre chez lui en poussant sa vieille charrette. « Qui se soucie de savoir de qui le père était esclave ou patron ? Maintenant, tous à la même enseigne, nous peinons pour gagner notre vie. » ■

(traduction Claire Chimelli)

<sup>1</sup> Giacomo Sini, « Kurdistan irakien. Le combat des Yézidis », in *choisir* n°685, octobre-décembre 2017, pp. 63-67. [www.giacomosini.com](http://www.giacomosini.com)



Vue depuis le petit port de pêche de Bushehr.



Adel, pêcheur afro-iranien, sur le bateau où il travaille.



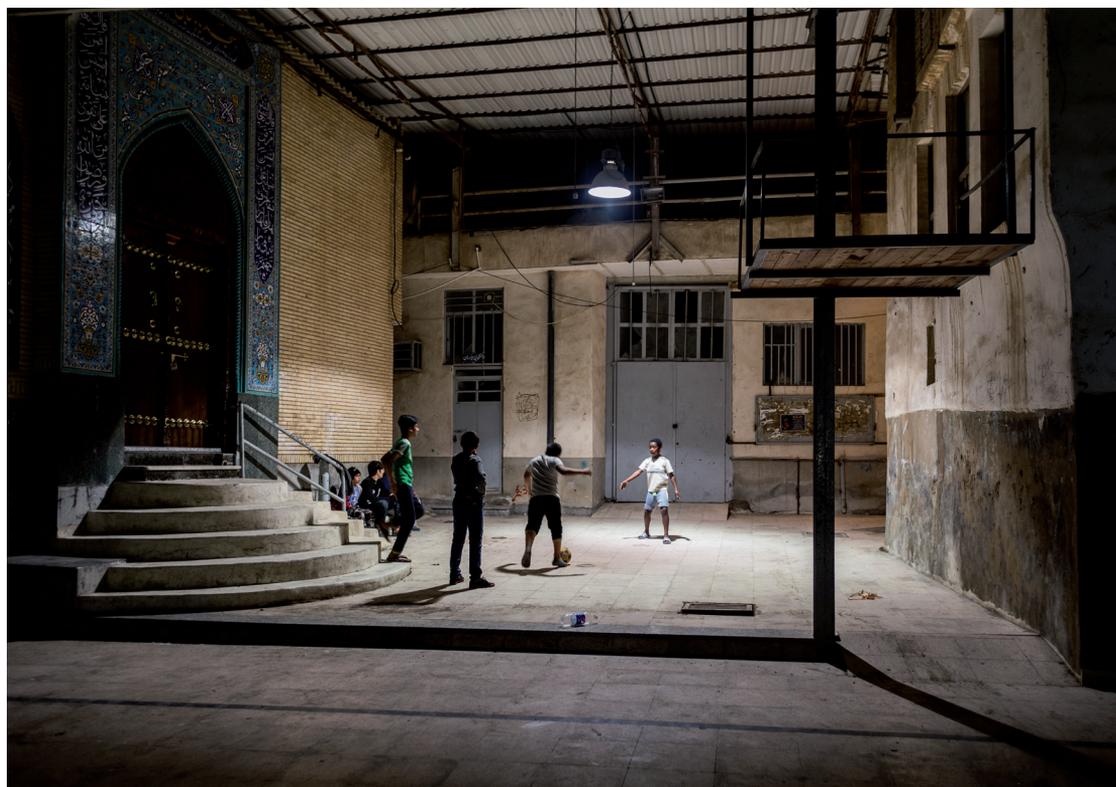
Adham, devant sa maison dans le quartier de Behbahani.



Un pêcheur afro-iranien se détend après une longue journée de travail.



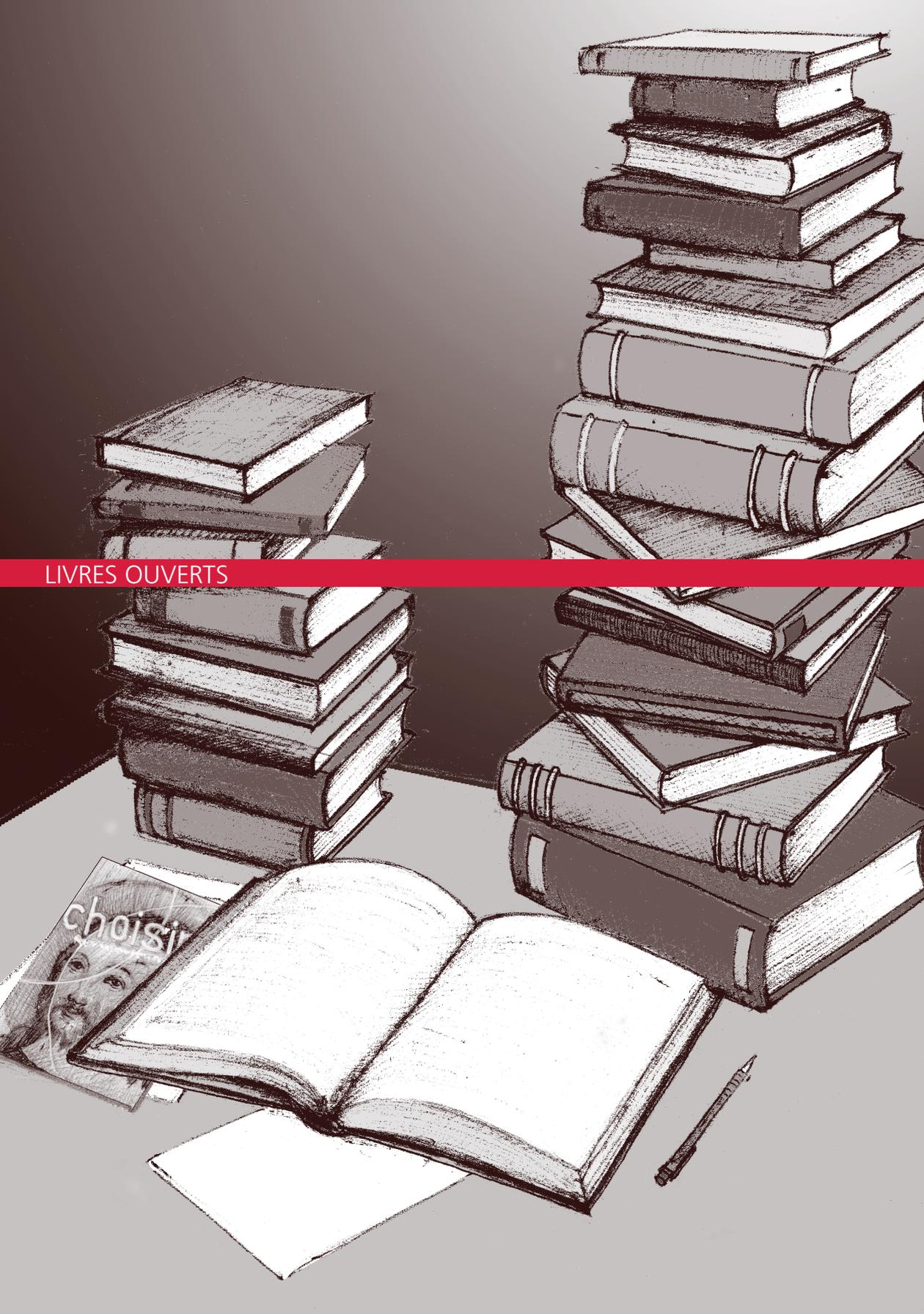
Une partie du groupe Bambassi.



Jeunes afro-iraniens jouant au football près du bazar central de Bushehr.



Vue nocturne du quartier Behbahani.

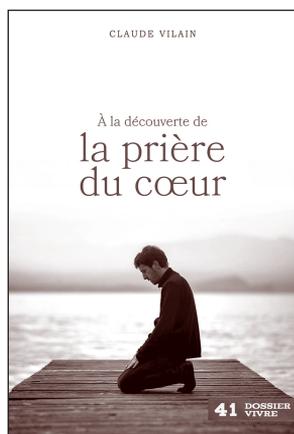


LIVRES OUVERTS

# Livres ouverts

## SPIRITUALITÉ

**Claude Vilain**  
**À la découverte de la prière du cœur**  
 Saint-Prex, Je sème 2017, 256 p.



L’auteur, enseignant dans une Église évangélique du sud de Bruxelles, anime depuis plus de quinze ans des *Lectio divina* et des retraites sur le thème de *la prière du cœur*. Il confie avec une sincérité touchante que la gestation de son livre fut très longue tant il se sentait indigne d’un tel sujet. Son message est très incarné, donc accessible.

Claude Vilain propose quelques pistes à ceux et celles qui veulent entrer dans une vie de prière plus profonde et plus authentique en portant leur attention sur la prière individuelle, celle qui se vit dans le secret des chambres ou qui s’inscrit dans les multiples moments de la vie ordinaire. Deux chemins différents mais complémentaires pour amener notre vie à Dieu.

La relation à Dieu est faite d’un désir partagé : celui qui nous ouvre à Dieu et celui de Dieu de nous rencontrer. L’auteur explicite avec bonheur la prière qu’aime tant réciter le Pèlerin russe : « Seigneur Jésus Fils de Dieu, aie pitié de moi, pauvre pécheur. » « Seigneur Jésus Fils de Dieu » : en prononçant ces mots, nous manifestons clairement tout le mouvement de notre être qui se tourne vers le Christ, mendiant sa présence et son amour. « Aie pitié de moi, pauvre pécheur » : se reconnaître pécheur nous conduit à une très grande dépendance de la grâce divine ; c’est alors que celle-ci abonde.

Lorsqu’elle s’inscrit au début d’un temps de méditation, *la prière du cœur* vient apaiser l’agitation qui est en nous et nous rend ainsi disponible à la rencontre avec le Seigneur. Dans nos multiples activités, elle recentre nos pensées sur le Christ. Cette *prière du Nom*, comme le propose l’orthodoxie, peut aussi être dite avec d’autres paroles qui rejoignent nos circonstances particulières : « Seigneur donne-moi ta joie », « Seigneur donne-moi la patience » ou « Seigneur donne-moi ton amour »...

Ces pages sont émaillées de belles citations, entre autres celles des Pères de l’Église et des Pères du désert. Elles nous enseignent avec conviction et enthousiasme que, si nous acceptons de lui ouvrir un espace de rencontre et de dialogue, le Christ, modèle des priants, nous accompagne tout au long des jours pour nous entraîner à le rejoindre.

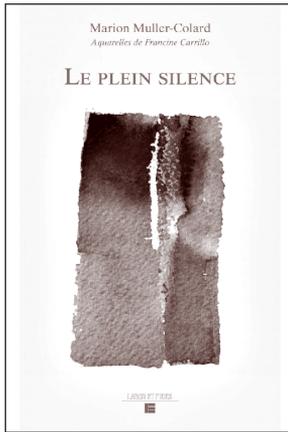
Monique Desthieux

# Livres ouverts

**Marion Muller-Colard**

***Le plein silence***

*Aquarelles de Francine Carrillo*  
Genève, Labor et Fides 2018, 88 p.



Une semaine de silence, une semaine de jeûne, d'*Exercices spirituels* dans un centre jésuite au pied de la Chartreuse, pour se désencombrer du trop-plein de la vie, pour fuir la tyrannie du « Parle ! » et du « Mange ! ». Marion Muller-Colard nous fait entrer dans un lieu où le silence est « une caisse de résonance », où les mots se « chargent de saveur ».

Dans la lucidité, la remise en cause des « éternels recommencements », au lieu vide de la plénitude, dans la « faim qui creuse en soi la gratuité », on perçoit un axe stable dans le Royaume « où les âmes ont une peau / qui frissonne au contact d'autres âmes ». La retraitante découvre, comme l'avait écrit Maître Eckhart, que « ce n'est pas le corps qui abrite l'âme / Mais l'âme qui abrite le corps ». Ce chemin est pure joie : ainsi

souffle « l'éolienne de la joie au [...] lieu vide de ma plénitude ».

Il n'y a que la poésie pour exprimer ce chemin vers soi, pour partager « l'écume du temps » avec les aquarelles intemporelles de Francine Carrillo. Ce livre ne sera jamais refermé tant que nous ferons naître nos propres mots sur nos expériences de vie.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Jean-Marie Gueullette**

***L'assise et la présence***

*La prière silencieuse dans la tradition chrétienne*  
Paris, Albin Michel 2017, 224 p.



L'homme qui demeure dans sa cellule intérieure est en présence du « soleil », le Christ qui apaise ses passions. Mais une certaine discipline corporelle est nécessaire pour trouver le repos de l'âme. Origène avait noté que si on a mal aux pieds, on ne peut pas prier debout. L'auteur invite l'orant à trouver une position stable, assise, pour entrer dans la contemplation.

Le corps n'est pas là pour exprimer ce que vit l'âme, mais pour soutenir l'effort de celle-ci afin qu'elle se tienne tranquille. Le corps, par son immobilité, suscite et entretient la paix et le repos de l'âme. L'attitude la meilleure ? « Celle qui permet d'aimer Dieu davantage. À

chacun d'entre nous de la trouver selon sa situation. Dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace, on retrouve l'acceptation de la diversité des attitudes : « Entrer dans la contemplation tantôt à genoux, tantôt prosterné à terre, tantôt étendu le visage vers le haut, tantôt assis, tantôt debout, toujours à la recherche de ce que je veux. »

Dans le silence, le croyant se tient en présence de l'immensité de Dieu dont le mystère est au-delà de toute représentation. L'âme demeure alors dans ce souvenir amoureux de Dieu présent en elle, aussi réellement qu'il l'est au Ciel. Elle se livre à la grâce comme si elle se laissait réchauffer, un jour d'hiver, par les rayons du soleil.

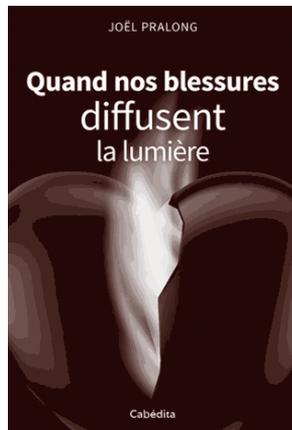
Cet ouvrage, en nous transmettant l'enseignement de grands mystiques (Maïcaire l'Égyptien, Jeanne de Chantal, Maître Eckhart, Thérèse d'Avila...), offre une véritable initiation à la vie intérieure et à la disponibilité pour le Tout Autre.

Monique Desthieux

**Joël Pralong**

***Quand nos blessures diffusent la lumière***

Bière, Cabédita 2017, 96 p.



L'auteur, qui se donne le pseudonyme d'abbé Jojo la Provoc, nous confie très simplement qu'il fut un enfant impulsif,

turbulent, pas très brillant à l'école, d'une part parce qu'il s'ennuyait et d'autre part parce que les autres élèves le provoquaient. À quatorze ans, le regard bienveillant d'un professeur le fit sortir de sa léthargie et il fut atteint d'un bon virus : la passion des études.

Infirmier en psychiatrie, puis prêtre, il vécut de nombreux combats pour accepter qui il était, avec ses blessures, ses colères, ses angoisses. D'où sa compréhension infinie pour le prochain souffrant, à qui il sait parler avec son cœur. De curé de campagne, il devient soudain supérieur de séminaire. Face aux jeunes qui se présentent pour discerner si oui ou non ils ont une vocation religieuse, il s'applique à être simple, à leur donner l'amour de Jésus qui est dans son cœur, pour les accompagner, les écouter et les enseigner. Être miséricordieux avec les autres n'est possible que si on l'est envers soi-même : « Aime ton prochain comme toi-même. » Joël Pralong, qui a souffert d'un manque de confiance en soi et qui a recherché l'estime des autres, sait ce que cela veut dire...

Les thèmes qu'il aborde ici ne sont pas légers : découvrir son identité profonde, doctrine et pastorale, blessures du divorce, de l'homosexualité, des abus sexuels, suicide des jeunes. Mais qui dit renaissance dit dépassement, désir d'amour et de lumière, sortie de son cocon pour aller vers un visage qui l'attend, celui du Père.

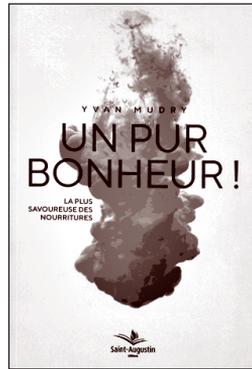
Le cardinal Christoph von Schönborn et le pape François sont souvent cités et c'est un vrai bonheur de lire leurs témoignages. Le drame, nous dit l'auteur, c'est de vouloir dicter à Dieu, avec obstination, la marche à suivre, alors que la Parole vient apaiser les cœurs « Aime-toi tel que tu es, comme moi je t'aime, je te façonnerai. Je veux faire de toi une œuvre magnifique. »

Marie-Luce Dayer

# Livres ouverts

## Yvan Mudry Un pur bonheur!

*La plus savoureuse des nourritures*  
St-Maurice, Saint-Augustin 2018,  
142 p.



Poursuivant sa quête d'une écriture qui rejoigne l'expérience de tout homme, l'auteur nous offre en ce livre une petite phénoménologie du bonheur. Faisant pleinement droit à la catégorie de l'événement, jaillissement qui vient instaurer un monde nouveau pour celui à qui il advient, il décrit le mouvement de ce qui nous arrive, de ce qui a son origine en amont et qui vient à nous.

Cette nourriture si nécessaire, ce cadeau qui nous emmène ailleurs et qui donne à notre vie un goût de pur bonheur (des petites tâches aux échanges les plus profonds, des sensations négligées aux événements inattendus, des émotions soudaines aux pensées lumineuses), Yvan Mudry en dessine finement les contours. Il pointe aussi l'Ori-

gine, cet insaisissable qui s'offre sans se laisser posséder et que les croyants nomment Dieu.

Empruntant au langage des poètes et des mystiques qui disent combien le vrai désir se nourrit et est comblé d'être creusé, l'auteur nous emmène ainsi sur la voie de l'aventure spirituelle. À l'heure du trop-plein et de la confusion sur ce qui apporte le bonheur, ce petit livre est bienvenu pour préciser les chemins inattendus qu'emprunte le « familier du dedans ». Il a un goût eucharistique et extatique qui ouvrira de larges horizons à celui qui le lira.

Luc Ruedin sj

## Henri Laux

### *Pour une existence spirituelle*

Paris, Facultés jésuites 2017, 110 p.



Il est de petits livres qui fécondent la vie bien plus que les plus grands traités de spiritualité. Celui-ci en est un. L'auteur, avec la finesse et l'intelligence qu'on lui connaît, esquisse par la profondeur de sa pensée et la précision de sa nomination des chemins pour mener une existence spirituelle. « Est spirituelle la force qui agrandit les espaces de la vie et donne son unité au quotidien », écrit-il.

En cinq petits chapitres ciselés - *La spiritualité avec ou sans Dieu?, L'enjeu spirituel du moment présent, Éthique et vie spirituelle, Affronter le mal...où est*

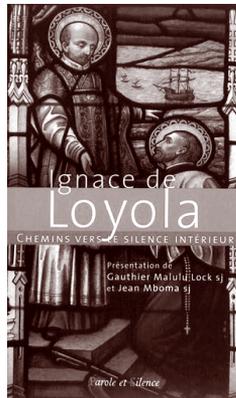
*Dieu ? L'adresse à Dieu dans la mystique chrétienne* -, la vie spirituelle se décline au quotidien jusqu'à s'épanouir en Dieu. Contrairement à l'immédiateté qui rétrécit la vie, une vie spirituelle s'entend comme le lieu où l'existence se déploie en cherchant des passages, en usant de médiations, en luttant pour un davantage.

L'auteur met remarquablement en lumière ce qu'est une vie spirituelle par-delà toute confession, tout en pointant la spécificité chrétienne en son étonnant pouvoir de libération. Un livre à recommander à tous ceux qui osent le grand large dans le quotidien de la vie.

Luc Ruedin sj

**Gauthier Malulu Lock sj,  
Jean Mboma sj  
Ignace de Loyola**

Paris, Parole et Silence 2017, 236 p.



Voilà un livre peu ordinaire, écrit par un prêtre jésuite, docteur en théologie spirituelle à l'Université pontificale Camillas à Madrid et enseignant à l'Institut de théologie de la Compagnie de Jésus à Abidjan. En compagnie d'un autre jésuite, il propose un parcours d'*Exercices spirituels* en suivant la vie incroyable d'Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus.

Chaque chapitre se compose d'une lecture, d'une réflexion et d'un exercice personnel. Les auteurs nous mettent souvent en garde face aux médias rapides qui nous habituent à la culture de l'instantané et qui peuvent faciliter la superficialité en nous donnant l'illusion de la profondeur.

Habités à parcourir les titres, les images, la table des matières, nous sommes invités à nous défier de notre propre manière de lire. D'où cette question : qu'est-ce que cette lecture a provoqué en moi ? Laisser remonter des expériences, des tentations, des victoires et un cheminement... Suis-je en mesure de me laisser surprendre ? Chacun aura sa réponse.

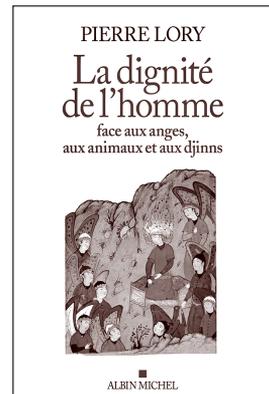
Marie-Luce Dayer

## RELIGIONS

**Pierre Lory  
La dignité de l'Homme**

*Face aux anges, aux animaux  
et aux djinns*

Paris, Albin Michel 2018, 288 p.



En quoi les humains se distinguent-ils des animaux, mais aussi des anges et des djinns ? Face au Dieu tout puissant du Coran, l'être humain apparaît fondamentalement faible, fragile, pécheur, même s'il est un sommet de la création (les anges doivent se prosterner devant

# Livres ouverts

lui). Sans une loi d'origine divine l'homme est en perdition, car l'homme n'est pas humain en lui-même, il le devient en se conformant à la volonté de Dieu.

Hommes et animaux se prosternent devant l'absolue puissance d'un Dieu radicalement autre. Il n'existe nulle nature humaine ou angélique, mais simplement un statut assigné par Dieu. Ce qui fait l'excellence de Muhammad, c'est d'abord l'élection divine à son endroit. Si l'être humain vient au monde comme une forme potentiellement divine, il peut le quitter en tant que n'importe quoi, un ange, un saint, un prophète, un animal, un légume. L'homme sur terre n'est pas encore un être achevé : il a une trajectoire morale à accomplir, qui va le transformer. C'est la conformation à la volonté divine qui le fait grandir.

L'humanité est un processus, elle correspond à un degré de l'avancement spirituel. Elle n'est pas une donnée naturelle. Les damnés ne deviennent pas des bêtes, ils s'en rapprochent. Le péché humain est central dans le Coran. Dieu tient toute la création dans sa main, à l'exception d'un domaine : la conscience des hommes.

Le Coran peut être lu comme une longue exhortation à croire dans le Dieu unique et à réduire la mécréance. La rébellion de l'homme est l'événement de toute l'histoire sacrale. À cause de la faute d'Adam et d'Eve, le Paradis est devenu un lieu d'épreuve. Le péché fondamental, c'est

de s'écarter de Dieu, de refuser le culte dû à Dieu en toute connaissance de cause. Le Coran s'adresse individuellement aux humains : la parole divine du message coranique rend l'homme individuel. Dieu est tout. // est, au sens propre ; aucune créature n'est en face de lui.

Ainsi le mystique prend conscience de sa radicale inconsistance, de ce qu'il n'existe que par Dieu et en Lui. Le parcours du soufi n'est pas de l'ordre du renoncement, mais le résultat de l'amour qui l'habite. Pour accomplir la louange cosmique, les anges aident les humains, et les saints prennent le relais des grands prophètes. Ils parlent la langue de tous les êtres.

La vision mystique de l'épiphanie divine dans la création semble posséder pour l'auteur une ampleur qui est au terme de sa recherche. L'Homme parfait représente l'aboutissement du déploiement de tous les possibles créés par Dieu. L'homme n'attend pas une résurrection extérieure, il est le lieu de la résurrection. En lui tout sera spiritualisé. L'univers entier n'est un Grand Homme que par l'existence de l'Homme parfait, qui est son âme rationnelle.

Ce livre est une synthèse savante qui fait le point sur l'anthropologie spirituelle de l'Islam en se fondant sur les grands commentaires classiques du Coran et la tradition soufie d'Ibn Arabi. Pierre Lory, en effet, est un spécialiste de la mystique et des traditions ésotériques musulmanes.

Jean-Daniel Farine

## HISTOIRE

Joseph Yacoub

**Une diversité menacée**

*Les chrétiens d'Orient face au nationalisme arabe et à l'islamisme*  
Paris, Salvator 2018, 224 p.



Joseph Yacoub, professeur honoraire à l'Université catholique de Lyon, revient dans ce nouvel ouvrage sur la tragédie qui étreint les chrétiens et d'autres populations minoritaires au sein des États du Moyen-Orient. Les massacres et les expulsions qui durent depuis la fin de l'Empire ottoman, en particulier des Assyro-Chaldéens (dont est issu l'auteur), sont la conséquence de l'incapacité des dirigeants arabes en Irak et en Syrie à concevoir la réalité plurielle des populations qui habitent ces terres depuis des temps très reculés.

Avant et après la Deuxième Guerre mondiale, les nouveaux États (Syrie et Irak) ont été érigés par des dirigeants qui ont réduit la mosaïque de leurs peuples à la seule composante arabe musulmane, en ignorant sciemment les autres (arabe chrétienne, yézidi, kurde, druze, etc.) qui ne rentraient pas dans leur construction idéologique. Ce fut le cas des nationalismes arabes dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, puis, après leur échec, la continuation de cette même position par la composante islamiste, qui aboutit sous nos yeux à

cette catastrophe à l'intérieur du monde arabe.

L'auteur rappelle la première Constitution de l'État irakien, qui fut un essai, mais sans lendemain, d'introduire les minorités. Le débat actuel autour de la nouvelle Constitution irakienne montre que le problème demeure. Par contre, l'idéologie du parti Baas (irakien et syrien) est marquée exclusivement par la référence à l'arabisme et à l'islam et n'accorde aucune réalité aux autres groupes. L'auteur cite à cet égard le discours du fondateur du parti, Michel Aflaq (dont on dit qu'il était chrétien), le 5 avril 1943 à Damas, qui nie l'existence même des autres groupes.

Pour Joseph Yacoub, cette négation de la diversité culturelle aboutit à la marginalisation des chrétiens et d'autres minorités, et à leur calvaire. L'auteur dresse, grâce à une information souvent de première main et à des voyages récents, la carte de l'élimination des populations chrétiennes assyriennes dans le nord de l'Irak et au nord-est de la Syrie, près du fleuve Khabour, entre le Tigre et l'Euphrate.

Le nationalisme arabe et l'islamisme, qui ignorent l'histoire préislamique, conduisent à cette impasse. C'est pourquoi l'auteur fait émerger la mémoire entermée de ces peuples qui plonge dans un passé très ancien. C'est en redécouvrant leur identité et en se la réappropriant que ces populations survivront. Les divisions à l'intérieur des Églises chrétiennes issues de ces régions masquent trop souvent leur identité commune. La langue souvent les relie. Et les découvertes archéologiques, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que la relecture des sources grecques, latines, byzantines permettent de situer la continuité de l'histoire des « Assyro-Chaldéens », depuis les époques bibliques qui les rattachent à une terre ancienne, la Mésopotamie. Certains épisodes guerriers sont d'ailleurs rapportés par les prophètes bibliques.

# Livres ouverts

Dans une deuxième partie, Joseph Yacoub retrace brièvement l'histoire des chrétiens de l'Iran et du Kirghizstan en Asie centrale. Et la troisième partie analyse plus en profondeur les tenants et aboutissants de la diversité culturelle qui serait une véritable alternative à l'impasse actuelle du monde arabe, « empêtré dans le communautarisme, éloigné d'une citoyenneté réelle à base égalitaire, qui respecte la diversité ».

Les analyses de l'auteur, novatrices, même si elles sont très éloignées des développements politiques actuels, en particulier en Irak et en Syrie, méritent qu'on s'y arrête et peuvent être un socle pour bâtir l'avenir des États. Bref, un livre à lire attentivement. On regrettera l'absence d'index des personnes et des lieux.

Joseph Hug sj

## SOCIÉTÉ

**Gian Domenico Borasio**

***L'autonomie en fin de vie***

*Le débat allemand, des pistes pour la Suisse, un enjeu pour nous tous*  
Lausanne, PPUR 2017, 160 p.

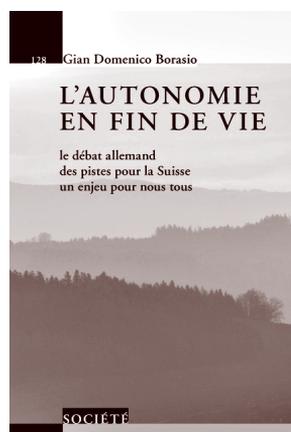
G.D Borasio est professeur de soins palliatifs au CHUV de Lausanne depuis 2011, après l'avoir été en Allemagne. Il reste un bon connaisseur de ce pays et nous offre un petit ouvrage stimulant à partir de l'actualité législative d'outre-Rhin autour du suicide assisté. Discutant la modification législative interve-

nue en 2015, il montre les difficultés soulevées par cette loi et la manière dont elle pourrait être améliorée. Des compléments ont été apportés à la traduction française, montrant la similitude des questions qui se posent en Suisse.

L'intérêt de ce livre est qu'il est écrit par un praticien des soins palliatifs et non par un juriste. À l'aide de nombreux cas illustratifs, l'auteur nous montre les dangers d'un débat qui se radicalise et où il ne s'agit plus que de savoir si on est « pour » ou « contre ». Il nous fait entrer dans la complexité et la richesse des situations de fin de vie où les notions d'histoire personnelle, de communication, d'autonomie et de bienfaisance s'entrecroisent et doivent être appréciées et pondérées par des soignants à l'écoute de leur patient et non pas des sirènes de l'industrie ou des proesses technologiques.

Un petit livre facile à lire et précieux dans sa manière de remettre le débat sur le plan de l'humanité, même et surtout si cette manière est parfois dérangeante pour les systèmes établis.

Thierry Collaud





**JAB  
CH-1227 Carouge  
PP/Journal**

**Poste CH SA**

« Alors, dit un professeur, parlez-nous de l'enseignement. »  
Et il dit : « Aucun homme ne peut rien vous révéler  
sinon ce qui repose déjà à demi endormi  
dans l'aube de votre connaissance.

Le maître qui marche à l'ombre du temple, parmi ses disciples,  
ne donne pas de sa sagesse mais plutôt de sa foi  
et de son amour. S'il est vraiment sage,  
il ne vous invite pas à entrer dans la maison de sa sagesse,  
mais vous conduit plutôt au seuil de votre propre esprit.

L'astronome peut vous parler de sa compréhension de l'espace,  
mais il ne peut pas vous donner sa compréhension.

Le musicien peut chanter pour vous la mélodie  
qui est en tout espace, mais il ne peut vous donner l'oreille  
qui saisit le rythme, ni la voix qui lui fait écho. (...)

Car la vision d'un homme ne prête pas ses ailes à un autre homme.  
Et de même que chacun de vous se tient seul  
dans la connaissance de Dieu, de même chacun de vous  
doit être seul dans sa connaissance de Dieu  
et dans sa compréhension de la terre. »

Khalil Gibran